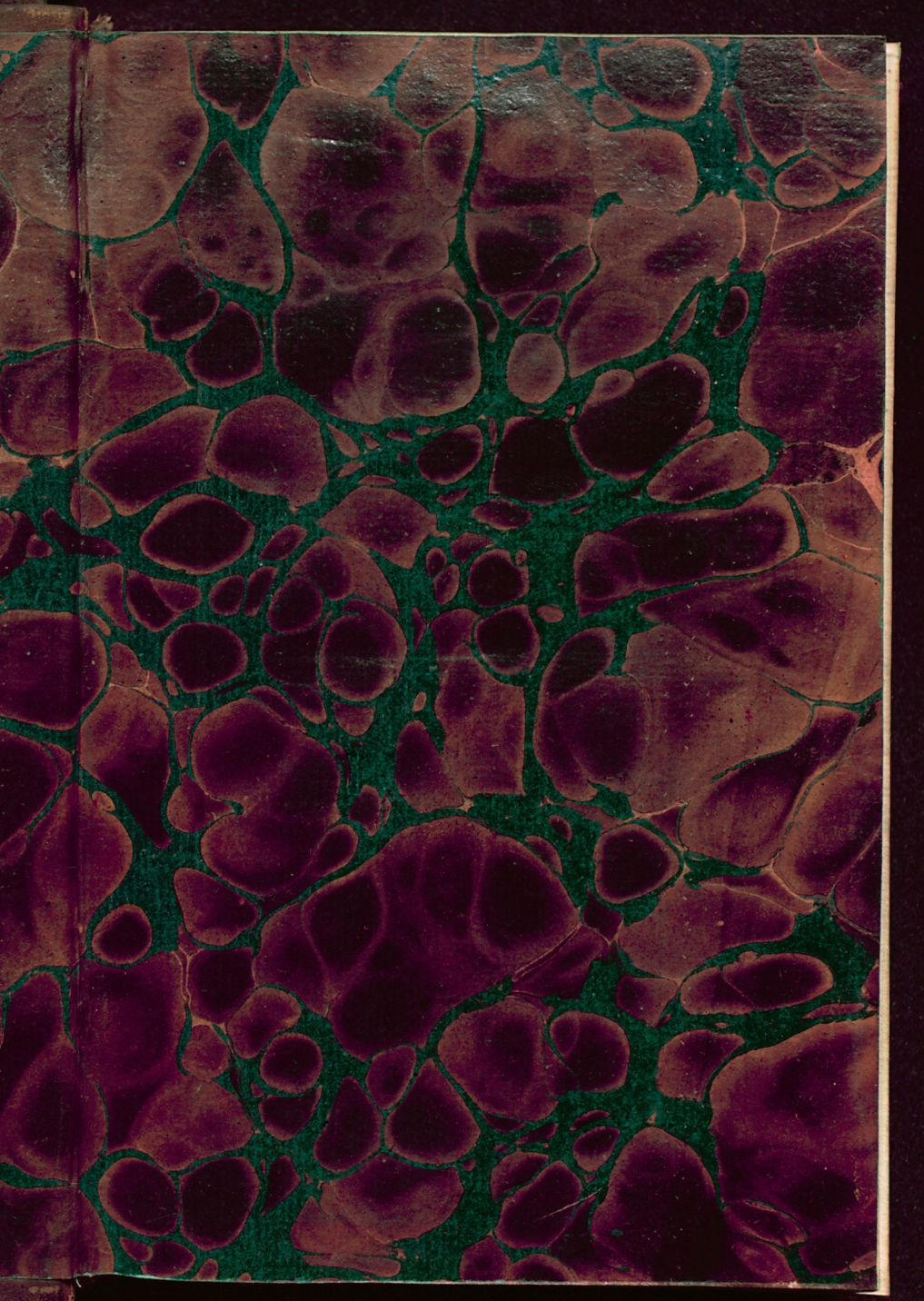
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0002



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0003

Dubl. zu
Dl 5471
Mö.

№ 3493

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0004

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0005

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0006

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TREIZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0007

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)
*

Universitäts- und Landesbibliothek
Zweigstelle Moritzburg

L39

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0008

EPITRES.

AVERTISSEMENT.

On a placé les épîtres ſuivant leurs dates. Quelques-unes de celles qui ont été imprimées dans les autres éditions, ne paraiſſent point ici; elles feſaient partie de lettres mêlées de proſe et de vers qui ſont recueillies dans un des volumes de cette édition.

Peut-être les lecteurs trouveront-ils pluſieurs des premières épîtres fort inférieures à celles que l'auteur a données lui-même au public; cependant on n'a pas cru devoir les retrancher: on y verra les progrès qu'il a faits vers la perfection. Et ceux qui cultivent la poëſie y apprendront que, même dans un petit genre, le génie le plus étendu et le plus facile a encore beſoin du ſecours de l'étude et de la réflexion.

N. B. On trouvera dans quelques volumes de cette nouvelle édition des renvois à celui des Epîtres, leſquels ne ſe rapportent pas exactement aux chiffres indiqués, parce que depuis l'impreſſion il eſt ſurvenu un aſſez grand nombre de pièces pour engager les Editeurs à réimprimer le volume en entier, ce qui a changé le premier ordre numérique des Epîtres. Mais au moyen de la Table on reconnaîtra facilement les citations.

Les notes ſont indiquées par des chiffres; et les variantes par des lettres italiques.

EPITRE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR,

Fils unique de LOUIS XIV. (1)

1706 ou 1707.

NOBLE sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François, (2)
Pourrez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
La nature en vous faisant naître,
Vous étrenna de ses plus doux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de LOUIS était digne de l'être.
Tous les Dieux à l'envi vous firent leurs présens:
Mars vous donna la force et le courage;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge,

(1) Ces vers furent présentés à ce prince par un soldat des invalides: l'auteur avait environ douze ans lorsqu'il les fit. Voyez le *Commentaire historique* sur sa vie. Cette pièce y est citée, mais avec quelques différences.

(2) On rimait alors pour les yeux: M. de *Voltaire* suivait en cela l'exemple des poëtes du siècle de *Louis XIV*; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la rime était faite pour l'oreille: il entreprit le premier d'accorder l'orthographe avec la prononciation, et fit voir le ridicule d'écrire le peuple *français*, comme *saint François*. Plusieurs écrivains ont senti la justesse de ses observations, et ont adopté son système.

L'immortel Apollon vous donna la beauté;
Mais un Dieu plus puiſſant, que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

EPITRE II.

A MADAME

LA COMTESSE DE FONTAINE,

Sur ſon roman de la comteſſe de Savoie.

1713.

La Fayette et Segrais, couple ſublime et tendre,
Le modèle, avant vous, de nos galans écrits,
Des champs élyſiens, ſur les ailes des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris:
D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la comteſſe de Savoie.
Ils avaient bien raiſon: quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicateſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe,
Que Fénélon ſeul avait joint;
Ce naturel aiſé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon empire;

De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuſe faibleſſe
D'une maîtreſſe
Qui lui fait, en fuyant, un ſi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous qui les pratiquez ſi peu?
C'eſt ainſi que Marot, ſur ſa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prôna la ſainteté :
Vous avez pour l'Amour auſſi peu de ſcrupule;
Vous ne le ſervez point, et vous l'avez chanté.

Adieu; malgré mes épilogues,
Puiſſiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre ſynagogues! (1)

EPITRE III.

A M. L'ABBÉ SERVIEN,

Priſonnier au château de Vincennes.

1714.

AIMABLE Abbé, dans Paris autrefois
La Volupté de toi reçut des lois;
Les Ris badins, les Grâces enjouées,
A te ſervir dès long-temps dévouées,

(1) Madame la comteſſe de *Fontaine* était fille du marquis de *Givri*, commandant de Metz, qui avait favoriſé l'établiſſement des juifs dans cette ville : ceux-ci, par reconnaiſſance, lui avaient fait une penſion conſidérable qui était paſſée à ſes enfans. Le roman de *la comteſſe de Savoie*, alors manuſcrit, a été imprimé en 1722.

Et dès long-temps fuyant les yeux du roi,
Marchaient ſouvent entre Philippe et toi;
Te prodiguaient leurs faveurs libérales,
Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,
En lettres d'or, mots et contes joyeux,
De ton eſprit enfans capricieux.

O doux plaiſirs, amis de l'innocence,
Plaiſirs goûtés au ſein de l'indolence,
Et cependant des dévots inconnus!
O jours heureux! qu'êtes-vous devenus?
Hélas! j'ai vu les Grâces éplorées,
Le ſein meurtri, pâles, déſeſpérées,
J'ai vu les Ris triſtes et conſternés,
Jeter les fleurs dont ils étaient ornés:
Les yeux en pleurs, et ſoupirans leurs peines,
Ils ſuivaient tous le chemin de Vincennes;
Et, regardant ce château malheureux,
Aux beaux eſprits, hélas! ſi dangereux,
Redemandaient aux deſtins en colère,
Le tendre abbé qui leur ſervait de père.

N'imite point leur ſombre déſeſpoir:
Et, puiſqu'enfin tu ne peux plus revoir
Le prince aimable à qui tu plais, qui t'aime,
Oſe aujourd'hui te ſuffire à toi-même.
On ne vit pas au donjon comme ici:
Le deſtin change, il faut changer auſſi.
Au ſel attique, au riant badinage,
Il faut mêler la force et le courage;
A ſon état meſurant ſes déſirs,
Selon les temps ſe faire des plaiſirs,

Et ſuivre enfin, conduit par la nature,
Tantôt Socrate, et tantôt Epicure.
Tel dans ſon art un pilote aſſuré,
Maître des flots dont il eſt entouré,
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ſes voiles,
Et, quand la mer a ſoulevé ſes flots,
Dans la tempête il trouve le repos.
D'une ancre sûre il fend la molle arène,
Trompe des vents l'impétueuſe haleine;
Et, du trident bravant les rudes coups,
Tranquille et fier, rit des Dieux en courroux.

Tu peux, Abbé, du ſort jadis propice
Par ta vertu corriger l'injuſtice;
Tu peux changer ce donjon déteſté
En un palais par Minerve habité.
Le froid ennui, la ſombre inquiétude,
Monſtres affreux, nés dans la ſolitude,
De ta priſon vont bientôt s'exiler.
Vois dans tes bras de toutes parts voler
L'oubli des maux, le ſommeil déſirable,
L'indifférence, au cœur inaltérable,
Qui, dédaignant les outrages du ſort,
Voit d'un même œil et la vie et la mort;
La paix tranquille, et la conſtance altière,
Au front d'airain, à la démarche fière,
A qui jamais ni les rois ni les Dieux,
La foudre en main, n'ont fait baiſſer les yeux.

Divinités des ſages adorées,
Que chez les grands vous êtes ignorées!

Le fol amour, l'orgueil préſomptueux,
Des vains plaiſirs l'eſſaim tumultueux,
Troupe volage à l'erreur conſacrée,
De leurs palais vous défendent l'entrée.
Mais la retraite a pour vous des appas :
Dans nos malheurs vous nous tendez les bras ;
Des paſſions la troupe confondue
A votre aſpect diſparaît éperdue.
Par vous, heureux au milieu des revers,
Le philoſophe eſt libre dans les fers.
Ainſi Fouquet, dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme et ſolide,
Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,
Le grand Fouquet, au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main rigoureuſe,
Fut plus content dans ſa demeure affreuſe,
Environné de ſa ſeule vertu,
Que quand jadis, de ſplendeur revêtu,
D'adulateurs une cour importune
Venait en foule adorer ſa fortune.

Suis donc, Abbé, ce héros malheureux ;
Mais ne va pas, triſtement vertueux,
Sous le beau nom de la philoſophie,
Sacrifier à la mélancolie,
Et par chagrin, plus que par fermeté,
T'accoutumer à la calamité.

Ne paſſons point les bornes raiſonnables.
Dans tes beaux jours, quand les Dieux favorables
Prenaient plaiſir à combler tes ſouhaits,
Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits,

Voluptueux avec délicateſſe,
Dans tes plaiſirs reſpecter la ſageſſe.
Par les deſtins aujourd'hui maltraité,
Dans la ſageſſe aime la volupté.
D'un eſprit ſain, d'un cœur toujours tranquille
Attends qu'un jour, de ton noir domicile
On te rappelle au ſéjour bienheureux.
Que les Plaiſirs, les Grâces et les Jeux,
Quand, dans Paris, ils te verront paraître,
Puiſſent ſans peine encor te reconnaître.
Sois tel alors que tu fus autrefois;
Et cependant que Sulli quelquefois
Dans ton château vienne par ſa préſence,
Contre le ſort affermir ta conſtance.
Rien n'eſt plus doux, après la liberté,
Qu'un tel ami dans la captivité.
Il eſt connu chez le Dieu du Permeſſe:
Grand ſans fierté, ſimple et doux ſans baſſeſſe,
Peu courtiſan, partant homme de foi,
Et digne enfin d'un oncle tel que toi. (1)

(1) L'abbé *Servien* ne fut jamais mêlé dans aucune affaire d'Etat ou d'Egliſe: c'était un homme de plaiſir; et vraiſemblablement quelque aventure un peu trop bruyante avait été la cauſe de ſa priſon. La fin du règne de *Louis XIV* eſt une des époques où la licence des mœurs s'eſt montrée avec le plus de liberté. Le mépris et l'indignation qu'excitait l'hypocriſie de la cour faiſaient preſque regarder cette licence comme une marque de nobleſſe d'ame et de courage.

Cette épître eſt précieuſe: on y voit que, dès l'âge de vingt ans, M. de *Voltaire* avait déjà une philoſophie douce, vraie et ſans exagération, telle qu'on la retrouve dans tous ſes ouvrages. On y voit auſſi que l'on parlait encore de *Fouquet* avec éloge: la haine pour ſon perſécuteur *Colbert* n'était pas éteinte; ce ne fut que ſous le gouvernement du cardinal de *Fleuri* qu'on s'aviſa de le croire un grand homme.

L'abbé *Servien* mourut en 1716.

EPITRE IV.

A MADAME

DE MONTBRUN-VILLEFRANCHE.

1714.

MONTBRUN, par l'Amour adoptée,
Digne du cœur d'un demi-dieu,
Et, pour dire encor plus, digne d'être chantée
Ou par Ferrand, ou par Chaulieu;
Minerve et l'enfant de Cythère
Vous ornent à l'envi d'un charme séducteur;
Je vois briller en vous l'esprit de votre mère
Et la beauté de votre sœur:
C'est beaucoup pour une mortelle.
Je n'en dirai pas plus: songez bien seulement
A vivre, s'il se peut, heureuse autant que belle;
Libre des préjugés que la raison dément,
Aux plaisirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez-vous prudemment.
Vous aurez des amans, vous aimerez sans doute:
Je vous verrai, soumise à la commune loi,
Des beautés de la cour suivre l'aimable route,
Donner, reprendre votre foi.
Pour moi, je vous loûrai, ce sera mon emploi.
Je sais que c'est souvent un partage stérile,
Et que la Fontaine et Virgile

Recueillaient rarement le fruit de leurs chanſons :
D'un inutile dieu malheureux nourriſſons,
Nous ſemons pour autrui. J'oſe bien vous le dire,
Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé ;
L'amour en ſa faveur avait monté ma lyre ;
Je chantais la Duclos, d'Uſez en fut aimé :
C'était bien la peine d'écrire !
Je vous loûrai pourtant ; il me ſera trop doux
De vous chanter, et même ſans vous plaire ;
Mes chanſons ſeront mon ſalaire :
N'eſt-ce rien de parler de vous ?

EPITRE V.

A M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

1714.

CONSERVEZ précieuſement
L'imagination fleurie
Et la bonne plaiſanterie,
Dont vous poſſédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame qui depuis long-temps
Connaît à fond votre perſonne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir impoſer aux gens :
Son eſprit eſt dans ſon printemps,
Mais ſon corps eſt dans ſon automne.

Adieu, monſieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté ſingulière,
Qui, par ſon eſprit, par ſon cœur,
Et par ſon humeur libertine,
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur ſeulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne ſubſtitue inceſſamment
Quelque jeune et frais lieutenant,
Qui ferait ſans vous ſon entrée
Dans un ſi beau gouvernement.

EPITRE VI.

A M. L'ABBÉ DE***

Qui pleurait la mort de ſa maîtreſſe.

1715.

Toi qui fus des plaiſirs le délicat arbitre,
Tu languis, cher Abbé; je vois, malgré tes ſoins,
Que ton triple menton, l'honneur de ton chapitre,
Aura bientôt deux étages de moins.
Eſclave malheureux du chagrin qui te dompte,
Tu fuis un repas qui t'attend!
Tu jeûnes comme un pénitent;
Pour un chanoine, quelle honte!

Quels maux ſi rigoureux peuvent donc t'accabler?
Ta maîtreſſe n'eſt plus, et de ſes yeux épriſe
Ton ame avec la ſienne eſt prête à s'envoler!
Que l'amour eſt conſtant dans un homme d'égliſe,
Et qu'un mondain ſaurait bien mieux ſe conſoler!
Je ſais que ta fidelle amie
Te laiſſait prendre en liberté
De ces plaiſirs qui font qu'en cette vie
On déſire aſſez peu ceux de l'éternité :
Mais ſuivre au tombeau ce qu'on aime,
Ami, crois-moi, c'eſt un abus;
Quoi! pour quelques plaiſirs perdus,
Voudrais-tu te perdre toi-même?
Ce qu'on perd en ce monde-ci,
Le retrouvera-t-on dans une nuit profonde?
Des myſtères de l'autre monde
On n'eſt que trop tôt éclairci.
Attends qu'à tes amis la mort te réuniſſe,
Et vis par amitié pour toi.
Mais vivre dans l'ennui, ne chanter qu'à l'office,
Ce n'eſt pas vivre, ſelon moi.
Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux,
Peu de vêpres, point de matines,
Une fille, en attendant mieux;
Voilà, comme l'on doit ſans ceſſe
Faire tête au ſort irrité;
Et la véritable ſageſſe
Eſt de ſavoir fuir la triſteſſe
Dans les bras de la volupté.

EPITRE VII.

A une dame un peu mondaine et trop dévote.

Tu sortais des bras du Sommeil,
Et déjà l'œil du jour voyait briller tes charmes,
Lorsque le tendre Amour parut à ton réveil;
Il te baisait les mains qu'il baignait de ses larmes.
Ingrate, te dit-il, ne te souvient-il plus
Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus?
J'avais une autre espérance,
Lorsque je te donnai ces traits, cette beauté,
Qui, malgré ta sévérité,
Sont l'objet de ta complaisance.
Je t'inspirai toujours du goût pour les plaisirs,
Le soin de plaire au monde, et même des désirs.
Que dis-je! ces vertus qu'en toi la cour admire,
Ingrate, tu les tiens de moi.
Hélas! je voulais pour toi
Ramener dans mon empire
La candeur, la bonne-foi,
L'inébranlable constance,
Et sur-tout cette bienséance
Qui met l'honneur en sureté,
Que suivent le mystère et la délicatesse,
Qui rend la moins fière beauté
Respectable dans sa faiblesse.
Voudrais-tu mépriser tant de dons précieux?
N'occuperas-tu tes beaux yeux
Qu'à lire Massillon, Bourdaloue et la Rue?
Ah! sur d'autres objets daigne arrêter ta vue;

Qu'une auſtère dévotion
De tes ſens combattus ne ſoit plus la maîtreſſe :
Ton cœur eſt né pour la tendreſſe,
C'eſt ta ſeule vocation.
La nuit s'avance avec vîteſſe ;
Profite de l'éclat du jour :
Les plaiſirs ont leur temps, la ſageſſe a ſon tour.
Dans ta jeuneſſe fais l'amour,
Et ton ſalut dans ta vieilleſſe.

Ainſi parlait ce Dieu. Déjà même en ſecret,
Peut-être de ton cœur il s'allait rendre maître ;
Mais, au bord de ton lit, il vit ſoudain paraître
Le révérend père Quinquet.
L'Amour, à l'aſpect terrible
De ſon rival théatin,
Te croyant incorrigible,
Las de te prêcher en vain,
Et de verſer ſur toi des larmes inutiles,
Retourna dans Paris, où tout vit ſous ſa loi,
Tenter des beautés plus faciles,
Mais bien moins aimables que toi.

EPITRE VIII.

A M. LE PRINCE EUGENE.

1716.

GRAND Prince, qui, dans cette cour
Où la justice était éteinte,
Sûtes inspirer de l'amour,
Même en nous donnant de la crainte;
Vous que Rousseau si dignement
A, dit-on, chanté sur sa lyre,
Eugène, je ne sais comment
Je m'y prendrai pour vous écrire.
Oh! que nos Français sont contens
De votre dernière victoire, (1)
Et qu'ils chérissent votre gloire,
Quand ce n'est pas à leurs dépens!
Poursuivez; des musulmans
Rompez bientôt la barrière,
Faites mordre la poussière
Aux circoncis insolens;
Et, plein d'une ardeur guerrière,
Foulant aux pieds les turbans,
Achevez cette carrière
Au sérail des ottomans:
Des chrétiens et des amans
Arborez-y la bannière.

(1) La bataille de Petervaradin gagnée contre les Turcs, en 1716.

Vénus

Vénus et le Dieu des combats
Vont vous en ouvrir la porte,
Les Grâces vous ſervent d'eſcorte,
Et l'Amour vous tend les bras.
Voyez-vous déjà paraître
Tout ce peuple de beautés,
Eſclaves des Voluptés
D'un amant qui parle en maître?
Faites vîte du mouchoir
La faveur impérieuſe
A la beauté la plus heureuſe,
Qui ſaura délaſſer le ſoir
Votre alteſſe victorieuſe.
Du ſéminaire des Amours,
A la France votre patrie,
Daignez envoyer pour ſecours
Quelques belles de Circaſſie.
Le ſaint-père, de ſon côté,
Attend beaucoup de votre zèle,
Et prétend qu'avec charité,
Sous le joug de la vérité
Vous rangiez ce peuple infidèle.
Par vous mis dans le bon chemin,
On verra bientôt ces infames,
Ainſi que vous, boire du vin,
Et ne plus renfermer leurs femmes.
Adieu, grand Prince, heureux guerrier;
Paré de myrte et de laurier,
Allez aſſervir le Boſphore:
Déjà le grand turc eſt vaincu;
Mais vous n'avez rien fait encore,
Si vous ne le faites cocu.

EPITRE IX.

A MADAME DE***

1716.

De cet agréable rivage,
Où ces jours passés on vous vit
Faire, hélas! un trop court voyage,
Je vous envoie un manuscrit
Qui d'un écrivain bel esprit
N'est point assurément l'ouvrage,
Mais qui vous plaira davantage
Que le livre le mieux écrit;
C'est la recette d'un potage.

Je sais que le Dieu que je sers,
Apollon, souvent vous demande
Votre avis sur ses nouveaux airs;
Vous êtes connaisseuse en vers,
Mais vous n'êtes pas moins gourmande.
Vous ne pouvez donc trop payer
Cette appétissante recette
Que je viens de vous envoyer.
Ma muse timide et discrète
N'ose encor pour vous s'employer.
Je ne suis pas votre poëte,
Mais je suis votre cuisinier.

Mais quoi! le destin dont la haine
M'accable aujourd'hui de ses coups,
Sera-t-il jamais assez doux

Pour me rassembler avec vous,
Entre Comus et Melpomène,
Et que cet hiver me ramène
Versifiant à vos genoux?

O des soupers charmante reine,
Fassent les Dieux que les Guerbois
Vous donnent perdrix à douzaine,
Poules de Caux, chapons du Maine!
Et pensez à moi quelquefois,
Quand vous mangerez sur la Seine
Des potages à la Brunois.

EPITRE X.

A SAMUEL BERNARD,

Au nom de madame de Fontaine-Martel.

C'EST mercredi que je soupai chez vous,
Et que, sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvai donc qu'au manoir ténébreux
J'étais tombée, et que Pluton lui-même
Me menait voir les héros bienheureux,
Dans un séjour d'une beauté suprême.
Par escadrons ils étaient séparés.
L'un après l'autre il me les fit connaître.
Je vis d'abord modestement parés
Les opulens qui méritaient de l'être.

Voilà, dit-il, les généreux amis;
En petit nombre ils viennent me surprendre.
Entre leurs mains les biens ne semblaient mis
Que pour avoir le soin de les répandre.
Ici sont ceux dont les puissans ressorts,
Crédit immense, et sagesse profonde,
Ont soutenu l'Etat par des efforts
Qui leur livraient tous les trésors du monde.
Un peu plus loin, sur ces rians gazons,
Sont les héros pleins d'un heureux délire,
Qu'Amour lui-même en toutes les saisons
Fit triompher dans son aimable empire.
Ce beau réduit, par préférence, est fait
Pour les vieillards, dont l'humeur gaie et tendre
Paraît encore avoir ses dents de lait,
Dont l'enjoûment ne saurait se comprendre.

D'un seul regard tu peux voir tout d'un coup
Le sort des bons, les vertus couronnées;
Mais un mortel m'embarrasse beaucoup;
Ainsi je veux redoubler ses années.
Chaque escadron le revendiquerait.
La jalousie au repos est funeste;
Venant ici, quel trouble il causerait!
Il est là-haut très-heureux; qu'il y reste. (1)

(1) *Samuel Bernard* était d'une vanité ridicule, comme la plupart des gens qui ont fait une fortune inespérée. On obtenait tout de lui en le flattant. Dans la guerre de la succession il refusa son crédit à *Desmarest*. On le fit venir à Marli; *Louis XIV* ordonna de lui en montrer toutes les beautés: on le mena sur le passage du roi qui lui dit quelques mots. Après dîner il dit à *Desmarest: Monsieur, quand je devrais tout perdre, dites au roi que toute ma fortune est à lui.*

EPITRE XI.

A MADAME DE G***

QUEL triomphe accablant, quelle indigne victoire
Cherchez-vous triſtement à remporter ſur vous ?
Votre eſprit éclairé pourra-t-il jamais croire
D'un double Teſtament la chimérique hiſtoire,
Et les ſonges ſacrés de ces myſtiques fous,
Qui, dévots fainéans, ſots et pieux loups-garous,
Quittent de vrais plaiſirs pour une fauſſe gloire ?
Le plaiſir eſt l'objet, le devoir et le but
De tous les êtres raiſonnables ;
L'amour eſt fait pour vos ſemblables ;
Les bégueules font leur ſalut.

Que ſur la volupté tout votre eſpoir ſe fonde ;
N'écoutez déſormais que vos vrais ſentimens ;
Songez qu'il était des amans
Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.
Ah ! plus que moi cent fois Couët (1) eſt ſéducteur.
Je vous abuſai moins, il eſt le ſeul coupable ;
Chloé, s'il vous faut une erreur,
Choiſiſſez une erreur aimable.

Non, n'abandonnez point des cœurs où vous régnez.
D'un triſte préjugé victime déplorable,
Vous croyez ſervir DIEU, mais vous ſervez le diable,
Et c'eſt lui ſeul que vous craignez.

(1) M. de *Voltaire* a fait de cet abbé *Couët* le héros du *Dîner du comte de Boulainvilliers*.

La Superſtition, fille de la faibleſſe,
Mère des vains remords, mère de la triſteſſe,
En vain veut de ſon ſouffle infecter vos beaux jours;
Allez, s'il eſt un Dieu, ſa tranquille puiſſance
Ne s'abaiſſera point à troubler nos amours:
Vos baiſers pourraient-ils déplaire à ſa clémence?
La loi de la nature eſt ſa première loi;
Elle ſeule autrefois conduiſit vos ancêtres;
Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres,
Pour vous, pour vos plaiſirs, pour l'amour et pour moi.

EPITRE XII.

A M. LE DUC D'ORLEANS, REGENT.

1717.

PRINCE chéri des Dieux, toi qui ſers aujourd'hui
De père à ton monarque, à ſon peuple d'appui,
Toi qui de tout l'Etat portant le poids immenſe,
Immoles ton repos à celui de la France;
PHILIPPE, ne crois point, dans ces jours ténébreux,
Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux:
Aux princes les plus grands, comme aux plus beaux ouvrages,
Dans leur gloire naiſſante il manque des ſuffrages. (a)
Eh! qui de ſa vertu reçut toujours le prix?

Il eſt chez les Français de ces ſombres eſprits,
Cenſeurs extravagans d'un ſage miniſtère,
Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire:
Dans leurs caprices vains triſtement affermis,
Toujours du nouveau maître ils ſont les ennemis;

Et n'ayant d'autre emploi que celui de médire,
L'objet le plus auguſte irrite leur ſatire.
Ils voudraient de cet aſtre éteindre la clarté,
Et ſe venger ſur lui de leur obſcurité.

Ne crains point leur poiſon : quand tes ſoins politiques
Auront réglé le cours des affaires publiques ;
Quand tu verras nos cœurs juſtement enchantés,
Au devant de tes pas volans de tous côtés,
Les cris de ces frondeurs à leurs chagrins en proie,
Ne ſeront point ouïs parmi nos cris de joie.

Mais dédaigne ainſi qu'eux les ſerviles flatteurs,
De la gloire d'un prince infames corrupteurs :
Que ta mâle vertu mépriſe et déſavoue
Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue. (*b*)
Toujours indépendant du reſte des humains,
Un prince tient ſa gloire ou ſa honte en ſes mains ;
Et, quoiqu'on veuille enfin le ſervir ou lui nuire,
Lui ſeul peut s'élever, lui ſeul peut ſe détruire.

En vain contre HENRI la France a vu long-temps
La calomnie affreuſe exciter ſes ſerpens ;
En vain de ſes rivaux les fureurs catholiques
Armèrent contre lui des mains apoſtoliques ;
Et plus d'un monacal et ſervile écrivain
Vendit, pour l'outrager, ſa haine et ſon venin, (*c*)
La gloire de HENRI par eux n'eſt point flétrie :
Leurs noms ſont déteſtés ; ſa mémoire eſt chérie.
Nous admirons encor ſa valeur, ſa bonté ;
Et long-temps dans la France il ſera regretté.

Cromwell, d'un joug terrible accablant ſa patrie,
Vit bientôt à ſes pieds ramper la flatterie ;

Ce monſtre politique au Parnaſſe adoré,
Teint du ſang de ſon roi, fut aux Dieux comparé;
Mais, malgré les ſuccès de ſa prudente audace,
L'univers indigné démentait le Parnaſſe;
Et de Waller enfin les écrits les plus beaux
D'un illuſtre tyran n'ont pu faire un héros.

LOUIS fit ſur ſon trône aſſeoir la flatterie;
LOUIS fut encenſé juſqu'à l'idolâtrie:
En éloges enfin le Parnaſſe épuiſé
Répète ſes vertus ſur un ton preſqu'uſé;
Et, l'encens à la main, la docte académie
L'endormit cinquante ans par ſa monotonie.
Rien ne nous a ſéduits: en vain, en plus d'un lieu,
Cent auteurs indiſcrets l'ont traité comme un dieu:
De quelque nom ſacré que l'opéra le nomme,
L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
Pour élever ſa gloire, on ne nous verra plus
Dégrader les Céſars, abaiſſer les Titus;
Et, ſi d'un crayon vrai quelque main libre et sûre
Nous traçait de LOUIS la fidelle peinture,
Nos yeux trop deſſillés pourraient dans ce héros
Avec bien des vertus trouver quelques défauts.

Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires
Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,
Impoſant par leurs vers à la poſtérité,
Soient les diſpenſateurs de l'immortalité. (*d*)
Tu peux, ſans qu'un auteur te critique ou t'encenſe,
Jeter les fondemens du bonheur de la France;
Et nous verrons un jour l'équitable univers
Peſer tes actions ſans conſulter nos vers.

Je dis plus, un grand prince, un héros, ſans l'hiſtoire,
Peut même à l'avenir tranſmettre ſa mémoire.

Taiſez-vous, s'il ſe peut, illuſtres écrivains,
Inutiles appuis de ces honneurs certains:
Tombez, marbres vivans, que d'un ciſeau fidèle
Anima ſur ſes traits la main d'un Praxitèle:
Que tous ces monumens ſoient par-tout renverſés;
Il eſt grand, il eſt juſte; on l'aime: c'eſt aſſez.
Mieux que dans nos écrits, et mieux que ſur le cuivre,
Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

L'heureux vieillard, en paix dans ſon lit expirant,
De ce prince à ſon fils fait l'éloge en pleurant:
Le fils encor tout plein de ſon règne adorable,
Le vante à ſes neveux; et ce nom reſpectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Paſſe de bouche en bouche aux ſiècles à venir.

C'eſt ainſi qu'on dira chez la race future:
PHILIPPE eut un cœur noble; ami de la droiture,
Politique et ſincère, habile et généreux,
Conſtant quand il fallait rendre un mortel heureux;
Irréſolu, changeant, quand le bien de l'Empire
Au malheur d'un ſujet le forçait à ſouſcrire;
Affable avec nobleſſe, et grand avec bonté,
Il ſépara l'orgueil d'avec la majeſté;
Et le Dieu des combats, et la docte Minerve,
De leurs préſens divins le comblaient ſans réſerve:
Capable également d'être avec dignité
Et dans l'éclat du trône, et dans l'obſcurité.
Voilà ce que de toi mon eſprit ſe préſage.

O toi, de qui ma plume a crayonné l'image,

Toi, de qui j'attendais ma gloire et mon appui,
Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui?
En peignant ta vertu, plaindrai-je ma misère?
Bienfesant envers tous, envers moi seul sévère,
D'un exil rigoureux tu m'impoſes la loi;
Mais j'oſe de toi-même en appeler à toi.
Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence;
J'implore ta juſtice, et non point ta clémence.
Lis ſeulement ces vers, et juge de leur prix;
Vois ce que l'on m'impute, et vois ce que j'écris.
La libre vérité qui règne en mon ouvrage
D'une ame ſans reproche eſt le noble partage;
Et de tes grands talens le ſage eſtimateur
N'eſt point de ces couplets l'infame et vil auteur.

PHILIPPE, quelquefois ſur une toile antique,
Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
Par l'injure du temps le portrait effacé
Ne cachera jamais la main qui l'a tracé:
D'un choix judicieux diſpenſant la louange,
Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
Prince, il en eſt ainſi chez nous autres rimeurs:
Et ſi tu connaiſſais mon eſprit et mes mœurs,
D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
Me chargerait en vain de leur ignominie;
Tu les démentirais, et je ne verrais plus
Dans leurs crayons groſſiers mes pinceaux confondus;
Tu plaindrais par leurs cris ma jeuneſſe opprimée;
A verſer les bienfaits ta main accoutumée,
Peut-être de mes maux voudrait me conſoler,
Et me protégerait au lieu de m'accabler. (1)

(1) Il avait été accuſé d'être l'auteur de couplets ſatiriques contre le régent et ſa fille. On prétend que, préſenté à M. le Régent, après en

avoir obtenu justice, et le prince paraissant persuadé qu'il lui avait fait grâce, M. de *Voltaire* lui adressa ces vers :

Non, Monseigneur, en vérité,
Ma muse n'a jamais chanté
Ammonites ni Moabites ;
Brancas vous répondra de moi :
Un rimeur sorti des jésuites,
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites.

VARIANTES.

(*a*) Le commencement de l'épître se trouve ainsi dans plusieurs copies :

Philippe, ami des Dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui,
Quoiqu'avec équité ton active prudence
D'un empire ébranlé porte le poids immense,
Ne crois pas que d'abord des critiques vainqueurs
Tes soins, tes sages soins entraînent tous les cœurs
Aux plus fameux héros, comme aux plus grands ouvrages, &c.

(*b*) *Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.*
D'olive ou de lauriers tu peux seul te couvrir :
Rien ne peut les donner, rien ne peut les flétrir.
Les bons rois, en marchant à la gloire suprême,
N'ont jamais eu d'appui ni d'obstacle qu'eux-même.
Contre le grand Henri *la France a vu long-temps*, &c.

(*c*) *Vendit pour l'outrager sa haine et son venin.*
Qu'ont produit tous leurs cris ? Sa mémoire sacrée
Parmi les nations n'est pas moins révérée.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté,
Et sans toi dans la France il serait regretté.
Louis fit sur son trône, &c.

(*d*) *Soient les dispensateurs de l'immortalité.*
Je ris de cet auteur dont la frivole audace,
Dans les dixains pompeux d'une ode qui nous glace,
Présente à son héros les séduisans appas
D'un éternel laurier que tous deux n'auront pas.
Oui, Philippe, tu peux, sans qu'un rimeur t'encense,
Jeter les fondemens du bonheur de la France ;
Et, sans tous les écrits de Pellegrin, de Roi,
Le sévère avenir saura juger de toi.
Je dis plus, un grand prince, artisan de sa gloire,
Dans la postérité peut vivre sans l'histoire.
Taisez-vous, s'il se peut, &c.

EPITRE XIII.

A M. LE PRINCE DE VENDOME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

Je voulais par quelque huitain,
Sonnet ou lettre familière,
Réveiller l'enjoûment badin
De votre alteſſe chanſonnière ;
Mais ce n'eſt pas petite affaire,
A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.

Tout ſimplement donc je vous dis
Que dans ces jours de DIEU bénis,
Où tout moine et tout cagot mange
Harengs ſaurets et falſifis,
Ma muſe, qui toujours ſe range
Dans les bons et ſages partis,
Fait avec faiſans et perdrix
Son carême au château Saint-Ange.
Au reſte, ce château divin,
Ce n'eſt pas celui du ſaint père ;
Mais bien celui de Caumartin,
Homme ſage, eſprit juſte et fin,
Que de tout mon cœur je préfère
Au plus grand pontife romain,
Malgré ſon pouvoir ſouverain
Et ſon indulgence plénière.

Caumartin porte en son cerveau
De son temps l'histoire vivante ;
Caumartin est toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchante ;
Car dans sa tête sont écrits
Et tous les faits et tous les dits
Des grands hommes, des beaux esprits,
Mille charmantes bagatelles,
Des chansons vieilles et nouvelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange, aimable asile,
Heureux qui, dans ton sein tranquille,
D'un carême passe le cours !
Château que jadis les Amours
Bâtirent d'une main habile,
Pour un prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile,
Et dont ils filèrent les jours !
Des courtisans fuyant la presse,
C'est chez toi que François premier
Entendait quelquefois la messe,
Et quelquefois par le grenier
Rendait visite à sa maîtresse.

De ce pays les citadins
Disent tous que dans les jardins
On voit encor son ombre fière
Deviser sous des marronniers
Avec Diane de Poitiers,
Ou bien la belle Ferronière.
Moi chétif, cette nuit dernière,

Je l'ai vu couvert de lauriers ;
Car les héros les plus insignes
Se laissent voir très-volontiers
A nous, fesеurs de vers indignes.
Il ne traînait point après lui
L'or et l'argent de cent provinces,
Superbe et tyrannique appui
De la vanité des grands princes ;
Point de ces escadrons nombreux,
De tambours et de hallebardes ;
Point de capitaine des gardes,
Ni de courtisans ennuyeux.
Quelques lauriers sur sa personne,
Deux brins de myrte dans ses mains,
Etaient ses atours les plus vains ;
Et de v. . . . . quelques grains
Composaient toute sa couronne.
Je sais que vous avez l'honneur,
Me dit-il, d'être des orgies
De certain aimable prieur,
Dont les chansons sont si jolies,
Que Marot les retient par cœur,
Et que l'on m'en fait des copies.
Je suis bien aise, en vérité,
De cette honorable accointance ;
Car avec lui, sans vanité,
J'ai quelque peu de ressemblance.
Ainsi que moi, Minerve et Mars
L'ont cultivé dès son enfance ;
Il aime comme moi les arts
Et les beaux vers par préférence :
Il fait de la dévote engeance

Comme moi faire peu de cas :
Hors en amour, en tous les cas
Il tient comme moi sa parole ;
Mais enfin, ce qu'il ne sait pas,
Il a, comme moi, la v.....
J'étais encor dans mon été,
Quand cette noire déité,
De l'Amour fille dangereuse,
Me fit du fleuve du Léthé
Passer la rive malheureuse.
Plaise aux Dieux que votre héros
Pousse plus loin ses destinées,
Et, qu'après quelques trente années,
Il vienne goûter le repos
Parmi nos ombres fortunées!

En attendant, si de Caron
Il ne veut emplir la voiture,
Et s'il veut enfin tout de bon
Terminer la grande aventure,
Dites-lui de troquer Chambon
Contre quelqu'once de mercure.

EPITRE XIV.

AU CARDINAL DU BOIS.

1719.

QUAND du sommet des Pyrénées,
S'élançant au milieu des airs,
La Renommée à l'univers
Annonça ces deux hyménées (*)

(*) La double alliance entre les maisons de France et d'Espagne.

Par qui la Discorde est aux fers,
Et qui changent les destinées,
L'ame de Richelieu descendit à sa voix
Du haut de l'Empyrée au sein de sa patrie.
Ce redoutable génie
Qui fesait trembler les rois,
Celui qui donnait des lois
A l'Europe assujettie,
A vu le sage du Bois, (1)
Et pour la première fois
A connu la jalousie.
Poursuis ; de Richelieu mérite encor l'envie.
Par des chemins écartés
Ta sublime intelligence,
A pas toujours concertés,
Conduit le sort de la France.
La Fortune et la Prudence
Sont sans cesse à tes côtés.
Alberon pour un temps nous éblouit la vue ;
De ses vastes projets l'orgueilleuse étendue
Occupait l'univers saisi d'étonnement.
Ton génie et le sien disputaient la victoire ;
Mais tu parus, et sa gloire
S'éclipsa dans un moment.
Telle, aux bords du firmament,

(1) M. de *Voltaire* était jeune lorsqu'il fit cette épître ; *Fontenelle*, *la Motte*, alors les deux premiers hommes de la littérature, ont loué *du Bois* avec autant d'exagération. Il avait à leurs yeux le mérite réel d'aimer la paix, la tolérance, et la liberté de penser, et de n'être jaloux ni de la réputation ni des talens. Avant de condamner ces éloges, il faut se transporter à cette époque, où le souvenir du père *le Tellier* inspirait encore la terreur.

Dans

Dans sa course irrégulière,
Une comète affreuse éclate de lumière;
Ses feux portent la crainte au terrestre séjour;
Dans la nuit ils éblouissent,
Et soudain s'évanouissent
Aux premiers rayons du jour.

EPITRE XV.

A M. DE LA FALUERE DE GENONVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR,

Sur une maladie.

1719.

Ne me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même;
Et laisse-moi jouir de la douceur extrême
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît et qui t'aime.
De ma muse, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie, avec ses noirs serpens,
Des plus beaux jours de mon printemps
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur; (1)
Mais, au moins de mon malheur
Je sus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adversité,

(1) Voyez dans le volume de Poëmes la pièce intitulée *la Bastille*.

Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légèreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres alarmes
Mon cœur n'a point réſiſté.
Tu ſais combien l'amour m'a fait verſer de larmes.
Fripon, tu le ſais trop bien,
Toi dont l'amoureuſe adreſſe
M'ôta mon unique bien :
Toi dont la délicateſſe,
Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Tu me vis ſans ſcrupule en proie à la triſteſſe;
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat et vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grâce à ta faibleſſe.
Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans paſſagers la trame eſt raccourcie;
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs;
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans déſirs.
Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un préſent douloureux, un avenir funeſte,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts;
Mon eſprit m'abandonne, et mon ame éclipſée

Perd en moi de son être, et meurt avant mon corps.
Est-ce-là ce rayon de l'essence suprême,
Qu'on nous peint si lumineux?
Est-ce-là cet esprit survivant à lui-même?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas, périra-t-il de même?
Je ne sais; mais j'ose espérer
Que de la mort, du temps et des destins le maître,
DIEU conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer. (2)

EPITRE XVI.

AU ROI D'ANGLETERRE, GEORGE I,

En lui envoyant la tragédie d'Oedipe.

1719.

TOI que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre
Que pour le bonheur des humains;
Grand Roi, des rives de la Seine
J'ose te présenter ces tragiques essais;
Rien ne t'est étranger: les fils de Melpomène
Partout deviennent tes sujets.

(2) Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans les deux premières éditions de 1739 et 1740.

Un véritable roi sait porter sa puissance
Plus loin que ses Etats enfermés par les mers :
Tu règnes sur l'Anglais par le droit de naissance,
Par tes vertus sur l'univers.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands :
Ce n'est point au roi, c'est au sage,
C'est au héros que je le rends.

EPITRE XVII.

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MADAME LA COMTESSE DE TOULOUSE.

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire.

1719.

Savez-vous, gentille douairière,
Ce que dans Sulli l'on fesait,
Lorsqu'Eole vous conduisait
D'une si terrible manière ?
Le malin Périgni riait,
Et pour vous déjà préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait

Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce haſard lui cacherait.
Cependant Eſpar, la Valière,
Guiche, Sulli, tout ſoupirait;
Rouſſi parlait peu, mais jurait;
Et l'abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,
Adreſſait à DIEU ſa prière,
Et pour vous tout bas murmurait
Quelqu'oraiſon de ſon bréviaire,
Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il frédonnait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,
Et que même il n'entendait guère :
Chacun déjà vous regrettait.
Mais quel ſpectacle ! j'enviſage
Les Amours qui, de tous côtés,
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois ; ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau;
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
GONDRIN, ſongez à faire uſage
Des jours qu'Amour a conſervés;
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés ;
Il a des droits ſur ſon ouvrage.

VARIANTES.

Après ce vers :

Il a des droits sur son ouvrage.

Daignez pour moi vous employer
Près de ce duc aimable et sage,
Qui fit avec vous ce voyage
Où vous pensâtes vous noyer ;
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui sur moi gronde maintenant;
Et qu'enfin au prince régent
Il tienne à peu-près ce langage :
Prince, dont la vertu va changer nos destins,
Toi qui par tes bienfaits signales ta puissance,
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,
Philippe, il est pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des vers un fils infortuné
Depuis un temps fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence :
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un prince assurent la mémoire,
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie :
Auguste est un héros, mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand Prince, puisses-tu devenir aujourd'hui
Et plus clément qu'Auguste, et plus heureux que lui !

EPITRE XVIII.

A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS.

Divinité, que le Ciel fit pour plaire,
Vous qu'il orna des charmes les plus doux,
Vous que l'Amour prend toujours pour sa mère,
Quoiqu'il sait bien que Mars est votre époux;
Qu'avec regret je me vois loin de vous!
Et quand Sulli quittera ce rivage,
Où je devais, solitaire et sauvage,
Loin de vos yeux vivre jusqu'au cercueil
Qu'avec plaisir, peut-être trop peu sage,
J'irai chez vous, sur les bords de l'Arcueil,
Vous adresser mes vœux et mon hommage!
C'est là que je dirai tout ce que vos beautés
Inspirent de tendresse à ma muse éperdue;
Les arbres de Villars en seront enchantés,
Mais vous n'en serez point émue.
N'importe, c'est assez pour moi de votre vue,
Et je suis trop heureux si jamais l'univers
Peut apprendre un jour dans mes vers
Combien pour vos amis vous êtes adorable,
Combien vous haïssez les manéges des cours,
Vos bontés, vos vertus, ce charme inexprimable,
Qui, comme dans vos yeux, règne en tous vos discours.
L'avenir quelque jour, en lisant cet ouvrage,
Puisqu'il est fait pour vous, en chérira les traits.

Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,
N'eut jamais d'eux pour ſon partage,
Que de petits ſoupers où l'on buvait très-frais;
Mais il mérita davantage.

EPITRE XIX.

A M. LE DUC DE SULLI.

1720.

J'IRAI chez vous, duc adorable,
Vous dont le goût, la vérité,
L'eſprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font reſpecter la volupté,
Et rendent la ſageſſe aimable.
Que dans ce champêtre ſéjour
Je me fais un plaiſir extrême
De parler, ſur la fin du jour,
De vers, de muſique et d'amour,
Et pas un ſeul mot du ſyſtême, (1)
De ce ſyſtême tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Embourſent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté!
Pareils à la vieille ſibylle,
Dont il eſt parlé dans Virgile,
Qui, poſſédant pour tout tréſor
Des recettes d'énergumène,

(1) Le ſyſtême de *Law*, qui bouleverſa la France.

Prend du troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.

Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle:
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant DIEU;
Et, si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à son agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile et son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.

Il fit même un très-beau sermon,
Qui satisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était-là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché;
Car on sait qu'il était poëte,
Et que sur ce point tout auteur,
Ainsi que tout prédicateur,

N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il ſera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeſte :
Sa perte au Parnaſſe eſt funeſte.
Preſque ſeul il était reſté
D'un ſiècle plein de politeſſe.
On dit qu'aujourd'hui la jeuneſſe
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe,
Loin de l'envieux irrité.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du ſiècle paſſé,
Et des feſeurs de vaudeville,
Il me paraît très-empreſſé
D'abandonner pour vous la ville.
Le ſyſtême n'a point gâté
Son eſprit aimable et facile ;
Il a toujours le même ſtyle,
Et toujours la même gaîté.
Je ſais que par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtreſſe tant jolie,
Dont j'étais ſi fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer ;
Mais je ſais qu'il faut ſe paſſer
Des bagatelles dans la vie.

EPITRE XX.

A M. LE MARECHAL DE VILLARS.

1721.

Je me flattais de l'eſpérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maiſon de plaiſance;
Mais Vinache (1) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros
Au plus grand charlatan de France.
Ce diſcours vous déplaira fort,
Et je confeſſe que j'ai tort
De parler du ſoin de ma vie
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par-tout la mort.
Mais ſouffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raiſon que vous
De vouloir reſter dans ce monde:
Car ſi quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la conſolation
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorſque vous ſaurie la façon
Dont vous aurait traité l'hiſtoire.

(1) Médecin empyrique.

Paris vous eût premièrement
Fait un ſervice fort célèbre,
En préſence du parlement;
Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraiſon funèbre,
Qu'il n'eût pas faite aſſurément.
Puis, en vertueux capitaine,
On vous aurait proprement mis
Dans l'Egliſe de Saint-Denis
Entre du Gueſclin et Turenne.
Mais, ſi quelque jour, moi chétif,
J'allais paſſer le noir eſquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger meſquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces, au lieu de prière,
Et mon janſéniſte de frère, (2)
Riraient à mon enterrement:
Et j'aurais l'honneur ſeulement
Que quelque muſe médiſante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin long-temps
De tous les exploits éclatans
Que le ſeigneur DIEU vous réſerve.

(2) L'auteur avait un frère, tréſorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janſéniſte outré, et qui ſe brouillait toujours avec ſon frère, toutes les fois que celui-ci diſait du bien des jéſuites.

EPITRE XXI.

A MADAME DE***

Il eſt au monde une aveugle Déeſſe (*)
Dont la police a briſé les autels;
C'eſt du Hocca la fille enchantereſſe,
Qui, ſous l'appât d'une feinte careſſe,
Va ſéduiſant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée,
L'argent en main, elle marche la nuit;
Au fond d'un ſac elle a la deſtinée
De ſes ſuivans que l'intérêt ſéduit;
Guiche, en riant, par la main la conduit
La froide Crainte, et l'Eſpérance avide,
A ſes côtés marchent d'un pas timide.
Le Repentir à chaque inſtant la ſuit,
Mordant ſes doigts et grondant la perfide.
Belle Philis, que votre aimable cour
A nos regards offre de différence!
Les vrais plaiſirs brillent dans ce ſéjour,
Et pour jamais banniſſant l'eſpérance,
Toujours vos yeux y font régner l'Amour.
Du Biribi la Déeſſe infidelle,
Sur mon eſprit n'aura plus de pouvoir;
J'aime encor mieux vous aimer ſans eſpoir,
Que d'eſpérer jour et nuit avec elle.

(*) Celle qui préſidait au jeu du biribi fort à la mode alors.

EPITRE XXII.

A M. DE GERVASI,

MEDECIN. (*)

1723.

Tu revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gevaudan (1) surpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déjà près de mon lit la Mort inexorable
Avait levé sur moi sa faulx épouvantable:
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait; sa main tranchait ma destinée:
Mais tu lui dis: Arrête . . . et la Mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit et disparut. (a)
Hélas! si comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta présence eu le secours utile,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits;
De son cher entretien je goûterais les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient sans alarmes,

(*) Cette épître fut imprimée à Paris, en 1726, avec une version latine.

(1) M. de *Gervasi*, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peste, et à son retour il est venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723.

Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,
Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'est toi du moins, c'est toi par qui, dans ma douleur,
Je peux jouir de la douceur
De plaire et d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons dont les soins bienfesans
Viennent d'adoucir ma souffrance ;
Maisons en qui l'esprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens. (*b*)
Je me flatte en secret que je pourrai peut-être
Charmer encor Sulli qui m'a trop oublié.
Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître ;
Il la verra pour elle implorer sa pitié,
Et ranimer en lui ce goût, cette amitié
Que pour moi, dans son cœur, ma muse avait fait naître.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'est sous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,
Par ses vivacités, son esprit et ses grâces,
Dès qu'il reparaîtra, saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone, (*c*)

Enfin donc je reſpire, et reſpire pour toi;
Je pourrai déſormais te parler et t'entendre.
Mais ciel! quel ſouvenir vient ici me ſurprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné ſa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié ſi tendre,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux ſur moi?
Hélas! en deſcendant ſur le ſombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais ſon image;
Son amour, ſes vertus, ſes grâces, ſes appas,
Les plaiſirs que cent fois j'ai goûtés dans ſes bras,
A ces derniers momens flattaient encor mon ame;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands Dieux! me faudra-t-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? ſerait-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte ſur le viſage,
D'un mal ſi redouté le fatal témoignage,
Eſt-ce à l'amour qu'il faut ſonger?

VARIANTES.

(*a*) AUSSITOT ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les reſſorts.
La nature obéiſſante
Fut ſoumiſe à tes efforts,
Et la Parque impatiente
File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas! ſi comme moi, &c.

(*b*) Je me flatte en ſecret qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera ſon ſuffrage;
Que ſon cœur généreux avec quelque plaiſir
Au ſortir du tombeau me verra reparaître,

Et

Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs, enchanter son loisir.....
Beaux jardins, &c.

(*c*) Après ce vers, *L'esprit de Mécénas, &c.* on lisait ceux-ci :

Et la science de Varron.
Bolingbroke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre interêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, &c.

EPITRE XXIII.

A LA REINE, (*)

En lui présentant la tragédie de Mariamne.

1725.

FILLE de ce guerrier qu'une sage province
Eleva justement au comble des honneurs,
Qui sut vivre en héros, en philosophe, en prince
Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs;
Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde
Vous amène aujourd'hui dans l'Empire françois,
Pour y servir d'exemple, et pour donner des lois.
La fortune souvent fait les maîtres du monde;
Mais, dans votre maison, la vertu fait les rois.
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable:
Daignez m'encourager d'un seul de vos regards;
Et songez que Pallas, cette auguste Déesse
Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,
Est la divinité qui préside aux beaux arts.

(*) *Marie Leczinska*, fille de *Staniſlas*, roi de Pologne, mariée à *Louis XV*, en 1725.

EPITRE XXIV.

A M. PALLU,

CONSEILLER D'ETAT.

Quoi! le Dieu de la poëſie
Vous illumine de ſes traits!
Malgré la robe, les procès,
Et le conſeil et ſes arrêts,
Vous tâtez de notre ambroſie!
Ah! bien fort je vous remercie
De vous livrer à ſes attraits
Et d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
Adoré de maintes beautés,
Vous aimiez Lubert et Silvie;
Mais à préſent vous les chantez,
Et votre gloire eſt accomplie.
La Fare, jouſlu comme vous,
Comme vous rival de Tibulle,
Rima des vers polis et doux,
Aima long-temps ſans ridicule,
Et fut ſage au milieu des fous.
En vous c'eſt le même art qui brille;
Pallu comme la Fare écrit:
Vous recueillîtes ſon eſprit
Deſſus les lèvres de ſa fille.
Aimez donc, rimez tour à tour:
Vous, la Fare, Apollon, l'Amour,
Vous êtes de même famille.

EPITRE XXV.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez, même sans le savoir.
Sur le théâtre heureusement conduite,
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez, par la nature instruite:
C'était beaucoup, ce n'était point assez;
Il vous fallut encore un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connaître
Quel est ce Dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur:
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie:
Qui mieux que moi connaît sa perfidie?
Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie;
Mais cette fois il a dit vérité.
Ce même Amour, Vénus et Melpomène,
Loin de Paris fesaient voyage un jour;
Ces Dieux charmans vinrent dans un séjour
Où vos appas éclataient sur la scène;
Chacun des trois, avec étonnement,
Vit cette grâce et simple et naturelle,
Qui fesait lors votre unique ornement.
Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle

Mérite bien que, ſans retardement,
Nous répandions tous nos tréſors ſur elle.
Ce qu'un Dieu veut ſe fait dans le moment.
Tout auſſitôt la tragique Déeſſe
Vous inſpira le goût, le ſentiment,
Le pathétique et la délicateſſe.
Moi, dit Vénus, je lui fais un préſent
Plus précieux, et c'eſt le don de plaire;
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A ſon aſpect tout cœur ſera troublé,
Tous les eſprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage,
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,
Que dans l'inſtant vous devîntes parfaite;
Sans aucuns ſoins, ſans étude, ſans fard,
Des paſſions vous fûtes l'interprète:
O de l'Amour adorable ſujette!
N'oubliez point le ſecret de votre art.

EPITRE XXVI.

A M. PALLU.

A Plombières, auguſte 1729.

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés ſur d'épaiſſes nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,

Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume et se donne
La question pour la santé;
Où l'espoir ne quitte personne:

De cet antre, où je vois venir
D'impotentes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.

De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à Paris.
Malgré Phébus, qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour et les Ris;
Ils connaissent peu ma personne;
Mais c'est à PALLU que j'écris;
Alcibiade me l'ordonne, (*a*)
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour à tour,
Par ses grâces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'Amour,
Dont il fut la brillante image.

L'Amour ou le Temps l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle :
Mais, qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien, à l'aventure,
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon;
Mais quelqu'un plus aimable? non:
Il n'en est point dans la nature;
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination,
Et les grâces de la jeunesse;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?

A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

VARIANTES.

(*a*) M. le maréchal de *Richelieu*.

Alcibiade me l'ordonne :
C'est l'Alcibiade français,
Dont vous admiriez le succès,
Chez nos prudes, chez nos coquettes,
Plein d'esprit, d'audace et d'attraits,
De vertus, de gloire et de dettes.
Toutes les femmes l'adoraient ;
Toutes avaient la préférence ;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand'peine elles égalaient.
L'amour, &c.

EPITRE XXVII.

AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.

1729.

Toi que le Ciel jaloux ravit dans son printemps ;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps ;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse et nouvelle ;
Si tout n'est pas détruit, si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme ame immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O mon cher Genonville ! avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Egérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs !

Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfans de l'alégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs et de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement, quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage. (a)
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens,
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens;
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux même,
Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

VARIANTES.

(a) Ce dernier à mon cœur aurait plu davantage:
Mais qui peut tout avoir? Les soirs, le vieux Saurin
Qu'on ne peut définir, ce critique, ce sage
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'esclavage,
Qui m'apprend à penser, qui rit du genre humain,
Réchauffe entre nous deux les glaces de son âge.
De son esprit perçant la sublime vigueur
Se joint à nos chansons, aux grâces du Permesse;
Des nymphes d'Apollon le commerce enchanteur
Déride sur son front les traits de la sagesse.
Nous chantons quelquefois, &c.

EPITRE XXVIII.

Connue sous le nom des Vous *et des* Tu. (1)

PHILIS, qu'est devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustemens,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambrosie,
Tu te livrais dans ta folie
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agrémens de ton âge; (*a*)
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,

(1) Cette épître a été adressée à mademoiselle de *L***, alors madame la marquise de *G****. C'est d'elle que parle M. de *Voltaire* dans son épître à M. de *Genonville*, dans l'épître adressée à ses manes, et dans celles à M. le duc de *Sulli*, à M. de *Gervasi*. Le fuisse de madame la marquise de *G*** ayant refusé la porte à M. de *Voltaire*, que mademoiselle de *L*** n'avait point accoutumé à un tel accueil, il lui envoya cette épître. Lorsqu'il revint à Paris, en 1778, il vit chez elle madame de *G**** âgée, comme lui, de plus de quatre-vingts ans, veuve alors, et qui pouvait le recevoir sans conséquence. C'est en revenant de cette visite qu'il disait: *Ah! mes amis, je viens de passer d'un bord du Cocyte à l'autre.* Madame de *G**** envoya le lendemain à madame *Denis* un portrait de M. de *Voltaire* peint par *Largillière*, qu'il lui avait donné dans le temps de leur première liaison, et qu'elle avait conservé malgré leur rupture, son changement d'état et sa dévotion.

Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux!
Et, que l'Amour me le pardonne!
Tu fais que je t'en aimais mieux.

Ah, Madame! que votre vie,
D'honneur aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instans!
Ce large fuisse à cheveux blancs
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Temps:
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.

Non, Madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie, (2)
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain (3)
A gravés de sa main divine;
Et ces cabinets où Martin (4)
A surpasse l'art de la Chine;

(2) La Savonnerie est une belle manufacture de tapis, établie par le grand *Colbert*.

(3) *Germain*, excellent orfèvre, dont il est parlé dans *le Mondain* et *le Pauvre diable*.

(4) *Martin*, excellent vernisseur.

Vos vaſes japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnais dans ta jeuneſſe.

VARIANTES.

(a) Que la douce erreur de ton âge;
Deux tetons que le tendre Amour
De ſes mains arrondit un jour;
Un cœur ſimple, un eſprit volage;
Un cu (j'y penſe encor, Philis,)
Sur qui j'ai vu briller des lys
Jaloux de ceux de ton viſage.
Avec tant, &c.

EPITRE XXIX.

A MADEMOISELLE DE LUBERT,

Qu'on appelait MUSE *et* GRACE.

1732.

Le curé qui vous baptisa
Du beau surnom de *Muse* et *Grâce*,
Sur vous un peu prophétisa;
Il prévit que sur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont la Suze se couronna,
Et le myrte qu'elle porta,
Quand d'amour suivant la Déesse,
Les tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permesse.
Mais en un point il se trompa;
Car jamais il ne devina
Qu'étant si belle elle sera
Ce que les sots appellent sage,
Et qu'à vingt ans et par-delà,
Muse et Grâce conservera
La tendre fleur du pucelage,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge,
Et que le Ciel fit pour cela.
Quoi, vous en êtes encor là!
Muse et Grâce, que c'est dommage!

Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules ſavantes,
Toujours chantant, toujours rimant,
Toujours les yeux au firmament,
Avec leurs têtes de pédantes,
Avaient peu de tempérament;
Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler ſeulement,
Et non pour mettre tendrement
Deux lèvres fraîches et charmantes
Sur les lèvres appétiſſantes
De quelque vigoureux amant.
Je veux croire chrétiennement
Ces hiſtoires impertinentes;
Mais, ma chère Lubert, en cas
Que ces filles ſempiternelles
Conſervent pour ces doux ébats
Des averſions ſi fidelles,
Si ces Déeſſes ſont cruelles,
Si jamais amant dans ſes bras
N'a froiſſé leurs gauches appas,
Si les neuf Muſes ſont pucelles,
Les trois Grâces ne le ſont pas.

Quittez donc votre faible excuſe;
Vos jours languiſſent conſumés
Dans l'abſtinence qui les uſe:
Un faux préjugé vous abuſe.
Chantez, et, s'il le faut, rimez;
Ayez tout l'eſprit d'une Muſe;
Mais, ſi vous êtes Grâce, aimez.

EPITRE XXX.

A UNE DAME OU SOI-DISANT TELLE. (1)

1732.

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loûras bien moins; mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être. (*a*)
J'aurai vu, dans trois ans, passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire:
Mon cœur, vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame;
Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme.
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,

(1) Cette pièce fut imprimée dans le mercure de France, en 1732. Un breton, nommé *Desforges-Maillard*, qui fesait assez facilement des vers médiocres, s'était amusé à inserer dans les journaux des pièces de vers sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Plusieurs poëtes célèbres lui répondirent par des galanteries. Cette facétie dura quelque temps. *Piron* employa cette aventure d'une manière très-heureuse dans sa Métromanie. M. de *Voltaire*, en conservant sa pièce, en retrancha toutes les choses galantes qu'il adressait à mademoiselle *Malcrais*, et qu'elle méritait si peu. De tous les vers qu'elle a faits ou inspirés, ce sont les seuls qui soient restés.

Sous

Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant (2) Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
De Raphaël et du Poussin.
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de (3) Campra,
La gaîté de Mouret, les grâces de Destouche :
Péliſſier par son art, le Maure par sa voix, (*b*)
Tour à tour ont mes vœux, et suspendent mon choix.
Quelquefois, embrassant la science hardie
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abyme des cieux ;
Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis et Clairault, calculante cabale :
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale ;
Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monumens épars, et le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satirique.

(2) *Paul Véronèse.* (3) Musiciens agréables.

Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer ;
Je combats ses rigueurs extrêmes :
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes ;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux, que les muses rempliſſent,
Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie, et vivement finiſſent
Par des soupers délicieux.
L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.
La tardive raison vient de briser mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour à tour
Remplir le vide de moi-même,
N'est pas encore assez pour remplacer l'amour. (*c*)

VARIANTES.

(*a*) Commencement de l'épître :

Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos Muses attentives,
Qui sais si bien associer
Et la science et l'art de plaire,
Et les talens de Deshoulière,
Et les études de Dacier,
J'ose envoyer aux pieds de ta muse divine
Quelques faibles écrits, enfans de mon repos :
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon héros,
Et tu seras mon héroïne.
En te donnant mes vers je te veux avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être ;
Te peindre ici mon ame, et te faire connaître
Celui que tu daignes louer.
J'aurai vu dans trois ans, &c.

(*b*) Actrices de ce temps-là. On lisait dans la première édition :

Pèlissier par son art, le Maure par sa voix,
L'agile Camargo, Sallé l'enchantereſſe, (*)
Cette auſtère Sallé faite pour la tendreſſe,
Tour à tour ont mes vœux et ſuſpendent mon choix.

(*c*) Fin de l'épître :

Je fais ce que je puis, hélas ! pour être ſage,
Pour amuſer ma liberté ;
Mais ſi quelque jeune beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage,
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

(*) *Camargo* et *Sallé* étaient alors des danſeuſes célèbres.

EPITRE XXXI.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL. (1)

1732.

O très-singulière Martel, (*a*)
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde;
Mais, malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde ;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés et sans faiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie,
Qui raisonne sur tous les cas,
Et qui, triste sœur de l'Envie,
Ouvrant un gosier édenté,
Contre la tendre volupté

(1) La comtesse de *Fontaine-Martel*, fille du président *Desbordeaux* : elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre et très-aimable.

Toujours prêche, argumente et crie;
Mais celle qui si doucement,
Sans efforts et sans industrie,
Se bornant toute au sentiment,
Sait jusques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur besoin de passion,
Ne pouvant rester raisonnables,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables?
Bien loin de cette triste erreur,
Vous avez, au lieu des vigiles,
Des soupers longs, gais et tranquilles;
Des vers aimables et faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Quesnel et de le Tourneur;
Voltaire, au lieu d'un directeur;
Et, pour mieux chasser toute angoisse,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'opéra,
Au lieu de banc dans la paroisse:
Et ce qui rend mon sort plus doux,
C'est que ma maîtresse, chez vous,
La Liberté, se voit logée;
Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front serein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude ni catin,

Décente, et jamais arrangée ;
Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A meſdames les précieuſes.
C'eſt-là qu'on trouve la Gaîté,
Cette ſœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la ſatire,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très-ſouvent, mais à propos,
Permettant au ſage de rire.
Que le Ciel béniſſe le cours
D'un ſort auſſi doux que le vôtre !
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

VARIANTES.

(*a*) Dans la première édition on trouve en tête de l'épître ces quatre vers ſupprimés dans les éditions ſuivantes :

D'un recoin de votre grenier,
Je vous adreſſe cette lettre,
Que Beaugency doit vous remettre
Ce ſoir au bas de l'eſcalier.

M. de *Voltaire* logeait alors chez madame de *Fontaine-Martel.*

EPITRE XXXII.

A MM. LE COMTE, LE CHEVALIER, ET L'ABBÉ DE SADE. (*)

1732.

TRIO charmant que je remarque
Entre ceux qui font mon appui ;
Trio par qui Laure aujourd'hui
Revient de la fatale barque ;
Vous qui penſez mieux que Pétrarque,
Et rimez auſſi bien que lui,
Je ne puis quitter mon étui
Pour le ſouper où l'on m'embarque ;
Car la couſine de la Parque,
La Fièvre au minois catarreux,
A l'air hagard, au cerveau creux,
A la marche vive, inégale,
De mes jours compagne infernale,
M'oblige, pauvre vaporeux,
D'avaler les juleps affreux
Dont monſieur Geoffroi me régale ;
Tandis que, d'un goſier heureux,
Vous buvez la liqueur vitale
D'un vin brillant et ſavoureux.

(*) La belle *Laure*, amante de *Pétrarque*, s'appelait de *Sade* : elle était de cette maiſon.

EPITRE XXXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Sur ſa liaiſon avec MAUPERTUIS.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillans eſprits :
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles ;
Et le ſublime Maupertuis
Vient éclipſer mes bagatelles.
Je n'en ſuis fâché, ni ſurpris :
Un eſprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités que ſont-elles ?
Quel eſt leur uſage et leur prix ?
Du vrai ſavant que je chéris
La raiſon ferme et lumineuſe
Vous montrera les cieux décrits ;
Et d'une main audacieuſe
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuſe ;
Mais, ſans le ſecret d'être heureuſe,
Il ne vous aura rien appris.

EPITRE XXXIV.

A M. DE FORMONT,

En lui renvoyant les œuvres de DESCARTES *et de* MALLEBRANCHE.

RIMEUR charmant, plein de raison,
Philosophe entouré des Grâces,
Epicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'oratoire, (1)
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire,
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir DIEU dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire. (2)
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

(1) *Mallebranche.* (2) *Descartes.*

Dans sa cervelle trop féconde
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde;
Bridoye en aurait fait autant.

Adieu. Je vais chez ma Sylvie:
Un esprit fait comme le mien
Goûte bien mieux son entretien
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidelle;
Mais, puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

EPITRE XXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

Sur la Calomnie.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie:
Vous êtes belle; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie:
Vous possédez un sublime génie;
On vous craindra: votre tendre amitié
Est confiante; et vous serez trahie:
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié

A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour,
Par passe-temps, souffre et rend tour à tour.
La Médisance est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux esprits, les belles et les grands
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire :
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.

Roi (1) la chanſonne, et ſon nom par la ville
Court ajuſté ſur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt : ſes cris ſont ſuperflus.
Conſolez-vous, Eglé d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorſque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Liſez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
(2) Vous y verrez que la VIERGE MARIE
Des chanſonniers comme une autre a ſouffert. (a)
Jéruſalem a connu la ſatire.
Perſans, Chinois, baptiſés, circoncis,
Prennent ſes lois, la terre eſt ſon empire ;
Mais croyez-moi, ſon trône eſt à Paris.
Là, tous les ſoirs, la troupe vagabonde
D'un peuple oiſif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui la ſuit.
Là ſont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oiſons, et bégueules titrées,
Diſant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des ſots, et trichant au piquet.
Blondins y ſont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,

(1) Poëte connu en ſon temps par quelques opéras et par quelques petites ſatires nommées *calottes*, qui ſont tombées dans un profond oubli.

(2) Cette calomnie, citée dans *Bayle* et dans l'abbé *Houteville*, eſt tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jeſcut*, dans lequel on donne pour époux à cette perſonne ſacrée *Jonathan* ; et celui que *Jonathan* ſoupçonne s'appelle *Joſeph Panther*. Ce livre cité par les premiers pères eſt inconteſtablement du premier ſiècle.

D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, danſant, minaudant à la fois.
Si par haſard quelque perſonne honnête,
D'un ſens plus droit et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé ſa tête,
Leur fait l'affront de penſer à leurs yeux;
Tout auſſitôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant eſſaim de frélons envieux,
Pique et pourſuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel ſi pur et ſi peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux miniſtres,
Sujets uſés de nos diſcours ſiniſtres;
Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis Céſar juſqu'au jeune LOUIS,
De Richelieu juſqu'à l'ami d'Auguſte,
Dont un Paſquin n'ait barbouillé le buſte.
Ce grand Colbert, dont les ſoins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans
Que les mignons, les catins et les prêtres
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres,
Cet homme unique, et l'auteur et l'appui
D'une grandeur où nous n'oſions prétendre,
Vit tout l'Etat murmurer contre lui;
Et le Français oſa troubler (3) la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorſque LOUIS, qui, d'un eſprit ſi ferme,
Brava la mort comme ſes ennemis,

(3) Le peuple voulut déterrer M. *Colbert* à Saint-Euſtache.

De ſes grandeurs ayant ſubi le terme,
Vers ſa chapelle allait à Saint-Denis,
J'ai vu ſon peuple aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie et de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Juſqu'au tombeau maudire encor ſon roi.

Vous avez tous connu, comme je penſe,
Ce bon régent qui gâta tout en France:
Il était né pour la ſociété,
Pour les beaux arts et pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu ſcrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô menſonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville et les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms. . . . Quelle abſurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appelés *Philippiques*, (4)
De l'impoſture effroyables chroniques;
Et nul Français n'eſt aſſez généreux
Pour s'élever, pour dépoſer contre eux.

Que le menſonge un inſtant vous outrage,
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer:
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baiſſer les yeux ſur de moindres objets?

(4) Libelle diffamatoire en vers contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, compoſé par *la Grange-Chancel*. On lui a pardonné. *Bayle* et *Arnaud* ſont morts hors de leur patrie.

Des souverains descendons aux sujets:
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaine contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
Du Dieu des vers la fille et l'ennemie,
Qui sous les traits de l'émulation,
Souffle l'orgueil, et porte sa furie
Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiéte, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel
Que l'implacable et mordant janséniste
N'en a lancé sur le fin moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, et jamais corrigé,
Ce vil Rufus (5) que jadis votre père
A par pitié tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé ;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,

(5) *Rousseau* avait été secrétaire du baron de *Breteuil*, et avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques personnes qui vivent encore, entre autres à madame la duchesse de *Saint-Pierre*. Madame la marquise du *Châtelet*, fille de M. de *Breteuil*, était parfaitement instruite de ce fait ; et il y a encore des papiers originaux de madame du *Châtelet* qui l'attestent. Le baron de *Breteuil* lui pardonna généreusement.

Devant Thémis accuſa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte et de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatiriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques,
Pétris d'erreur, et de haine et d'ennui? (*b*)
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces recueils d'impure médiſance?
Le malheureux, délaiſſé des humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparés ſes mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ſes ſévérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la ſatire,
Rit de ſa haine et marche à ſes côtés.

Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de ſon ſouffle cauſtique,
Je ſais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.

Voici le point ſur lequel je me fonde:
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,

Obſcurément

Obscurément tourmentant votre vie :
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine ;
Tel est l'état de la nature humaine.
La Jalousie, et tous ses noirs enfans,
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel, trois Déesses rivales
Troublent le ciel qui rit de leurs scandales.
Que faire donc ? à quel saint recourir ?
Je n'en sais point. Il faut savoir souffrir. (*c*)

VARIANTES.

(*a*) *Des chansonniers comme une autre a souffert.*
Certain lampon courut long-temps sur elle.
Dans un refrain cette mère pucelle
Se vit nichée, et le juif infidelle
Vous parle encore avec un rire amer
D'un rendez-vous avec monsieur Panther.
C'est de tout temps ainsi que la satire
A de son souffle infecté les esprits.
La terre entière est, dit-on, son empire ;
Mais croyez-moi, &c.

(*b*) Après ce vers on lisait :

Et vous, Launai, vous Zoïle moderne,
D'écrits rimés barbouilleur subalterne,
Insecte vil, qui rampez pour piquer,
Et que nos yeux ne peuvent remarquer ;
Je n'entends pas le bruit de vos murmures,
Je ne sens pas vos frivoles morsures ;
Car Emilie en ces mêmes momens
Remplit mon cœur et tous mes sentimens.

De ſon eſprit mon ame pénétrée
D'autres objets à peine eſt effleurée ;
J'entends ſa voix, je ſuis devant ſes yeux :
Que tous les ſots me déclarent la guerre,
Hors de leur monde et porté dans les cieux,
Je ne vois plus la fange de la terre.

Perſonne ne ſait plus ce que c'était que ce *Launai*.

(*c*) *Montez au ciel, trois Déeſſes rivales*
Y vont porter leur haine et leurs ſcandales,
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut auſſi ſes vauriens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire (*)
Qui d'Olivier fut un temps ſecrétaire,
Ange contre ange, Uriel et Niſroc
Contre Ariac, Aſmodée et Moloc,
Couvrant de ſang les céleſtes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près ſur eux,
Et le meſſie allant, dans une armoire,
Prendre ſa lance, inſtrument de ſa gloire ?
Vous voyez bien que la guerre eſt par-tout.
Point de repos ; cela me pouſſe à bout.
Hé quoi, toujours alerte, en ſentinelle !
Que devient donc la paix univerſelle
Qu'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irénée (**) aux ſifflets expoſa,
Et que Jean-Jacque orna de ſa faconde,
Quand il feſait la guerre à tout le monde ? (***)

(*) *Milton* ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, et qui juſtifia le meurtre de *Charles I* dans le plus abominable et le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

(**) *Irénée Caſtel de Saint-Pierre*. On prétend que *Sulli* avait eu le même projet.

(***) *J. J. Rouſſeau* a fait auſſi un livre ſur la paix univerſelle. Cette tirade avait été ajoutée à l'épître, dans le temps des querelles de *Rouſſeau* avec les gens de lettres.

EPITRE XXXVI.

A MONSIEUR ***

Du camp de Philisbourg, le 3 juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour:
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers
Couverts de fange et de lauriers,
Et pleins d'honneur et de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge et la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.

O nation brillante et vaine!
Illuſtres fous, peuple charmant,
Que la gloire à ſon char enchaîne,
Il eſt beau d'affronter gaîment
Le trépas et le prince Eugène.
Mais hélas! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes!
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes et vos maîtreſſes.

EPITRE XXXVII.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Sur ſon mariage avec M. le duc de Richelieu.

1734. (*)

Un prêtre, un oui, trois mots latins
A jamais fixent vos deſtins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce ſaint nœud
D'être toujours fidèle et ſage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous raſſurent bien davantage
Que les ſermens qu'il fait à DIEU.

(*) Cette pièce fut imprimée ſous le titre d'*Epithalame*.

Mais vous, madame la ducheſſe,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront ſe plaindre à votre alteſſe?
Ces nombreux cocus qu'il a faits,
Ont mis en vous leur eſpérance:
Ils diront, voyant vos attraits,
Dieux! quel plaiſir que la vengeance!
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuſe loi du talion
Eſt des lois la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu!
Votre ſévérité me gronde!
Ah! quelle eſpèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde!
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu ſoit l'unique maître?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit-là votre chimère;
Avec tous les talens de plaire
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble et pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur;
Mais voilà la choſe impoſſible.

EPITRE XXXVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

1734.

HELAS! que je me ſens confondre
Par tes vers et par tes talens!
Pourrais-je encore à quarante ans
Les mériter et leur répondre?
Le temps, la triſte adverſité
Détend les cordes de ma lyre.
Les Jeux, les Amours m'ont quitté,
C'eſt à toi qu'ils viennent ſourire,
C'eſt toi qu'ils veulent inſpirer,
Toi, qui ſais, dans ta double ivreſſe,
Chanter, adorer ta maîtreſſe,
En jouir et la célébrer.
Adieu, quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des déſirs,
Ta félicité me conſole
De la perte de mes plaiſirs.

EPITRE XXXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1735.

Lorsque ce grand courrier de la philosophie,
Condamine l'observateur, (1)
De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie,
Par la gloire et par la manie,
S'en va griller sous l'équateur,
Maupertuis et Clairault, dans leur docte fureur,
Vont geler au pôle du monde.
Je les vois d'un degré mesurer la longueur,
Pour ôter au peuple rimeur
Ce beau nom de machine ronde,
Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les astres étonnés dans leur oblique course,
Le grand, le petit Chien, et le Cheval et l'Ourse,
Se disent l'un à l'autre, en langage des cieux :
" Certes, ces gens sont fous, ou ces gens sont des dieux. "

Et vous, Algarotti, (2) vous cygne de Padoue,
Elève harmonieux du cygne de Mantoue,

(1) MM. *Godin*, *Bouguer* et de *la Condamine* étaient partis alors pour faire leurs observations en Amérique, dans des contrées voisines de l'équateur. MM. de *Maupertuis*, *Clairault* et *le Monnier* devaient dans la même vue partir pour le Nord, et M. *Algarotti* était du voyage. Il s'agissait de décider si la terre est un sphéroïde applati ou alongé.

(2) M. *Algarotti* fesait très-bien des vers en sa langue, et avait quelques connaissances en mathématiques.

Vous allez donc auſſi ſous le ciel des frimats
Porter, en grelottant, la lyre et le compas,
Et ſur des monts glacés traçant des parallèles,
Faire entendre aux Lapons vos chanſons immortelles ?

Allez donc, et du pôle obſervé, meſuré,
Revenez aux Français apporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre aſtronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,
N'obſervant déſormais que l'aſtre d'Emilie.
Echauffé par le feu de ſon puiſſant génie,
Et par ſa lumière éclairé,
Sur ma lyre je chanterai
Son ame univerſelle autant qu'elle eſt unique ;
Et j'atteſte les cieux, meſurés par vos mains,
Que j'abandonnerais pour ſes charmes divins,
L'équateur et le pôle arctique.

EPITRE XL.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1736.

Mon eſprit avec embarras
Pourſuit des vérités arides ;
J'ai quitté les brillans appas
Des Muſes, mes dieux et mes guides,
Pour l'aſtrolabe et le compas
Des Maupertuis et des Euclydes.

Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre ;
Vénus ne veut plus me sourire,
Les Grâces détournent leurs pas.
Ma Muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert, vole auprès de vous ;
Elle vous prodigue ses charmes,
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre ;
Son refus vient de me confondre ;
Vous avez fixé ses amours,
Et vous les fixerez toujours.
Pour former un lien durable,
Vous avez sans doute un secret ;
Je l'envisage avec regret,
Et ce secret, c'est d'être aimable.

EPITRE XLI.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

Charmante Iris, qui, sans chercher à plaire,
Savez si bien le secret de charmer ;
Vous dont le cœur généreux et sincère
Pour son repos fut trop bien l'art d'aimer ;
Vous dont l'esprit formé par la lecture
Ne parle pas toujours mode et coiffure ;
Souffrez, Iris, que ma Muse aujourd'hui
Cherche à tromper un moment votre ennui.
Auprès de vous on voit toujours les Grâces ;
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux ?

L'Amour les veut raſſembler ſur vos traces,
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux?
Du noir chagrin volontaire victime,
Vous ſeule, Iris, faites votre tourment,
Et votre cœur croirait commettre un crime,
S'il ſe prêtait à la joie un moment.
De vos malheurs je ſais toute l'hiſtoire;
L'Amour, l'Hymen ont trahi vos déſirs. (*)
Oubliez-les; ce n'eſt que des plaiſirs
Dont nous devons conſerver la mémoire.
Les maux paſſés ne ſont plus de vrais maux;
Le préſent ſeul eſt de notre apanage,
Et l'avenir peut conſoler le ſage,
Mais ne ſaurait altérer ſon repos.
Du cher objet que votre cœur adore
Ne craignez rien; comptez ſur vos attraits;
Il vous aima; ſon cœur vous aime encore,
Et ſon amour ne finira jamais.
Pour ſon bonheur, bien moins que pour le vôtre,
De la Fortune il brigue les faveurs.
Elle vous doit, après tant de rigueurs,
Pour ſon honneur, rendre heureux l'un et l'autre.
D'un tendre ami qui jamais ne rendit
A la Fortune un criminel hommage,
Ce ſont les vœux. Goûtez, ſur ſon préſage,
Dès ce moment le ſort qu'il vous prédit.

(*) La mère de mademoiſelle de *L*... s'était oppoſée à ſon mariage, avec M. le préſident *R*. . . . .

EPITRE XLII.

A M. HELVETIUS.

Apprenti fermier général,
Très-savant maître en l'art de plaire,
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère ;
Mais chez les Amours et leur mère,
Chez Minerve, chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître,
Ou pour l'enfant de la maison.
Vainement sur votre menton
La main de l'aimable Jeunesse
N'a mis encor que son coton :
Toute la raisonneuse espèce
Croit voir en vous un vrai barbon ;
Et cependant votre maîtresse
Jamais ne s'y méprit, dit-on ;
Car au langage de Platon,
Au savoir qui dans vous réside,
A ce minois de Céladon
Vous joignez la force d'Alcide.

EPITRE XLIII.

A MADEMOISELLE SALLÉ. (*)

1738.

Les Amours, pleurant votre abſence,
Loin de nous s'étaient envolés;
Enfin les voilà rappelés
Dans le ſéjour de leur naiſſance.
Je les vis ces enfans ailés
Voler en foule ſur la ſcène.
Pour y voir triompher leur reine,
Les états furent aſſemblés.
Tout avait déſerté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des Jeux qui, marchant ſur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas meſurés par les Grâces,
Et compoſés par les Amours!
Des Ris l'eſſaim vif et folâtre
Avait occupé le théâtre

(*) On croit que cette épître, imprimée depuis long-temps dans différens recueils de pièces de M. de *Voltaire*, a été faite pour ſon ami, M. *Thiriot*, qui était amoureux de mademoiſelle *Sallé*; c'eſt l'opinion des plus anciens amis de l'auteur; et c'eſt d'après leur avis que l'on donne ici cette épître, quoiqu'elle ait été déſavouée dans les notes ſur le dialogue de *Pégaſe et du Vieillard*.

Sous les formes de mille amans ;
Vénus et ſes nymphes parées
De modernes habillemens
Des loges s'étaient emparées.
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint auſſi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémiſſant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en peſtant, leur hommage
Et jurer en applaudiſſant.
Reſtez, fille de Terpſicore ;
L'Amour eſt las de voltiger ;
Laiſſez ſoupirer l'étranger
Brûlant de vous revoir encore.
Je ſais que, pour vous attirer,
Le ſolide anglais récompenſe
Le mérite errant que la France
Ne fait tout au plus qu'admirer.
Par ſa généreuſe induſtrie,
Il veut en vain vous rappeler ;
Eſt-il rien qui doive égaler
Le ſuffrage de ſa patrie ?

EPITRE XLIV.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Sur la philosophie de Newton.

1738.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémissant une voix imbécille:
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis:
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière:

Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre preſſés,
Se mouvant ſans eſpace, et ſans règle entaſſés,
Ces fantômes ſavans à mes yeux diſparaiſſent.
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaiſſent.
L'eſpace, qui de DIEU contient l'immenſité,
Voit rouler dans ſon ſein l'univers limité,
Cet univers ſi vaſte à notre faible vue,
Et qui n'eſt qu'un atome, un point dans l'étendue.

DIEU parle, et le chaos ſe diſſipe à ſa voix:
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce reſſort ſi puiſſant, l'ame de la nature,
Etait enſeveli dans une nuit obſcure:
Le compas de Newton, meſurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux ſont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main ſavante,
De l'aſtre des ſaiſons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tiſſu dont brillent ſes habits.
Chacun de ſes rayons, dans ſa ſubſtance pure,
Porte en ſoi les couleurs dont ſe peint la nature;
Et confondus enſemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils empliſſent les cieux.

Confidens du Très-haut, ſubſtances éternelles,
Qui brûlez de ſes feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître eſt aſſis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

La mer entend ſa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;

Mais un pouvoir central arrête ſes efforts;
Le mer tombe, s'affaiſſe et roule vers ſes bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Ceſſez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipſe immenſe achevez votre cours;
Remontez, deſcendez près de l'aſtre des jours;
Lancez vos feux, volez, et revenant ſans ceſſe,
Des mondes épuiſés ranimez la vieilleſſe.

Et toi, ſœur du ſoleil, aſtre qui dans les cieux,
Des ſages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes ſont preſcrites.

Terre, change de forme; et que la peſanteur
En abaiſſant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, ſi lent dans votre courſe,
Fuyez le char glacé des ſept aſtres de l'ourſe :
Embraſſez dans le cours de vos longs mouvemens, (1)
Deux cents ſiècles entiers par-delà ſix mille ans.

Que ces objets ſont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle eſt éclairée!
Oui, dans le ſein de DIEU, loin de ce corps mortel,
L'eſprit ſemble écouter la voix de l'éternel.

Vous, à qui cette voix ſe fait ſi bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,

(1) C'eſt la période de la préceſſion des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-ſix mille neuf cents ans ou environ.

Malgré

Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours ?
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature ?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis qu'Algarotti (2), sûr d'instruire et de plaire
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main, j'en tracerai les traits ;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle ;
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle :
Elle est, ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

EPITRE XLV.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

TANDIS qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton,
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaëton,
Sans verser dans cette carrière,
Nous attendons paisiblement,
Sur le bord de cette fontaine,
Que notre héroïne revienne

(2) M. *Algarotti*, jeune vénitien, faisait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière, *Newtonianismo per le Dame*, dans lequel il expliquait l'attraction. M. de *Voltaire* fut le premier en France qui expliqua les découvertes de *Newton*.

De ſon voyage au firmament;
Et nous aſſemblons pour lui plaire,
Dans ſes vallons et dans ſes bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Feſait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes;
C'eſt ta main qui cueille les roſes,
Et les épines ſont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le Temps, dont je ſubis les lois,
Sur ma lyre a glacé mes doigts,
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les Grâces dans ces beaux vallons,
Les dieux de l'amoureux délire,
Ceux de la flûte et de la lyre
T'inſpirent tes aimables ſons,
Avec toi danſent aux chanſons,
Et ne daignent plus me ſourire.

Dans l'heureux printemps de tes jours,
Des dieux du Pinde et des amours
Saiſis la faveur paſſagère;
C'eſt le temps de l'illuſion,
Je n'ai plus que de la raiſon:
Encore, hélas! n'en ai-je guère.

Mais je vois venir ſur le ſoir,
Du plus haut de ſon aphélie,
Notre aſtronomique Emilie,
Avec un vieux tablier noir,

Et la main d'encre encor salie ;
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs et sa lunette ;
Elle reprend tous ses appas :
Porte-lui vîte à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sur tes pas,
Et chante-lui sur ta musette
Ces beaux airs que l'Amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

EPITRE XLVI.

AU PRINCE ROYAL,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

De l'usage de la science dans les princes.

1736.

Prince, il est peu de rois que les Muses instruisent ;
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari ;
Car depuis ce héros de Rome si chéri,
Ce philosophe-roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des savans le modèle,
Quel roi, sous un tel joug osant se captiver,
Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver ?
Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans l'histoire,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire ;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des lois,

Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit sous un faux jour ;
Qui sait régner sait tout, si l'on en croit la cour.
Mais quel est en effet ce grand art politique,
Ce talent si vanté dans un roi despotique?
Tranquille sur le trône, il parle, on obéit;
S'il sourit, tout est gai; s'il est triste, on frémit.
Quoi! régir d'un coup-d'œil une foule servile,
Est-ce un poids si pesant, un art si difficile?
Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtisans confondre l'artifice,
Aux organes des lois enseigner la justice,
Du séjour doctoral chassant l'absurdité,
Dans son sein ténébreux placer la vérité;
Eclairer le savant, et soutenir le sage ;
Voilà ce que j'admire, et c'est-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne un grave (1) ambassadeur,
De deux savans anglais reçut une prière :
Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur. (2)

(1) Cette aventure se passa à Londres, la première année du règne de *Charles II*, roi d'Espagne.

(2) Il s'agissait de reconnaître la différence du poids de l'atmosphère au pied et au sommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y transporter un baromètre, on se proposait d'employer un siphon dont une des branches serait bouchée à l'extrémité supérieure; le bas étant rempli de mercure qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la

Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;
Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.
Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux,
D'un zèle apostolique unissant les travaux,
Pour apprendre aux humains, dans leurs augustes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes ?
Combien de souverains, chrétiens et musulmans,
Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans !
Tout monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un astrologue, un moine, un chimiste effronté,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice ;
Il demande au premier si Saturne propice,
D'un aspect fortuné regardant le soleil,
L'appelle à table, au lit, à la chasse, au conseil :
Il est aux pieds de l'autre ; et d'une ame soumise,
Par la crainte du diable, il enrichit l'Eglise.
Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux ;
Et le prince éclairé, que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je sais que dans un roi, l'étude, le savoir,
N'est pas le seul mérite et l'unique devoir ;

montagne. Au sommet le mercure se trouve plus haut dans la branche ouverte, et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau sert à connaître celle du poids de l'atmosphère. Plus la branche fermée (c'est-à-dire le tube qui renferme l'air pris au pied de la montagne) est longue, plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de *Voltaire* dit, *un long cristal*. Depuis qu'on sait construire des baromètres portatifs, on a cessé d'employer toute autre espèce d'instrument pour ces expériences.

Mais qu'on me nomme enfin, dans l'hiſtoire ſacrée,
Le roi dont la mémoire eſt le plus révérée:
C'eſt ce bon Salomon que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait ſous un ſage:
L'abondance, à ſa voix paſſant le ſein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers;
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles ſuivie,
Elle apporte au printemps les tréſors de l'Aſie.
Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ſes talens l'art heureux de jouir.
Ce ſont-là les leçons qu'un roi prudent doit ſuivre;
Le ſavoir en effet n'eſt rien ſans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâliſſant ſur un livre, oublier ſon état;
Que plus il eſt inſtruit, plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connaiſſez l'hiſtoire:
Dans un fatal exil Jacques (3) laiſſa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pu ſecourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, raſſemblant ſes armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées;
Venger de tant d'Etats les déſolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains ſuffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ſes ouvrages!
Un monarque éclairé n'eſt pas un roi pédant;
Il combat en héros, il penſe en vrai ſavant.

(3) Le roi *Jacques* fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.

Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philoſophe et guerrier, terrible et populaire.
Ainſi ce grand Céſar, ſoldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
On ſait qu'il fit encor bien pis dans ſa jeuneſſe,
Mais tout ſied aux héros, excepté la faibleſſe.

EPITRE XLVII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

1738.

Vous ordonnez que je vous diſe
Tout ce qu'à Cirey nous feſons :
Ne le voyez-vous pas, ſans qu'on vous en inſtruiſe?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons;
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la ſageſſe d'Epicure.
Comme vous, nous ſacrifions
A tous les arts, à la nature;
Mais de fort loin nous vous ſuivons.
Ainſi, tandis qu'à l'aventure
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obſcure,
De ſes traits la lumière pure
Y peint du plus vaſte horiſon
La perſpective en miniature.
Une telle comparaiſon
Se ſent un peu de la lecture
Et de Kirker et de Newton.
Par ce ton ſi philoſophique,

Qu'oſe prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poëſie et la phyſique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poëtique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre, dans ſes vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres, qui danſez toujours,
Vieux enfans, que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés et poſtiches
Des rimailleurs ſuivant les cours.
D'une meſure cadencée
Je connais le charme enchanteur:
L'oreille eſt le chemin du cœur.
L'harmonie et ſon bruit flatteur
Sont l'ornement de la penſée;
Mais je préfère avec raiſon
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraiſon
D'un puriſte d'académie.
Jardins plantés en ſymétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, ſe récrie,

En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.
J'aime mieux ces vaſtes forêts ;
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.
Mais dans ce diſcours familier
En vain je crois étudier
Cette nature ſimple et belle ;
Je me ſens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapſodie ;
Je l'écrivis avec faillie,
Mais peu maître de ma raiſon,
Car j'étais auprès d'Emilie.

EPITRE XLVIII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

Au nom de madame la marquiſe DU CHATELET, *à qui il avait demandé ce qu'elle feſait à Cirey.*

1738.

Un peu philoſophe et bergère,
Dans le ſein d'un riant ſéjour,
Loin des riens brillans de la cour,
Des intrigues du miniſtère,
Des inconſtances de l'amour,

Des absurdités du vulgaire
Toujours sot et toujours trompé,
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire est dupé,
Je suis heureuse et solitaire;
Non pas que mon esprit sévère
Haïsse par son caractère
Tous les humains également :
Il faut les fuir, c'est chose claire,
Mais non pas tous assurément.
Vivre seule dans sa tannière,
Est un assez méchant parti,
Et ce n'est qu'avec un ami
Que la solitude doit plaire.
Pour ami j'ai choisi Voltaire,
Peut-être en feriez-vous ainsi.
Mes jours s'écoulent sans tristesse,
Et dans mon loisir studieux
Je ne demandais rien aux Dieux
Que quelque dose de sagesse,
Quand le plus aimable d'entre eux,
A qui nous érigeons un temple,
A, par ses vers doux et nombreux,
De la sagesse que je veux,
Donné les leçons et l'exemple.
Frédéric est le nom sacré
De ce Dieu charmant qui m'éclaire;
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe où l'on le révère!
Mais le chemin m'en est bouché.
Frédéric est un Dieu caché,
Et c'est ce qui nous désespère.

Pour moi, Nymphe de ces côteaux,
Et des prés si verds et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise;
Soumise au fleuve de la Blaise,
A mon mari, ne vous déplaise,
Je reste parmi mes roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu?
C'est bien la peine d'être Dieu
Quand on ne vient pas sur la terre!

EPITRE XLIX.

AU ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC LE GRAND,

En réponse à une lettre dont il honora l'auteur, à son avénement à la couronne.

1740.

Quoi, vous êtes monarque, et vous m'aimez encore!
Quoi, le premier moment de cette heureuse aurore,
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible! ame toujours égale!
Vos mains du trône à moi rempliſſent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur. (a)
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains sont les gages sincères.

Ah prince! ah digne espoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, et d'aimer les humains.

Et toi, (1) dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un DIEU, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par les mains de l'erreur,
Reviens; il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;
Socrate est sur le trône, et la Vérité règne.

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des Etats,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La sanglante injustice expire sous ses pieds;
Déjà les rois voisins sont tous ses alliés,
Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil, inutile aux combats,
Fardeaux embarrassans, colosses de la guerre,
Enlevés (2) à prix d'or aux deux bouts de la terre:
Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur,
Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur. (*b*)

(1) Le professeur *Volf*, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall, chassé par *Frédéric II*, sous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même université, à l'avènement de *Frédéric III*.

(2) Un de ces soldats, qu'on nommait *Petit-Jean*, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

Ainſi penſe le juſte, ainſi règne le ſage:
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Conſulter la prudence, et ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte;
Dans d'autres ſentimens l'héroïſme conſiſte:
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé;
Mais le bienfeſant charme, et lui ſeul eſt aimé;
Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toujours pure;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, et ſes murs abattus,
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus:
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.

O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Effacez le héros dont vous ſuivez les pas;
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

VARIANTES.

(a) *Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.*
Vous ſavez qu'Apollon, le dieu de la lumière,
N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière:
Dans un champêtre aſile il paſſa d'heureux jours;
Les arts qu'il y fit naître y furent ſes amours;
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
Polit des Phrygiens le ſauvage génie;
Solide en ſes diſcours, ſublime en ſes chanſons,
Du grand art de penſer il donna des leçons.
Ce fut le ſiècle d'or; car malgré l'ignorance,
L'âge d'or en effet eſt le ſiècle où l'on penſe.

Un pasteur étranger, attiré vers ces bords,
Du dieu de l'harmonie entendit les accords;
A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre,
Le Dieu qui l'approuva prit le soin de l'instruire
Mais le Dieu se cachait, et le simple étranger
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.
Phébus quitta bientôt ses agréables plaines,
Du char de la lumière il prit en main les rènes;
Mais le jour que sa course éclaira l'univers,
Au lieu de se coucher dans les palais des mers,
Déposant ses rayons et sa grandeur suprême,
Il apparut encore à l'étranger qui l'aime,
Lui parla de son art, art peu connu des Dieux,
Et ne l'oublia point en remontant aux cieux.
Je suis cet étranger, ce pasteur solitaire,
Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe et m'éclaire?
C'est à vous de le dire, ô vous qui l'admirez,
Peuples qu'il rend heureux, sujets qui l'adorez.
A l'Europe étonnée annoncez votre maître.
Les vertus, les talens, les plaisirs vont renaître;
Les sages de la terre, appelés à sa voix,
Accourent pour l'entendre, et reçoivent ses lois.
Et toi dont la vertu, &c.

(*b*) *Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.*
Il est héros en tout, puisqu'en tout il est juste;
Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste
Par des soins bienfesans plus que par des exploits.
Trajan, &c.

EPITRE L.

A M. LE COMTE DE MAUREPAS,

MINISTRE D'ETAT. (1)

Sur l'encouragement des arts.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile, (*a*)
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesans,
Encourager les arts à ta voix renaissans!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens;
De sa riante sœur chéris les agrémens;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie;

(1) Cette pièce fut d'abord adressée à M. le comte de *Maurepas*, ensuite elle reparut sous le titre: *A un ministre d'Etat*. M. de *Voltaire* n'avait pu pardonner à M. de *Maurepas* de s'être réuni au théatin *Boyer* pour l'empêcher de succéder, à l'académie française, au cardinal de *Fleuri*: il crut devoir effacer son nom, conserver l'épître qui renfermait des leçons utiles, et laisser ses lecteurs l'adresser aux ministres qu'ils croiraient la mériter.

Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,
Qui d'un calcul aride à peine encore instruit,
Sait que quatre est à deux, comme seize est à huit?
Il méprise Racine, il insulte à Corneille;
Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille;
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des xx redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon (2) fut seul utile en France;
Et s'étonne sur-tout qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui;
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique;
Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton;
Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon. (*b*)

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe, apprenti chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.

(2) Géomètre médiocre, et qui n'était que cela.

Pauvres

Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,
Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas; (c)
J'ai, vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts et les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que DIEU, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers:
L'aigle, au regard perçant, pour régner dans les airs,
Le paon, pour étaler l'iris de son plumage;
Le coursier, pour servir; le loup, pour le carnage;
Le chien fidèle et prompt, l'âne docile et lent,
Et le taureau farouche, et l'animal bêlant;
Le chantre des forêts; la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amans le modèle:
L'homme les nomma tous, et par un heureux choix,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois. (d)
On conte que l'époux de la célèbre Hortense (3)
Signala plaisamment sa sainte extravagance;
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon, fesait un secrétaire;
Son cocher étonné devint homme-d'affaire;

(3) Le duc de *Mazarin*, mari d'*Hortense Mancini*, fesait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison; et ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Un docteur hibernois, son très-digne aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.

Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas;
La mitre a décoré des têtes de Midas :
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talens ?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
Est chantre de paroisse, ou juge de village.
Le sort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, et détruit ses desseins,
Il affaiblit ses traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

VARIANTES.

(*a*) D'après la première édition :

Esprit sage et brillant que le ciel a fait naître
Et pour plaire aux sujets et pour servir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesans,
Encourager les arts à ta voix renaissans!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance;
Tel qu'un père éclairé, qui sait de ses enfans
Discerner, applaudir, employer les talens.
Je plains, &c.

(b) Et voudrait mettre en vers Cujas et Cicéron.
Pourtant ce géomètre et ce rimeur futile,
Bouffis également d'un orgueil imbécile,
Sont regardés tous deux, &c.

(c) Venez à moi, je suis l'oracle de l'Eglise,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorcise;
J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai, vingt ans, &c.

(d) *Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.*
Ainsi, par un goût sûr, par un choix toujours sage,
Des talens différens tu fais un juste usage;
Tu fais de Melpomène animer les accens,
De sa riante sœur chérir les agrémens,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout:
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en ministre, et vivre en citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien!
Un semblable génie, au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner joint le grand art de plaire:
On voit d'autres mortels auprès du trône admis;
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

EPITRE LI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, le 9 avril 1741.

Non, il n'eſt point ingrat, c'eſt moi qui ſuis injuſte;
Il fait des vers, il m'aime; et ce héros auguſte,
En inſpirant l'amour, en répandant l'effroi,
Careſſe encor ſa muſe, et badine avec moi.
Du bouclier de Mars il s'eſt fait un pupitre;
De ſa main triomphante il me trace une épître,
Une épître où ſon cœur a paru tout entier.
Je vois le bel-eſprit, et l'homme, et le guerrier.
C'eſt le vrai coloris de ſon ame intrépide.
Son ſtyle, ainſi que lui, brillant, mâle et rapide,
Sans languir un moment, reſſemble à ſes exploits.
Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.

O Ciel! veillez ſur lui, ſi vous aimez la terre:
Ecartez loin de lui les foudres de la guerre;
Mais écartez ſur-tout les poignards des dévots.
Que le fou Loyola défende à ſes ſuppôts
D'imiter faintement, dans les champs germaniques,
Des Châtels, des Cléments les forfaits catholiques.
Je connais trop l'Egliſe et ſes ſaintes fureurs.
Je ne crains point les rois, je crains les directeurs.
Je crains le front tondu d'un cuiſtre à robe noire,
Qui du vieux teſtament liſant du nez l'hiſtoire,
D'Aod et de Judith admirant les deſſeins,
Prêche le parricide, et fait des aſſaſſins.

Il fait d'un fanatique enhardir la faibleſſe.
Un ſot à deux genoux, qui marmote à confeſſe
La liſte des péchés dont il veut le pardon,
Inſtrument dangereux dans les mains d'un fripon,
Croit tout, eſt prêt à tout; et ſa main frénétique
Reſpecte rarement un héros hérétique.

EPITRE LII.

AU ROI DE PRUSSE.

Ce 20 avril 1741.

Hé bien, mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui, parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légèrement les rois dans la balance,
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſurez qu'un ſavant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire et de la poëſie,
Grands critiques des rois, allez en Siléſie;
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés:
C'eſt là qu'eſt mon héros. Venez, ſi vous l'oſez.
Le voilà ce ſavant que la gloire environne,
Qui préſide aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,
Le ſurpaſſe en prudence, en eſprit, en douceur.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;

Lui qui dans un repas, sans soins et sans affaire,
Passait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
Qui sait tout, qui sait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux aux combats.
Je sais que Charles douze, et Gustave, et Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène:
Mais enfin ces guerriers, illustres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire;
Quand il n'est point Achille, il sait être un Homère,
Tour à tour la terreur de l'Autriche et des sots,
Fertile en grands projets, aussi-bien qu'en bons mots;
Et riant à la fois de Genève et de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus!
Reposez-vous, mon Prince, et ne m'effrayez plus;
Et quoique vous sachiez tout penser et tout faire,
Songez que les boulets ne vous respectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots, (1)
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros;
Lorsque multipliant son poids par sa vîtesse,
Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie, et chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,

(1) *Voiture* avait dit :

Que d'une force sans seconde
La mort sait ses traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde.

M. de *Voltaire* a cité lui-même cette pièce dans ses Questions sur l'encyclopédie, ou Dictionnaire philosophique. Ainsi l'on a eu grand tort de l'accuser d'avoir été le plagiaire de *Voiture*.

Vous iriez triſtement revoir votre patrie.
O Ciel! que ferait-on dans votre académie ?
Un dur anatomiſte, élève d'Atropos,
Viendrait ſcalpel en main diſſéquer mon héros.
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, ſi féconde et ſi philoſophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfeſant, juſte, plein de grandeur.
Il couperait..... mais non, ces horribles images
Ne doivent point ſouiller les lignes de nos pages.
Conſervez, ô mes Dieux! l'aimable Frédéric,
Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, et paſſez dans la paix, dans la guerre,
Sur-tout dans les plaiſirs tous les *ics* de la terre,
Théodoric, *Ulric*, *Genſeric*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut ſelon mon pronoſtic.
Mais lorſque vous aurez de victoire en victoire
Augmenté vos Etats, ainſi que votre gloire,
Daignez vous ſouvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préſagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur ſuprême,
Votre main mille fois m'écrivait : *Je vous aime.*
Adieu, grand politique, et rapide vainqueur,
Trente Etats ſubjugués ne valent point un cœur.

EPITRE LIII.

AU ROI DE PRUSSE.

De Bruxelles 1742.

Les vers et les galans écrits
Ne ſont pas de cette province;
Et dans les lieux où tout eſt prince,
Il eſt très-peu de beaux eſprits.
Jean Rouſſeau, banni de Paris,
Vit émouſſer dans ce pays
Le tranchant aigu de ſa pince;
Et ſa muſe qui toujours grince,
Et qui fuit les jeux et les ris,
Devint ici groſſière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinſſe
Contre ces frimats épaiſſis?
Vouliez-vous que je redevinſſe
Ce que j'étais quand je ſuivis
Les traces du paſteur du Mince, (*)
Et que je chantai les Henris?
Apollon la tête me rince;
Il s'aperçoit que je vieillis.
Il voulut qu'en liſant Leibnitz
De plus rimailler je m'abſtinſſe.
Il le voulut, et j'obéis:
Auriez-vous cru que j'y parvinſſe?

(*) *Virgile*, paſteur du Mincio.

EPITRE LIV.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . . . .

Lorsque, pour tenir la balance,
L'Anglais vide son coffre-fort;
Lorsque l'Espagnol sans puissance
Croit par-tout être le plus fort;
Quand le Français vif et volage
Fait au plus vîte un empereur;
Quand Belle-île n'est pas sans peur
Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage;
Quand le Batave un peu tardif,
Rempli d'égards et de scrupule,
Avance un pas, et deux recule,
Pour se joindre à l'Anglais actif;
Quand le bon homme de saint-père,
Du haut de sa sainte Sion,
Donne sa bénédiction
A plus d'une armée étrangère;
Que fait mon héros à Berlin?
Il réfléchit sur la folie
Des conducteurs du genre humain;
Il donne des lois au destin,
Et carrière à son grand génie:
Il fait des vers gais et plaisans;
Il rit en donnant des batailles:
On commence à craindre à Versailles
De le voir rire à nos dépens.

. . . . . .

EPITRE LV.

AU ROI DE PRUSSE.

1744.

CEUX qui sont nés sous un monarque (*a*)
Font tous semblant de l'adorer :
Sa majesté, qui le remarque,
Fait semblant de les honorer;
Et de cette fausse monnoie,
Que le courtisan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la philosophie,
La séduisante poësie,
Le goût, l'esprit, l'amour des arts
Rejoignent sous leurs étendards,
A trois cents milles de distance,
Votre très-royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens ;
Quand, sans crainte et sans espérance,
Je sens en moi tous vos penchans ;
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmans ;
Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire :
On m'aime, tout roi que je suis?

Enfin l'océan germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la république,
Vers Embden sera sous vos lois,
Avec garnison batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassure;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de prospérités!
Vous conquérez, vous héritez
Des ports de mer et des provinces;
Vous mariez à de grands princes
De très-adorables beautés;
Vous faites noce, et vous chantez
Sur votre lyre enchantereſſe,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce molleſſe.
Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire:
Vous avez et fortune et gloire;
Vous avez sur-tout du plaisir;
Et cependant le roi, mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous feſiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettaient des bastions en cendre.

C'eſt lui qui, ſecouru du ciel,
Et ſur-tout d'une armée entière,
A briſé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi, je vous l'avais bien dit
Que mon ſouverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre eſtime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ſes flammes immortelles
Tout d'un coup répandu l'éclat.
Ainſi la brillante fuſée
Eſt tranquille juſqu'au moment
Où par ſon amorce embraſée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les ſombres voiles,
Semble ſe mêler aux étoiles,
Qu'elle efface par ſon brillant.
C'eſt ainſi que vous enflammâtes
Tout l'horiſon d'un nouveau ciel,
Lorſqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel
Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis

A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes : vingt potentats
Se troublèrent dans leurs Etats,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin : voilà ma peine.

VARIANTES.

(*a*) Le commencement de l'épître eſt différent dans quelques copies.

Grand Roi, la longue maladie
Qui va rongeant l'étui mal-ſain
De mon ame aſſez engourdie,
Et de plus une comédie
Que je fais pour notre dauphin,
Et que j'ai peur qui ne l'ennuie,
Tout cela retenait ma main;
Et ſouvent je donnais en vain
Des ſecouſſes à mon génie,
Pour qu'il envoyât dans Berlin
Quelque nouvelle rapſodie,
Quelque rondeau, quelque huitain
Au vainqueur de la Siléſie,
A ce bel-eſprit ſouverain,
A ce grand homme, un peu malin,
Chez qui j'aurais paſſé ma vie,
Si j'avais à ma fantaiſie
Pu diſpoſer de mon deſtin.
En vain vous m'appelez volage,
Toujours dans un noble eſclavage
Votre muſe retient mes pas;
Et je ſuis ſerviteur du ſage,
Quoique mon cœur ne le ſoit pas.

Votre esprit sublime et facile,
Vos entretiens et votre style
Ont pour moi des charmes plus doux
Que votre suprême puissance,
Vos grenadiers, votre opulence,
Et cent villes à vos genoux.
Dussé-je leur faire une offense,
Je ne puis rien aimer que vous.
Ceux qui sont nés, &c.

EPITRE LVI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 1 novembre 1744.

Du héros de la Germanie,
Et du plus bel esprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie;
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette Déesse vagabonde,
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelacés.

Quels seront les heureux poëtes,
Les chantres boursoufflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?

C'eſt à vous ſeul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre, et la lance d'Achille;
Vous qui, rapide en votre ſtyle,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la proſe et des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaîté, ſon eſprit, ſa grâce,
Ornent votre ſtyle enchanteur;
Mais votre muſe le ſurpaſſe
Dans un point cher à notre cœur:
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le deſtin de l'Europe,
Et daignez faire des chanſons;
Et quand Thémis avec Bellone
Par votre main raffermira
Des Céſars le funeſte trône;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde;
Quand par-tout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à ſon peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra

Qu'il

Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car, tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel-esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord, à vos sanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

EPITRE LVII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI,

Qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre.

A Paris, février 1744.

Enfant du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire et de plaire,

Et que, pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre,
Dès qu'il a voulu vivre en paix. (a)
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles sons,
Enfilés sans art et sans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour et de reconnaissance!
C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France,
Et la nymphe qui l'embellit.

Apprenez que cette dauphine
Par ses grâces, par son esprit
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avait prédit.
Vous penserez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en est rien,
Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.

Une dauphine est entourée,
Et l'étiquette est son tourment.
J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule titrée,

Qui remplit tout l'appartement
De ſa bigarrure dorée. (*b*)
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laiſſait paſſer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les Dieux ne me refuſent guère;
Je fais aux Grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis: Filles de l'Amour,
Daignez, à ma muſe diſcrète
Accordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.

Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du ſacrement?
Les dames-d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement;
Mais un profane doit ſe taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainſi qu'ont fait très-à propos
Son aïeul et ſon digne père.

Daignez pour moi remercier
Votre miniſtre magnifique:
D'un fade éloge poëtique

Je pourrais fort bien l'ennuyer;
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries
Des belles et des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.

Adieu, faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Emilie.

VARIANTES.

(*a*) Dans la plupart des éditions, au lieu de ces quatre vers, on lisait :

Et dont le charmant caractère
A tous les goûts est assorti.
Dans vos palais, *&c.*

(*b*) J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule dorée,
Qui remplit tout l'appartement;
Et cinq cents dames qui, peut-être
S'approchant pour la censurer,
Se sont mises à l'adorer
Dès qu'elles ont pu la connaître.
Virgile, *&c.*

EPITRE LVIII.

AU ROI.

PRESENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous, dont l'Europe entière aime ou craint la juſtice,
Brave et doux à la fois, prudent ſans artifice,
Roi néceſſaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain la Peyronie (1)
Vous diſait: „ Arrêtez, ménagez votre vie;
„ Il vous faut du régime et non des ſoins guerriers;
„ Un héros peut dormir couronné de lauriers. „
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, et fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les aſſauts, les ſaiſons,
Le poids de la fatigue et le feu des canons.
Tout l'Etat en frémit, et craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage:
Ah! n'effrayez que Vienne, et raſſurez Paris:
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris:
Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.

Un ſage nous a dit que le ſeul bien ſuprême,
Le ſeul bien qui du moins reſſemble au vrai bonheur,
Le ſeul digne de l'homme, eſt de toucher un cœur.

(1) Premier chirurgien du roi.

Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel est donc, justes Dieux! le destin d'un bon roi,
Qui dit, sans se flatter, tous les cœurs sont à moi?
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre!
Vous qui le possédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche?
C'est-là le vrai triomphe, et le seul qui vous touche.

Cent rois au capitole en esclaves traînés,
Leurs villes, leurs trésors et leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce sénat insultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, et vous le rassurez:
Vous, l'image des Dieux sur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître.
Que la paix floriſſante embellisse leur cours:
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle.

EPITRE LIX.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . . . .
. . . . . .

Ah! mon Prince, c'eſt grand dommage
Que vous n'ayez point votre image;
Un fils par la gloire animé,
Un fils par vous accoutumé,
A rogner ce grand héritage
Que l'Autriche s'était formé.

Il eſt doux de ſe reconnaître
Dans ſa noble poſtérité;
Un grand homme en doit faire naître:
Voyez comme le roi mon maître
De ce devoir s'eſt acquitté.
Son dauphin, comme vous, appelle
Auprès de lui les plus beaux arts,
De le Brun, de Lulli, d'Handelle,
Tout auſſi-bien que ceux de Mars.
Il apprit la langue eſpagnole;
Il entend celle des Céſars,
Mais des Céſars du capitole.
Vous me demanderez comment
Dans le beau printemps de ſa vie
Un dauphin peut en ſavoir tant;
Qui fut ſon maître? le génie:

Ce fut-là votre précepteur.
Je sais bien qu'un peu de culture
Rend encor le terrain meilleur;
Mais l'art fait moins que la nature.

EPITRE LX.

AU ROI DE PRUSSE.

J'AI donc vu ce Postdam, et je ne vous vois pas;
On dit qu'ainsi que moi vous prenez médecine.
Que de conformités m'attachent sur vos pas!
Le Dieu de la double colline,
L'amour de tous les arts, la haine des dévots;
Raisonner quelquefois sur l'essence divine,
Peu hanter nosseigneurs les sots;
Au corps comme à l'esprit donner peu de repos;
Mettre l'ennui toujours en fuite,
Manger trop quelquefois, et me purger ensuite,
Savourer les plaisirs, et me moquer des maux;
Sentir et réprimer ma vive impatience;
Voilà quel est mon lot, voilà ma ressemblance
Avec mon aimable héros.
O vous, maîtres du monde, ô vous rois que j'atteste,
Indolens dans la paix, ou de sang abreuvés.....
Ressemblez-lui dans tout le reste.

EPITRE LXI.

AU ROI DE PRUSSE,

Qui avait adressé des vers à l'auteur sur ces rimes redoublées.

1747.

Lorsque deux rois s'entendent bien,
Quand chacun d'eux défend son bien,
Et du bien d'autrui fait ripaille;
Quand un des deux, roi très-chrétien,
L'autre qui l'est vaille que vaille,
Prennent des murs, gagnent bataille,
Et font sur le bord stygien
Voler des pandours la canaille;
Quand Berlin rit avec Versaille,
Aux dépens de l'Hanovrien,
Que dit monsieur l'Autrichien?
Tout honteux, il faut qu'il s'en aille
Loin du monarque prussien,
Qui le bat, le suit et s'en raille.
Cela pourra gâter la taille
De ce gros monsieur Bartenstein,
Et rabaisser ce ton hautain
Qui toujours contre vous criaille.
C'est en vain que l'Anglais travaille
A combattre votre destin,
Vous aurez l'huître et lui l'écaille;
Vous aurez le fruit et le grain,
Et lui l'écorce avec la paille.

Le Saxon voit que c'eſt en vain
Qu'un petit moment il ferraille;
Contre un auſſi mauvais voiſin
Que peut-il faire? rien qui vaille.
Vous feriez empereur romain,
Et du pape première ouaille,
Si vous en aviez le deſſein;
Mais votre pouvoir ſouverain
Subſiſtera, pour le certain,
Sans cette belle pretintaille.
Soyez l'arbitre du Germain;
Soyez toujours vainqueur humain,
Et laiſſez là la rime en *aille*.

EPITRE LXII.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le roi, à Lawfelt.

1747.

AUGUSTE fille et mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible et caſſée,
Et vous voulez que ma muſe laſſée,
Comme LOUIS, ignore le repos.
D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, et ſes brillans exploits,
Et Cumberland que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer et le craindre:

Mais des bons vers l'heureux temps eſt paſſé;
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle :
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle;
LOUIS s'élève, et le ſiècle eſt baiſſé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins ſeconder le génie.
Boileau pâlit au ſeul nom de Voërden;
Que dirait-il, ſi non loin d'Helderen,
Il eût fallu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiani ſi ſavant en retraites;
Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer?
La gloire parle, et LOUIS me réveille;
Le nom du roi charme toujours l'oreille;
Mais que Lawfelt eſt rude à prononcer! (*a*)
Et quel beſoin de nos panégyriques,
Diſcours en vers, épîtres héroïques,
Enregiſtrés, viſés par Crébillon, (1)
Signés Marville, (2) et jamais Apollon?

De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra ſans courroux mon encens;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos aïeux paſſa dans vos enfans;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,

(1) M. *Crébillon* de l'académie françaiſe, examinateur des écrits en une feuille préſentés à la police.

(2) M. *Feydeau de Marville*, alors lieutenant de police.

Du Dieu des vers si j'étais secondé,
Comme il le fut par le Dieu des alarmes;
Plus d'un censeur encore avec dépit,
M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de satire,
Sont le loyer de quiconque ose écrire;
Mais pour son prince il faut savoir souffrir;
Il est par-tout des risques à courir;
Et la censure, avec plus d'injustice,
Va tous les jours acharner sa malice
Sur des héros dont la fidélité
L'a mieux servi que je ne l'ai chanté. (*b*)

Allons, parlez, ma noble académie,
Sur vos lauriers êtes-vous endormie?
Représentez ce conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main.
Ne louez point, auteurs, rendez justice;
Et comparant aux siècles reculés
Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,
Lisez Césai, vous connaîtrez Maurice. (3)

Si de l'Etat vous aimez les vengeurs,
Si la patrie est vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme et la France;
Chantez Belle-Isle; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers;
Il est d'un sang qui fut l'appui du trône:
Il eût pu l'être; et la faulx du trépas
Tranche ses jours échappés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.

(3) *Maurice*, comte de Saxe.

Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
Saura gémir sur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père et leur amour?
O vous, sur-tout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs?

Anges des cieux, puissances immortelles,
Qui présidez à nos jours passagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers;
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes;
Déjà Rocou vit déchirer son flanc:
Ayez pitié de cet âge si tendre;
Ne versez pas le reste de ce sang
Que pour LOUIS il brûle de répandre: (4)
De cent guerriers couronnez les beaux jours:
Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre,
Plus accablés sous de cruels secours
Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des listes de héros?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai seul consacrés;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés;
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainsi toujours le danger suit mes pas;
Il faut livrer presqu'autant de combats

(4) M. le marquis de *Ségur*, ministre de la guerre, en 1780: il avait été dangereusement blessé à Rocou, et perdit un bras à la bataille de Lawfelt.

Qu'en a cauſé ſur l'onde et ſur la terre
Cette balance utile à l'Angleterre.

Ceſſez, ceſſez, digne ſang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'hiſtoire;
C'eſt là qu'on peut, ſans génie et ſans art,
Suivre LOUIS de l'Eſcaut juſqu'au Jart:
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire:
Il fait la mienne, et je me garde bien
De reſſembler à ce grand ſatirique, (5)
De ſon héros diſcret hiſtorien,
Qui, pour écrire un beau panégyrique,
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(5) *Boileau.*

VARIANTES.

(a) *Mais que Lawfelt eſt rude à prononcer!*
Puis quand ma voix, par ſes faits enhardie,
L'aurait chanté ſur le plus noble ton,
Qu'aurais-je fait? bleſſer ſa modeſtie,
Sans ajouter à l'éclat de ſon nom.
De votre fils, &c.

(b) *L'a mieux ſervi que je ne l'ai chanté.*
Auteurs du temps, rompez donc le ſilence,
Oſez ſortir d'une morne indolence;
Quand LOUIS vole à des périls nouveaux,
Si les Latours ainſi que les Vanloos
Peignent ſes traits qu'un peuple heureux adore,
Peignez ſon ame, elle eſt plus belle encore.
Repréſentez, &c.

EPITRE LXIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Dans vos projets étudiés
Joignant la force et l'artifice,
Vous devenez donc un Ulysse
D'un Achille que vous étiez.
Les intérêts de deux couronnes
Sont soutenus par vos exploits,
Et des fiers tyrans du Génois
On vous a vu prendre à la fois
Et les postes et les personnes.
L'ennemi, par vous dépoſté,
Admire votre habileté.
En pareil cas, quelque Voiture
Vous dirait qu'on vous vit toujours
Auprès de Mars et des Amours,
Dans la plus brillante posture.
Ainsi jadis on s'exprimait
Dans la naissante académie
Que votre grand-oncle formait;
Mais la vieille dame endormie,
Dans le sein d'un triste repos
Semble renoncer aux bons-mots,
Et peut-être même au génie.
Mais quand vous viendrez à Paris,
Après plus d'un beau poste pris,
Il faudra bien qu'on vous harangue,
Au nom du corps des beaux esprits,
Et des maîtres de notre langue.

Revenez bientôt essuyer
Ces fadeurs qu'on nomme éloquence,
Et donnez-moi la préférence
Quand il faudra vous ennuyer.

EPITRE LXIV.

A MADAME DENIS,

NIECE DE L'AUTEUR.

La vie de Paris et de Versailles.

VIVONS pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse, et bâille; et puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;

Joignez

Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oiſiveté.
Si ce ne ſont ſes paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens. Quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le temps,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées;
Elles chantaient déjà, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé;
Quand dans la chambre entre monſieur l'abbé,
Fade plaiſant, galant eſcroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.

Vient à la piſte un fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge et ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux sûrs de plaire;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaiſance (1) eût fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, et le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air fournois. Un petit janſéniſte,
Tout plein d'orgueil et de ſaint Auguſtin,
Entre avec elle en lui ſerrant la main.

D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct et de ramage,

(1) Il paraît que cette petite pièce fut faite immédiatement après la guerre de 1741; guerre funeſte, entrepriſe pour dépouiller l'héritière de la maiſon d'Autriche de la ſucceſſion paternelle.

En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David, (2) ô ressource assurée,
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand roi David, c'est toi dont les sizains
Fixent l'esprit et le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme sur-tout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir; (a)
Leur ame vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;
Avec le sang l'ame se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix.

(2) Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi *David*.

Ce vieux Créſus, en ſablant du champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne;
Et couſu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles ſurchargé.
Monſieur l'abbé vous entame une hiſtoire,
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à ſon tour.
De froids bons-mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la ſociété.

C'eſt donc ainſi, troupe abſurde et frivole,
Que nous uſons de ce temps qui s'envole;
C'eſt donc ainſi que nous perdons des jours,
Longs pour les ſots, pour qui penſe ſi courts.

Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
On ne peut vivre avec lui ni ſans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'eſt l'ennui.
Tel qui chez ſoi ſe plaint d'un ſort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au haſard,
Dans cette cour on ſe tait avec art;
Et de la joie ou fauſſe ou paſſagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de ſon maître approcher!
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'Empyrée
Cache aux humains ſa préſence adorée:

Il n'eſt permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le ſoir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les dieux de la ſeconde eſpèce, (*b*)
Qui des mortels ſont le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés ſur ces rapides ſphères,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un ſentiment?
A leur lever preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler ſans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne ſont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puiſſans dangereux;
Fuis les plaiſirs, qui ſont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompenſe.
Qui? le public! ce fantôme inconſtant,
Monſtre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dreſſe par ſottiſe
Une ſtatue, et par dégoût la briſe?
Tyran jaloux de quiconque le ſert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'inſolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au haſard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'eſt lui qu'on vit de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Et pour Judith, Pirame et Régulus,
Abandonner Phèdre et Britannicus;
Lui, qui dix ans proscrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.

Mais il revient, il répare sa honte;
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut persécuté.

Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure,
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot dont la peur dangereuse
Corrompt la vie et rend la mort affreuse!

VARIANTES.

(a) *Dans tes cartons peints de rouge et de noir.*
Tu fais leur joie et l'ame eſt abuſée
Par l'avarice en plaiſir deguiſée.
C'eſt là qu'on voit l'intérêt attentif,
Qui d'un œil ſombre et d'un eſprit actif,
En combinant que deux et deux ſont quatre,
S'obſtine à vaincre et ſe plaît à combattre.
Saint-Severin, et vous, grave du Theil,
Travaillez-vous avec un ſoin pareil,
Quand dans les murs bâtis par Charlemagne
Vous rajuſtez la France et l'Allemagne?
De ces exploits, &c.

(b) *Prier les Dieux de la ſeconde eſpèce;*
A leurs autels porter ſon encenſoir,
Et de leurs mains attendre un billet noir,
Qui peut ſortir de cette roue immenſe
Où ſont les lots que leur faveur diſpenſe;
A leurs humeurs faut-il s'aſſujetir,
Importuner, ſouffrir, flatter, mentir,
Remercier d'un dégoût, d'un caprice,
Et pour loyer d'un ſi noble ſervice,
Obtenir d'eux après un an d'oubli,
Dans l'anti-chambre, &c.

EPITRE LXV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1747.

O détestable Vestphalie,
Vous n'avez chez vous ni vin frais,
Ni lits, ni servante jolie.
De couvens vous êtes remplie,
Et vous manquez de cabarets.
Quiconque veut vivre sans boire,
Et sans dormir, et sans manger,
Fera très-bien de voyager
Dans votre chien de territoire.

Monsieur l'évêque de Munster
Vous tondez donc votre province!
Pour le peuple est l'âge de fer,
Et l'âge d'or est pour le prince.
Je vois bien maintenant pourquoi
Dans cette maudite contrée,
On donna la paix et la loi
A l'Allemagne déchirée: (*)
Du très-saint empire romain
Les sages plénipotentiaires,
Dégoûtés de tant de misères,
Voulurent en partir soudain,
Et se hâtèrent de conclure
Un traité fait à l'aventure,
Dans la peur de mourir de faim.

(*) Les traités d'Osnabruk et de Munster.

Ce n'eſt pas de même à Berlin.
Les beaux arts, la magnificence,
La bonne chère, l'abondance
Y font oublier le deſtin
De l'Italie et de la France.
De l'Italie! Algarotti,
Comment trouvez-vous ce langage?
Je vous vois, frappé de l'outrage,
Me regarder en ennemi.
Modérez ce bouillant courage,
Et répondez-nous en ami.
Vos pantalons à robe large,
Un palais ſans cour et ſans parc,
Où végète un doge inutile;
Un vieux manuſcrit d'évangile
Griffonné, dit-on, par Saint Marc;
Vos nobles avec prud'hommie
Allant du ſénat au marché
Chercher pour deux ſous d'eau-de-vie:
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Au feſſier ſouvent ébréché,
Grâce aux efforts du vieux péché
Que l'on appelle ſodomie;
Voilà le portrait ébauché
De la très-noble ſeigneurie.

Or cela vaut-il, je vous prie,
Notre adorable Frédéric,
Ses vertus, ſes goûts, ſa patrie?
J'en fais juge tout le public.

EPITRE LXVI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Lunéville, novembre 1748.

Vous qui de la chronologie (*a*)
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poëſie ;
Vous qui de la philoſophie
Avez ſondé les profondeurs,
Malgré les plaiſirs ſéducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
Henault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de ſuccès flatteurs,
Vous avez déſarmé l'Envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verſer ſes poiſons ſur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de Mémoire ;
Aux ſots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine ſur mille arbriſſeaux,

On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage :
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu ſur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le ſort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères ;
Si dans ſes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux eſprits ſerviteur
Il évite ſes chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans ſon château paiſiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et ſe moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand ſon élève Charron
Plus retenu, plus méthodique,
De ſageſſe donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les temps, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perſécute.
La Gréce à l'inſenſé Pyrrhon
Fait élever une ſtatue ;
Socrate prêche la raiſon,
Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile!
Il faudrait pour vivre tranquille,
Des amis et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiéte,
Le bel esprit est un tourment;
On est dupe de son talent;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton:
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire,
C'est un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en est excitée.
Virgile avait son Mevius,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours,
Qui s'envolent et qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans, (1)
Près de Boufflers et d'Emilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie

(1) Le roi *Stanislas*.

VARIANTES.

(*a*) Cette épître commençait ainsi :

Hénault, fameux par vos soupés
Et par votre chronologie,
Par des vers au bon coin frappés,
Pleins de douceur et d'harmonie ;
Vous qui dans l'étude occupez
L'heureux loisir de votre vie,
Daignez m'apprendre, je vous prie,
Par quel secret vous échappez
Aux malignités de l'Envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois que sa rage éternelle
Répand son poison sur mes pas.
Il ne faut point, &c. (*)

(*) Le président *Hénault* fut blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupés pour quelque chose dans sa réputation, et se fâcha sérieusement. M. de *Voltaire* changea sur le champ les premiers vers de sa pièce.

EPITRE LXVII.

A M. LE MARECHAL DE SAXE,

En lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu. (Ce dernier est supposé lui faire un envoi de l'autre monde.)

Je goûtais dans ma nuit profonde
Les froides douceurs du repos,
Et m'occupais peu des héros
Qui troublent le repos du monde;
Mais dans nos champs élysiens
Je vois une troupe en colère
De fiers Bretons, d'Autrichiens,
Qui vous maudit et vous révère:
Je vois des Français éventés
Qui tous se flattent de vous plaire,
Et qui sont encore entêtés
De leurs plaisirs et de leur gloire;
Car ils sont morts à vos côtés
Entre les bras de la victoire.
Enfin dans ces lieux tout m'apprend
Que celui que je vis à table,
Gai, doux, facile, complaisant,
Et des humains le plus aimable,
Devient aujourd'hui le plus grand.
J'allais vous faire un compliment;
Mais parmi les choses étranges
Qu'on dit à la cour de Pluton,

On prétend que ce fier Saxon
S'enfuit au seul bruit des louanges,
Comme l'Anglais fuit à son nom.

Lisez seulement mes folies,
Mes vers, qui n'ont loué jamais
Que les trop dangereux attraits
Du Dieu du vin et des Silvies :
Ces sujets ont toujours tenté
Les héros de l'antiquité,
Comme ceux du siècle où nous sommes.
Pour qui sera la volupté,
S'il en faut priver les grands hommes?

EPITRE LXVIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A qui le sénat de Gènes avait érigé une statue.

A Lunéville, novembre 1748.

Je la verrai cette statue,
Que Gène élève justement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étendue ;
Il serait jaloux, à la vue
De cet unique monument.

Dans l'âge frivole et charmant,
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement,

Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et sur-tout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préside aux jardins.
Ce double et charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le trône heureux des amours:
Tous les plaisirs sont de passage;
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit et par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros soutien de nos armes,
Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu, son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon. Je sens tous les travers
De la morale où je m'engage:

Pardon; vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave personnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi:
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,
Vous revintes vîte à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes;
Et vous servez encor les belles,
Comme la France et les Génois.

EPITRE LXIX.

A M. D'ARNAUD.

1750.

ENFIN d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant légiſlateur
Qui ſut chaſſer de ſon domaine
Tout dévot et tout procureur,
Deux fléaux de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hypocrène ;
Non pas comme dans ce jardin,
Où l'art avec effort amène
Les Naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine,
Fort étonné de ſon chemin ;
Mais par un art bien plus divin ;
Par le pouvoir de ce génie
Qui ſans effort tient ſous ſa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud eſt donc appelé
Dans ce ſéjour que l'on renomme ;
Et tandis qu'un troupeau zélé
De pélerins, au front pelé,
Court à pied dans les murs de Rome,
Pour voir un triſte jubilé,
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

EPITRE LXX.

AU ROI DE PRUSSE.

1750. (1)

AINSI dans vos galans écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adoleſcence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence.

(1) M. de *Voltaire* écrivit cette épître en 1750, avant ſon départ de Paris, à l'occaſion de quelques vers que le roi de Pruſſe avait faits pour M. d'*Arnaud*. Les voici :

D'Arnaud, par votre beau génie
Venez réchauffer nos cantons ;
Et des ſons de votre harmonie
Réveiller ma muſe aſſoupie,
Et diviniſer nos Manons.

L'amour préſide à vos chanſons,
Et dans vos hymnes que j'admire,
La tendre volupté reſpire,
Et ſemble dicter ſes leçons.

Bientôt ſans être téméraire,
Prenant votre vol juſqu'aux cieux,
Vous pourrez égaler Voltaire,
Et, près de Virgile et d'Homère,
Jouir de vos ſuccès heureux.

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à ſa décadence ;
Venez briller à votre tour,
Elevez-vous s'il baiſſe encore :
Ainſi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

Je touche à mes ſoixante hivers;
Mais, quand tant de lauriers divers
S'accumulent ſur votre tête
Par vos exploits et par vos vers,
Grand Prince, il n'eſt pas fort honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées
Que déjà l'envie et le temps
Ont de leurs déteſtables dents
Sur mon front à demi rongées.
Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice eſt la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorſque vous careſſez de l'autre.
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze luſtres,
Conſerve encore quelque ardeur;
Et c'eſt pour les hommes illuſtres.

L'eſprit baiſſe; mes ſens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives laſſés
D'avoir trop long-temps tenu table;
Mais mon cœur eſt inépuiſable,
Et c'eſt vous qui le rempliſſez.

EPITRE LXXI.

A M. HELVETIUS.

Que toujours de ſes douces lois
Le Dieu des vers vous endoctrine;
Qu'à vos chants il joigne ſa voix,
Tandis que de ſa main divine
Il accordera ſous vos doigts,
La lyre agréable et badine
Dont vous vous ſervez quelquefois.
Que l'Amour, encor plus facile,
Préſide à vos galans exploits,
Comme Phébus à votre ſtyle;
Et que Plutus, ce Dieu fournois,
Mais aux autres Dieux très-utile,
Rende par maint écu tournois,
Les jours que la Parque vous file,
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace et de Virgile.

EPITRE LXXII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Tressan, l'un des grands favoris
Du Dieu qui fait qu'on eſt aimable,
Du fond des jardins de Cypris,
Sans peine et par la main des Ris,
Vous cueillez ce laurier durable,

Qu'à peine un auteur miſérable,
A ſon dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché,
Arrache, en ſe donnant au diable.

Vous rendez les amans jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes;
Car vos vers ſe ſentent des charmes
Que l'Amour a verſés ſur vous.

TRESSAN, comment pouvez-vous faire
Pour mettre ſi facilement
Les neuf Pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjoûment?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prêtez-moi votre main légère;
Mais ce n'eſt pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je peux tout au plus vous chanter;
Mais les Dieux vous ont fait pour plaire,

Je vous reconnais à ce ton
Si doux, ſi tendre et ſi facile;
En vain vous cachez votre nom;
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre ſtyle.

EPITRE LXXIII.

A M. DESMAHIS.

1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines;
Vous dormez deſſous les courtines
Et des Grâces et des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines;
Mais vous poſſédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe;
Je m'affaiblis, et vous croiſſez;
Mais je deſcendrai du Parnaſſe
Content, ſi vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous;
C'eſt beaucoup me vanter peut-être;
Mais je ne ſerai point jaloux :
Le plaiſir permet-il de l'être?

Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagère.
Vous êtes jeune & fait pour plaire;
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise:
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
Je suis prophète quelquefois:
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers, & pour moi-même;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

EPITRE LXVIII.

A MADAME DENIS,

Sur l'agriculture.

1761.

Qu'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge,
Comme le grand Virgile occupa ſon printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre, & chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuyé des plaiſirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Verſaille & ſa vaſte étendue.
Le normand Fontenelle, au milieu de Paris, (*a*)
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur ſe taiſe:
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, & non des fictions.
Mais quoi! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire,

EPITRE LXXV.

AU ROI DE PRUSSE. (1)

BLAISE Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère et crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir
Qu'un roi que l'on amuse, et même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux, s'il s'occupe et s'il pense.
Vous le prouvez très-bien, car loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abyme immense
Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connaît lui-même, et qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice augmente encor son être.
Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel.
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité !
Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?
DIEU serait malheureux, s'il n'avait rien à faire;

(1) Cette pièce est de 1751. Voyez les *Pensées de Pascal*. On l'a imprimée souvent avec le titre des *Deux tonneaux*.

Il eſt d'autant plus DIEU, qu'il eſt plus agiſſant.
Toujours, ainſi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il ſe repent.
Il préſide au ſcrutin qui dans le vatican
Met ſur un front ridé la coiffe à triple étage.
Du priſonnier Mahmoud il vous fait un ſultan.
Il mûrit à Moka, dans le ſable arabique,
Ce café néceſſaire aux pays des frimats.
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain ſéjour
De la variété le mobile théâtre;
Il ſe plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
Les charmes arrondis du ſein de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luiſant d'ébène
Sur le nez applati d'une dame africaine
Qui reſſemble à la nuit, comme l'autre au beau jour.
DIEU ſe joue à ſon gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le normand Fontenelle,
Et trouſſe à trente-neuf mon dévot de Paſcal.
Il a deux gros tonneaux, d'où le bien et le mal
Deſcendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers et ſur chaque animal;
Les ſots, les gens d'eſprit, et les fous et les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, et le tout eſt égal.
On prétend que de DIEU les rois ſont les images;
Les Anglais penſent autrement;
Ils diſent en plein parlement
Qu'un roi n'eſt pas plus Dieu que le pape infaillible:
Mais il eſt pourtant très-plauſible,
Que ces puiſſans du ſiècle, un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,

Reſſemblent en un point à notre commun maître;
C'eſt qu'ils ſont comme lui le mal et le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis:
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la faillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

EPITRE LXXVI.

L'AUTEUR

Arrivant dans ſa terre, près du lac de Genève.

Mars 1755.

O maiſon d'Ariſtippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me préſentez dans vos enclos divers,
Ce qui ſouvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art ſoumis à la nature;

Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur;
Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille.
Je ne me vante point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur;
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;
Il est encor moins chez les rois;
Il n'est pas même chez le sage:
De cette courte vie il n'est point le partage;
Il y faut renoncer; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille océan (1) l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés;
Bacchus les embellit: leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux (2)
Qui pressent les enfers, et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Eternel boulevart qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, (3)
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,

(1) Le lac de Genève. (2) Les Alpes.

(3) Le premier duc de Savoie, *Amédée*, pape ou antipape, sous le nom de *Félix*.

Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que, lassé bientôt de ton doux hermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être sage? (*a*)
Dieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier: c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
LA LIBERTÉ. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit: sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Gréce

Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'eſt-là leur diadême ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux ſommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur inſultante
Portant de l'épaule au côté,
Un ruban que la Vanité
A tiſſu de ſa main brillante ;
Ni la Fortune inſolente
Repouſſant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triſte Pauvreté.
On n'y mépriſe point les travaux néceſſaires ;
Les états ſont égaux, et les hommes ſont frères.

Liberté, Liberté, ton trône eſt en ces lieux.
La Gréce où tu naquis t'a pour jamais perdue,
Avec ſes ſages et ſes Dieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, et meurt dans la douleur.
L'Anglais, pour te garder, ſignala ſon courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois ;
Non, je ne le crois point ; ce peuple fier et ſage
Te paya de ſon ſang, et ſoutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te raſſurer : la race des Naſſaux,
Qui dreſſa ſept autels à tes lois immortelles, (4)

(4) L'union des ſept provinces.

Maintiendra de ſes mains fidelles,
Et tes honneurs, et tes faiſceaux.
Veniſe te conſerve, et Gènes t'a repriſe.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a miſe;
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout état où la loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.

Ne va plus, ſous les noms et de *ligue* et de *fronde*,
Protectrice funeſte en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs:
Il chérit la grandeur ſuprême;
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaſte Orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin, tremblante et conſternée,
Sous les pieds d'un viſir tu languis enchaînée,
Entre le ſabre et le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL (5) orne en ces lieux ta tête.
Deſcends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Viens m'y faire un deſtin nouveau.
Embellis ma retraite où l'Amitié t'appelle;
Sur de ſimples gazons viens t'aſſeoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, et ſon règne frivole.
O deux divinités! vous êtes mon recours;
L'une élève mon ame, et l'autre la conſole;
Préſidez à mes derniers jours!

(5) L'auteur de la liberté helvétique.

VARIANTES.

(*a*) . . . . *O bizarre Amédée*,
De quel caprice ambitieux
Ton ame eſt-elle poſſédée ?
Duc, hermite et voluptueux,
Ah ! pourquoi t'échapper de ta douce carrière ?
Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule et ton vin, ta maîtreſſe et tes jeux,
Pour aller diſputer la barque de ſaint Pierre ?
Dieux ſacrés du repos, &c.

EPITRE LXXVII.

A M. DESMAHIS.

1756.

Vous ne comptez pas trente hivers :
Les grâces sont votre partage,
Elles ont dicté vos beaux vers ;
Mais je ne sais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez :
Croyez-moi, la raison sévère,
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagère :
Vous êtes jeune et fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant nommé Gérion

Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide :
Je dirai qu'ainſi que Paphos
Minorque à Vénus fut ſoumiſe.
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à ſa priſe.
Je ſuis prophète quelquefois :
J'ai prédit ſes heureux exploits,
Malgré l'envie et la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

EPITRE LXXVIII.

A L'EMPEREUR

(FRANÇOIS I)

ET L'IMPERATRICE,

REINE DE HONGRIE;

Sur l'inauguration de l'université de Vienne.

1756. (*)

QUAND un roi bienfesant que ses peuples béniſſent,
Les a comblés de ses bienfaits,
Les autres nations à sa gloire applaudiſſent,
Les étrangers charmés deviennent ses sujets.
Tous les rois à l'envi vont suivre ses exemples;
Il est le bienfaiteur du reste des mortels;
Et, tandis qu'aux beaux arts il élève des temples,
Dans nos cœurs il a des autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des asiles,
Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux arts,
Et des secours aux arts utiles.
Connaiſſez à ces traits la fille des Césars.
Du Danube embelli les rives fortunées
Font retentir la voix des premiers des Germains:
Leurs chants sont parvenus aux Alpes étonnées;
Et l'écho les redit aux rivages Romains.

(*) Tiré d'un volume in-folio, où se trouve le discours latin du P. *Maiſter*, jésuite, prononce à la même occasion devant leurs majestés, au mois d'avril 1756.

Le Rhône impétueux, et la Tamise altière
Répètent les mêmes accens.
Thérèse et son époux ont dans l'Europe entière
Un concert d'applaudissemens.
Couple auguste et chéri, recevez cet hommage
Que cent nations ont dicté :
Pardonnez cet éloge, et souffrez ce langage
En faveur de la vérité.

EPITRE LXXIX.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

Sur la conquête de Mahon.

1756.

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros,
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi quand Achille à Cyros
Paraissait se livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troye :
Ainsi quand Phryné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédait pas ;
Et son nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître.

Près des belles et près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux ;
Enfin c'eſt aux héros à l'être.
C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins et les ris,
On démêle un grand caractère :
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſait l'art de plaire
Sache auſſi ſauver les Etats.
Le grand homme échappe au vulgaire ;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi
Il ſert ſa patrie et ſon roi ;
Quand ſa main des peuples de Gènes
Défend les jours et rompt les chaînes ;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu
En parlent comme ſon armée :
Chacun dit : Je l'avais prévu :
Le ſuccès fait la renommée.
Homme aimable, illuſtre guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie et de l'ignorance.
Je ne ſais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire :
Mais vous n'en avez plus affaire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre ;
Il ſera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.

Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés :
Déjà tous deux sont comparés,
Et l'on ne sait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait
Et partageait le rang suprême
D'un maître qui le haïssait ;
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable ;
Vous me paraissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

EPITRE LXXX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur son ballet du Temple des Chimères, *mis en musique par M. le duc de Nivernois, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760.*

Votre amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Gréce
Vaut-il celui de Paris?
Il chanta la douce ivresse
De Silène et de Cypris ;
Mais fit-il avec sagesse

L'hiſtoire de ſon pays?
Après des travaux auſtères,
Dans vos doux délaſſemens
Vous célébrez les Chimères.
Elles ſont de tous les temps,
Elles nous ſont néceſſaires;
Nous ſommes de vieux enfans:
Nos erreurs ſont nos liſières;
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

EPITRE LXXXI.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

Qui lui avait adreſſé une épître.

1761.

Vous flattez trop ma vanité;
Cet art ſi ſéduiſant vous était inutile;
L'art des vers ſuffiſait, et votre aimable ſtyle
M'a lui ſeul aſſez enchanté.

Votre âge quelquefois haſarde ſes prémices
En eſprit ainſi qu'en amour:
Le temps ouvre les yeux, et l'on condamne un jour
De ſes goûts paſſagers les premiers ſacrifices.
A la moins aimable beauté
Dans ſon beſoin d'aimer on prodigue ſon ame;
On prête des appas à l'objet de ſa flamme;
Et c'eſt ainſi que vous m'avez traité.

Ah! ne me quittez point, séducteur que vous êtes;
Ma muse a reçu vos sermens.....
Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes
Qui pensent fixer leurs amans.

EPITRE LXXXII.

A DAPHNÉ,

CELEBRE ACTRICE. (*)

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

1761.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez et vous l'embellissez.
La voix, l'esprit, la grâce, la figure,
Le sentiment n'est point encore assez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit et du goût
On est sublime, on est égal à tout;
Que dis-je, on règne, et d'un peuple fidèle
On est chéri, sur-tout si l'on est belle.
O ma Daphné! qu'un destin si flatteur
Est différent du destin d'un auteur!

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre,
Où tout (1) Paris, de votre art idolâtre,

(*) Mademoiselle *Clairon*.
(1) Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

Porte en tribut son esprit et son cœur.
Vous récitez des vers plats et sans grâce,
Vous leur donnez la force et la douceur :
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-sens deviennent des raisons.
Vous exprimez, par vos sublimes sons,
Par vos beaux yeux ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mains, et l'auteur ébaudi
Se remercie, et pense être applaudi.

La toile tombe, alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présens
Assez communs de sifflets et d'encens :
Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui;
L'encens pour vous, et les sifflets pour lui.

Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges,
Marchant en reine, et traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essaim la cohue indiscrète;
L'un dans la main vous glisse un billet doux;
L'autre à Passi (2) vous propose une fête;
Josse avec vous veut souper tête à tête;
Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.

(2) Le traducteur a mis *Passi* au lieu de *Kinsington*.

Le pauvre auteur eſt tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'apercevant de loin,
Dit: Ah! c'eſt vous, bon jour, monſieur Pancrace,
Bon jour: vraiment votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond;
Puis ſe retire, et ſe croit du beau monde.

Un intendant des plaiſirs dits *menus*,
Chez qui les arts ſont toujours bien venus,
Grand connaiſſeur, et pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la pièce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez conduite par l'amour:
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens et careſſes;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le ſallon, ſi le roi n'était là.
Pancrace ſuit: un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez; il reſte comme un terme,
La bouche ouverte et le front interdit:
Tel que le Franc qui, tout brillant de gloire,
Ayant en cour préſenté ſon mémoire,
Crève à la fois d'orgueil et de dépit.

Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit,
Je ſuis l'auteur..... Hélas! mon pauvre hère,

C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux, honteux de ſa misère,
S'eſquive en hâte, et murmurant tout bas
De voir en lui les neuf Muſes bannies,
Du temps paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encore, et s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de ſa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reſte abandonné,
Comme un eſclave aux bêtes condamné.
Voilà ſon ſort; et puis cherchez à plaire.

Mais c'eſt bien pis, hélas! s'il réuſſit;
L'Envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie inſatiable,
Que la mort ſeule à grand' peine adoucit;
L'affreuſe Envie, active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris par de longs ſifflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans.
A cette voix, les voilà qui deſcendent,
Qui dans le monde à grands flots ſe répandent,
En manteau court, en ſoutane, en rabat,
En petit maître, en petit magiſtrat:
Ecoutez-les: cette œuvre dramatique
Eſt dangereuſe, et l'auteur hérétique. (*a*)
Maître Abraham va ſur lui diſtillant
L'acide impur qu'il vendait ſur la Loire; (3)

(3) Le traducteur a ſubſtitué la *Loire* à la *Tamiſe*.

Maître Crevier dans sa pesante histoire,
Qu'on ne lit point, condamne son talent.

Un petit singe à face de Thersite,
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel-esprit faux qui hait les bons esprits,
Fou sérieux que le bon sens irrite,
Echo des sots, trompette des pervers,
En prose dure insulte les beaux vers,
Poursuit le sage et noircit le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Persécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phrases insipides
Contre la scène et même contre vous.

Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier, de votre art idolâtre,
Et font valoir quelque ouvrage nouveau;
Un possédé, dans le fond d'un tonneau (4)
Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte,
Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abusé
Comme un démon en fille déguisé.
Ainsi toujours unissant les contraires,
Nos chers Français dans leurs têtes légères, (5)
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raisonnez, je vous prie;
Un mot suffit. Si cet art est impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

(4) L'auteur anglais a sans doute en vue les chaires des presbytériens.
(5) Le traducteur transporte toujours la scène à Paris.

VARIANTES.

(*a*) Après ce vers :

Est dangereuse, et l'auteur hérétique,

on lisait ceux-ci, qui terminaient l'épître.

Mais s'il compose un ouvrage nouveau
Qui puisse plaire à Boufflers, à Beauvau,
A ce vainqueur des Anglais et des belles,
Qui ne trouva ni rivaux ni cruelles ;
Si le bon goût du généreux Choiseuil
A ses travaux fait un honnête accueil,
S'il trouve grâce aux yeux de la marquise,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise ;
S'il satisfait la Vallière et d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empestée
Damne mon homme, et le journal chrétien
Secrètement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'est qu'il est accablé ;
Si, méprisant l'envie et ses trompettes,
Il vit en paix dans ses belles retraites,
S'il y sert DIEU, c'est qu'il est exilé.

On lit dans une autre copie,

Un petit singe, à phrases compassées,
Au sourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Vomit sur lui ses fureurs empestées ;
Mais, grâce au ciel, il est un roi puissant,
Qui d'un coup d'œil protège l'innocent,
Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite ;
Il hait la fraude, il hait les imposteurs ;
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchans, qui trompez sa justice,
Craignez l'Histoire, elle est votre supplice ;
Craignez sa main : cette main qui des rois
A sur l'airain consacré les exploits,

Y gravera vos infames cabales,
Vos ſourds complots, vos ténébreux ſcandales;
L'Hypocriſie au perfide ſouris,
Le Fanatiſme étincelant de rage,
Le fade Orgueil peignant ſon plat viſage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans ſon jour véritable.
On vous verra l'horreur et le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes ſurpris.
Le Dieu des vers, ce Dieu de la lumière,
Dont votre oreille ignore les accens,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans;
Ce même Dieu, finiſſant ſa carrière
Daigne écraſer et plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.

Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obſcures,
Laiſſons ſiffler ces couleuvres impures;
Ne ſouillons pas de leurs hideux portraits
Les doux crayons qui deſſinent vos traits.
Belle Clairon, toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère et les Furies?

EPITRE LXXXIII.

A MADAME DENIS,

Sur l'agriculture.

1761.

Qu'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge
Comme le grand Virgile occupa ſon printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre, et chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuyé des plaiſirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.

C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre:
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Verſaille et ſa vaſte étendue.
Le normand Fontenelle, au milieu de Paris, (1)

(1) *Le normand Fontenelle, &c.*

Théocrite et *Virgile* étaient à la campagne ou en venaient quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moiſſons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Auſſi les églogues de *Fontenelle* furent des madrigaux galans.

N. B. M. de *Voltaire* a donné à *Fontenelle* l'épithète de normand, dans cette pièce comme dans l'épître au roi de Pruſſe: (*Blaiſe Paſcal a tort.*) Il a ſubſtitué auſſi, dans le *Temple du Goût*, le *diſcret Fontenelle*

Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur ſe taiſe:
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, et non des fictions.

Mais quoi! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire?
Me dit un petit maître, amoureux du fracas.
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas;
On s'oublie, on eſpère, on jouit, on déſire;
Il nous faut du tumulte, et je ſens que mon cœur,
S'il n'eſt pas enivré, va tomber en langueur.

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre ſans plaiſir, ſans faſte, ſans emploi!
Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire!

au *ſage Fontenelle* des premières éditions: c'eſt que le ſage *Fontenelle* n'avait pas contre les préjugés la haine active de M. de *Voltaire*; qu'il le laiſſa combattre ſeul, cachant avec ſoin aux ennemis de la raiſon le mépris qu'il avait pour eux, et ne s'intéreſſant point aſſez à la vérité ou à ſes apôtres pour riſquer de ſe brouiller avec les perſécuteurs.

De

De l'ennui! penses-tu que, retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'Etat tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'observer;
La France a des déserts, ose les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme, et son consolateur,
En chassant l'indigence, amène le bonheur;
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables.
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli (2) dans l'Anjou t'imite et t'applaudit.
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'Etat est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,
A la faulx de Cérès qu'au sabre de Bellone.

J'aime assez saint Benoît: il prétendit du moins (3)
Que ses enfans tondus, chargés d'utiles soins,

(2) Le marquis de *Turbilli*, auteur d'un ouvrage sur les défrichemens, qui avait alors quelque célébrité. M. *Bertin*, contrôleur général, depuis ministre, avait institué des sociétés d'agriculture dans chaque généralité. MM. *Trudaine*, intendans des finances, ont été du petit nombre des magistrats qui ont véritablement aimé les sciences et les arts. Ils ont beaucoup contribué au progrès que les manufactures et le commerce ont faits en France sous le règne de *Louis XV*. Le fils était un des hommes de l'Europe les plus instruits des vrais principes et des détails de l'administration des Etats.

(3) *J'aime assez saint Benoît, &c.*

Benedict ou *Benoît*, voulut que les mains de ses moines cultivassent la

Méritaſſent de vivre en guidant la charrue,
En creuſant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je ſuis peu content du bon homme François: (4)
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuſer dans la rue,
Et voulut que ſes fils, robuſtes fainéans,
Fiſſent ſerment à DIEU de vivre à nos dépens.
DIEU veut que l'on travaille et que l'on s'évertue;
Et le ſot mari d'Eve au paradis d'Eden
Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin. (5)
C'eſt la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de ſa pomme.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards,
Ni des autres emplois, ni ſur-tout des beaux arts.
Il eſt des temps pour tout; et lorſqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la ſcène à Paris j'en fais verſer peut-être;

terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des Pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, et à en faire. Pluſieurs de leurs abbés réguliers ſont devenus évêques; pluſieurs ont eu des richeſſes immenſes.

(4) . . . . *Du bon homme François.*

François d'Aſſiſe, en inſtituant les mendians, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis ſur le pauvre peuple, qui n'oſa refuſer ſon tribut d'aumône à des moines qui diſaient la meſſe et qui confeſſaient: de ſorte qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le payſan, après avoir payé le roi, ſon ſeigneur et ſon curé, eſt encore forcé de donner le pain de ſes enfans à des cordeliers et à des capucins.

(5) *Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin.*

Cet ordre exprès, que la Genèſe dit avoir été donné de DIEU à l'homme de cultiver ſon jardin, fait bien voir quel eſt le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'arabe *Job* eſt bien plus raiſonnable; il dit que l'homme eſt né pour travailler, comme l'oiſeau pour voler.

Dans Verſaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et, ſans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de ſon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La repréſaille eſt juſte; et je fais à propos
Confondre les pervers, et me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit un délateur s'appuie;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot, malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie;
Les échos des rochers qui ceignent mon déſert,
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
Un philoſophe eſt ferme, et n'a point d'artifice;
Sans eſpoir et ſans crainte il fait rendre juſtice;
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A ſon prince attaché ſans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies
Qui ſe gliſſent parfois dans nos académies,
Sans aimer Loyola, condamnant ſaint Médard, (6)
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart,
Et laiſſe aux parlemens à réprimer l'Egliſe.
Il s'élève à ſon DIEU, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés;
Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptolème,

(6) . . . . *Condamnant ſaint Médard.*

Voyez les notes ſur les convulſions et ſur les billets de confeſſion, deux ridicules et opprobres de la France, à la fin de la pièce intitulée *le pauvre Diable*, (volume de *Contes et Satires.*)

Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidelle,
Vous qui, sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie :
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux, (7)
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

EPITRE LXXXIV.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT,

En réponse à une épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille.

20 mai 1761.

S'il est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage.
L'enfant dont je me suis chargé (*)
N'a point l'art des vers en partage;
Vous l'avez, c'est un avantage

(7) *Le sang du grand Corneille, &c.*
Mademoiselle *Corneille* mariée à M. *du Pui*, officier de l'état major.
(*) Mademoiselle *Corneille*.

Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme ſage.
Ce dangereux et beau talent
Eſt pour vous un ſimple ornement,
Un pompon de plus à votre âge;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il eſt monſieur l'auteur,
C'eſt un métier dont il enrage.
Les vers, la muſique, l'amour
Sont les charmes de notre vie :
Le ſage en a la fantaiſie,
Et ſait les goûter tour à tour;
S'y livrer toujours, c'eſt folie.

EPITRE LXXXV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

1765.

Le ſublime en tout genre eſt le don le plus rare;
C'eſt-là le vrai phénix; et ſagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles eſprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus ſans force, et des talens bornés.
S'il eſt quelques eſprits par le ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.

Le souffle du génie et ses fécondes flammes
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames;
Il faut qu'on en soit digne, et le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus, et que Minerve anime,
Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toîts,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix,
(Non l'Electre française à la mode soumise,
Pour le galant Itys si galamment éprise;)
Toi qui peins la nature en osant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu sus anoblir,
Toi dont un geste, un mot m'attendrit et m'enflamme,
Si j'aime les talens, je respecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, (1)
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur; la vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Lui-même il fut un Dieu dans les siècles antiques;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
Très-désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, et non pas en amant.
Une femme sensible, et que l'amour engage,
Quand elle est honnête-homme, à mes yeux est un sage.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta (2)
Le démon Belphégor et madame Honesta,

(1) La foi, en poësie, signifie la bonne foi.

(2) *La Fontaine*, dans son prologue de Belphégor, dédié à mademoiselle *Champmêlé*, fameuse actrice pour son temps. La déclamation était alors

L'Esope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accens amoureux, et ses sons affétés,
Echo des fades airs que Lambert a notés; (3)
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.

Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage.
Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui sait penser n'en est point étonnée;
Elle s'en affermit loin d'être consternée;
C'est le creuset du sage: et son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tous temps, en tous lieux le public est injuste;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne désir
D'abaisser des talens qui font notre plaisir,
De flétrir les beaux arts qui consolent la vie;
Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.

une espèce de chant. *La Motte* a fait des stances pour mademoiselle *Duclos*, dans lesquelles il la loue d'imiter la *Champmêlé*, et ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand; c'est un familier excessif et ridicule qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, et ne s'avilit jamais par la familiarité. *Baron*, qui avait un jeu si naturel et si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

(3) *Lambert*, auteur de quelques airs insipides, très-célèbres avant *Lulli*.

A l'égliſe, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eſt, il fut ingrat, et le ſera toujours.

Du ſiècle que j'ai vu tu ſais quelle eſt la gloire ;
Ce ſiècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le ſort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, et celui de Cinna,
Ce qu'eſſuya Quinault, ce que ſouffrit Molière,
Fénélon dans l'exil terminant ſa carrière,
Arnaud qui dut jouir du deſtin le plus beau,
Arnaud manquant d'aſile, et même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il eſt vrai, commence à ſe répandre ;
Avec moins de talens on eſt plus éclairé ;
Mais le goût s'eſt perdu, l'eſprit s'eſt égaré.
Ce ſiècle ridicule eſt celui des brochures,
Des chanſons, des extraits, et ſur-tout des injures.
La barbarie approche : Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ſes lois ont régné ;
Et fuyant à regret ſon parterre et ſes loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges. (4)

(4) Mademoiſelle *Clairon* venait de quitter le théâtre, et avait été paſſer quelque temps à Ferney.

EPITRE LXXXVI.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

Tu pouſſes trop loin l'amitié,
Abbé, quand tu prends ma défenſe.
Le vil objet de ta vengeance
Sous ta verge me fait pitié.
Il ne faut point tant de courage
Pour ſe battre contre un poltron,
Ni pour écraſer un freron
Dont le nom ſeul eſt un outrage.
Un paſſant donne au poliſſon
Un coup de fouet ſur le viſage ;
Ce n'eſt que de cette façon
Qu'on corrige un tel perſonnage,
S'il pouvait être corrigé.
Mais on le hue, on le bafoue,
On l'a mille fois fuſtigé ;
Il ſe carre encor dans la boue.
Dans le mépris il eſt plongé,
Sur chaque théâtre on le joue :
Ne ſuis-je pas aſſez vengé ?

EPITRE LXXXVII.

A HENRI IV.

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin, père de LOUIS XVI.

1766.

INTRÉPIDE soldat, vrai chevalier, grand homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre et loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement,
HENRI, tous les Français adorent ta mémoire;
Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour;
Et peut-être, autrefois quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.

Un des beaux rejetons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.

Lorsque la mort sur lui levait sa faulx tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue, et la baigner de pleurs;
C'était-là leur autel, et dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des temps ténébreux, (*a*)
N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,

De l'empire français n'eſt point la protectrice.
C'eſt toi, c'eſt ta valeur, ta bonté, ta juſtice
Qui préſide à l'Etat raffermi par tes mains :
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'on a des jours proſpères,
C'eſt l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains
Invoquaient des héros, et non pas des bergères.

O ſi de mes déſerts, où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du ſombre empire!
Si comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre,
De l'ordre des deſtins interrompait le cours!
Si ma voix!.... mais tout cède à leur arrêt ſuprême;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ſes ſecours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne ſuſpend la mort. Ce monde illimité
Eſt l'eſclave éternel de la fatalité.
A d'immuables lois DIEU ſoumit la nature.

Sur ces monts entaſſés, ſéjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi-nus, affamés, courbés ſous l'infortune:
Ils ſont hommes pourtant; notre mère commune
A daigné prodiguer des ſoins auſſi puiſſans
A pétrir de ſes mains leur ſubſtance mortelle,
Et le groſſier inſtinct qui dirige leurs ſens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharſale et d'Arbelle.
Au livre des deſtins tous leurs jours ſont comptés;
Les tiens l'étaient auſſi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche, et conſolent le ſage.
Tout eſt égal au monde; un mourant n'a point d'âge;
Le dauphin le diſait au ſein de la grandeur,
Au printemps de ſa vie, au comble du bonheur;

Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,
A son fils, à son père, à la cour attendrie.
O toi, triste témoin de son dernier moment,
Qui lis de sa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
Quels funestes exploits assurent sa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit sur la terre..... il t'apprit à mourir.

VARIANTES.

(a) *Pieusement célèbre en des temps ténébreux*,
A vu sans s'alarmer qu'on t'adressât des vœux.
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage ;
Tu l'as trop mérité, c'est toi, c'est ton courage
Qui préside à l'Etat raffermi par tes mains, &c.

EPITRE LXXXVIII.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Chargé de ſoixante et douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame et ſon corps au régime.

DIEU fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous, l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et Saint-Aulaire,
Tiraient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples ſont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne:
Les bergères et les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ſes vilains doigts
Marquait d'un ſept avec un trois

La tête froide et peu penſante
De Fleuri qui donna des lois
A notre France languiſſante.
Il porta le ſceptre des rois,
Et le garda juſqu'à nonante.

Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte et peſant,
De toute autre choſe incapable;
Mais vieux bel-eſprit, vieux amant,
Vieux chanteur eſt inſupportable.

C'eſt à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suiſſe admire
Le crayon, la proſe et les vers,
Et les petits contes pour rire,
C'eſt à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

EPITRE LXXXIX.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrain languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore;

Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Grâces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant;
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède;
Et j'aime en vous mon héritier.

EPITRE XC.

A M. DE CHABANON,

Qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poësie.

1767.

AIMABLE amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés et du génie:
Abandonnez-vous à leurs feux.
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.

Une ſultane avec dépit,
Dans le vieux ſérail délaiſſée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-ſeigneur l'a chaſſée.

Lorſqu'Elie était décrépit,
Il s'enfuit, laiſſant ſon eſprit
A ſon jeune élève Eliſée.
Ma muſe eſt de moi trop laſſée :
Elle me quitte, et vous chérit ;
Elle ſera mieux careſſée.

EPITRE XCI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

DES contraires bel aſſemblage,
Vous qui, ſous l'air d'un papillon,
Cachez les ſentimens d'un ſage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon ;
Allez chercher l'illuſion
Compagne heureuſe du bel âge.
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Boufflers et Voiſenon
Répande cent traits de lumière ;
Que Diane, (1) que les Amours
Partagent vos nuits et vos jours ;
S'il vous reſte en ce train de vie,

(1) Madame de *Saint-Julien* aimait beaucoup la chaſſe.

Dans

Dans un temps si bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amans;
Je cède ces honneurs charmans
Au doyen de l'académie. (2)
Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me surpassent en talens.

Ces petits vers froids et coulans
Sentent un peu la décadence :
On m'assure qu'en plus d'un sens
Il en est tout de même en France.
Le bon temps reviendra, je pense;
Et j'ai la plus ferme espérance
Dans un de messieurs vos parens. (3)

(2) M. de *Moncrif* qui avait plus de 90 ans.

(3) M. le duc de *Choiseul*.

EPITRE XCII.

A MON VAISSEAU. (1)

1768.

O Vaisseau qui portes mon nom,
Puisses-tu comme moi résister aux orages!
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.
Va débarquer sur ces rivages
Patouillet, Nonotte et Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne servent le roi noblement et sans gages.

Mais non, ton sort t'appelle aux dunes d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise
La Liberté superbe auprès du trône assise;
Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;
Et malgré ses partis, sa fougue et sa licence,
Elle tient dans ses mains la corne d'abondance
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou si ton breton nautonnier,
Te conduit près de Naple, en ce séjour fertile
Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier
Que de la cendre de Virgile.

(1) Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé le *Voltaire*.

Ne va point sur le Tibre ; il n'est plus de talens,
Plus de héros, plus de grand homme ;
Chez ce peuple de conquérans
Il est un pape, et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui dompta les lions, sous qui l'hydre expira,
Et qui des Dieux jaloux brava toujours la haine.
Tu verras en Espagne un Alcide nouveau, (2)
Vainqueur d'une hydre plus fatale ;
Des superstitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau
De l'inquisition la puissance infernale.
Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale ;
Car tu parles, sans doute, ainsi que le vaisseau
Qui transporta dans la Colchide
Les deux jumeaux divins, Jason, Orphée, Alcide :
Baptisé sous mon nom tu parles hardiment :
Que ne diras-tu point des énormes sottises,
Que mes chers Français ont commises
Sur l'un et sur l'autre élément !

Tu brûles de partir, attends, demeure, arrête ;
Je prétends m'embarquer, attends-moi, je te joins :
Libre de passions et d'erreurs et de soins,
J'ai su de mon asile écarter la tempête ;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,
Dans l'abondance et dans la paix,
Mon ame est encore inquiète :

(2) M. le comte d'*Aranda*.

Des méchans et des ſots je ſuis encor trop près ;
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le Tacite de la Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars, et j'ai trop différé.

Ainſi je m'occupais, ſans ſuite et ſans méthode,
De ces penſers divers où j'étais égaré,
Comme tout ſolitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode ;
Quand Minerve, tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut, et me dit :
Tu trouveras par-tout la même impertinence ;
Les ennuyeux et les pervers
Compoſent ce vaſte univers :
Le monde eſt fait comme la France.

Je me rendis à la raiſon,
Et, ſans plus m'affliger des ſottiſes du monde,
Je laiſſai mon vaiſſeau fendre le ſein de l'onde,
Et je reſtai dans ma maiſon.

EPITRE XCIII.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1769.

CHANTRE des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos Saisons m'ont plu! que mes sens émoussés
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux si long-temps désertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix, et régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés:
Ces granges, ces hameaux désormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages;
Ouvrages fortunés, dont le succès constant
De la mode et du goût n'est jamais dépendant:
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satire. (*a*)

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits;
Et, parcourant des arts la flatteuse carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir sagement un champêtre séjour,

Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
De ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent.
Un vil cagot mitré, (1) tyran des gens de bien,
Va l'accuſer en cour de n'être pas chrétien.
Le ſage miniſtère écoute avec ſurpriſe;
Il reconnaît Tartuffe, et rit de ſa ſottiſe.

Cependant le vieillard achève ſes moiſſons:
Le pauvre en eſt nourri; ſes chanvres, ſes toiſons
Habillent décemment le berger, la bergère;
Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère;
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en DIEU.
Ainſi dans l'allégreſſe il achève ſa vie.

Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la nobleſſe inquiète,
Pouvant régner chez ſoi, va ramper dans les cours:
Les folles vanités conſument ſes beaux jours;
Le vrai ſéjour de l'homme eſt un exil pour elle.

Plutus eſt dans Paris, et c'eſt là qu'il appelle
Les voiſins de l'Adour, et du Rhône et du Var;

(1) On ne ſait quel eſt le miſérable brouillon dont l'auteur veut parler ici; dès que nous en ſerons informés, nous lui rendrons toute la juſtice qu'il mérite.

N. B. Il s'agit ici du nommé *Biord*, évêque d'Anneci, lequel propoſa à M. le duc de *Choiſeul* de faire enlever M. de *Voltaire* de ſon château, attendu que ſa préſence empêchait *Biord* de faire croire la préſence réelle aux Génevois. Le miniſtre lui répondit avec le mépris que méritaient ſa ſottiſe, ſon inſolence et ſa méchanceté. *Biord* croire que ſon nom l'emportera ſur celui de l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet!* un prêtre ordonner au nom de DIEU d'arracher un vieillard de ſon aſile, propoſer à un miniſtre de violer les lois de l'humanité et celles de la nation!

Tous viennent à genoux environner ſon char.
Les uns montent deſſus; les autres dans la boue
Baiſent en ſoupirant les rayons de ſa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va groſſir l'armée:
Il ſert d'un vieux traitant la maîtreſſe affamée;
De ſergent des impôts il obtient un emploi;
Il vient dans ſon hameau, tout fier, de par le roi
Fait des procès-verbaux, tyranniſe, empriſonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Et traîne en des cachots le père et les enfans.

Vous le ſavez, grand DIEU! j'ai vu des innocens,
Sur le faux expoſé de ces loups mercenaires,
Pour cinq ſous de tabac envoyés aux galères.

Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs!
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Juſqu'à quand ſerez-vous, vers ces triſtes frontières,
Ecraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrières?
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr,
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir!
Un temps viendra, ſans doute, où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes:
Dans un monde nouveau vous aurez un ſoutien,
Car pour ce monde-ci je n'en eſpère rien.

Extremum quod te alloquor, hoc eſt.

VARIANTES.

(*a*) Ouvrages fortunés dont l'illuſtre Fréron,
Le divin Patouillet, monſieur l'abbé Guyon
Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire:
Qu'ils m'en laiſſent jouir, ils ont aſſez de gloire.

EPITRE XCIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

1769.

Des dames de Paris Boileau fit la satire.
De la moitié du monde, hélas, faut-il médire!
Jean-Jacque, assez connu par ses témérités,
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
Il leur a préféré l'innocente faiblesse,
Les faciles appas de sa grosse suissesse,
Qui contre son amant ayant peu combattu
Se défait d'un faux germe, et garde sa vertu.
Mais nos dames, dit-il, sont fausses et galantes,
Sans esprit, sans pudeur et fort impertinentes.
Elles ont l'air hautain, mais l'acceuil familier,
Le ton d'un petit maître et l'œil d'un grenadier.
O le méchant esprit! gardez-vous bien de lire
De ce grave insensé l'insipide délire.

Auteurs mieux élevés, fêtez dans vos écrits
Les dames de Versaille et celles de Paris.
Etudiez leur goût; vous trouverez chez elles
De l'esprit sans effort, des grâces naturelles,
De l'art de converser les naïves douceurs,
L'honnête liberté qui réforma nos mœurs;
Et tous ces agrémens que souvent Polymnie
Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Ne connaissez-vous point une femme de bien
Aimable en ses propos, décente en son maintien,

Belle sans être vaine, instruite et pourtant sage?
Elle n'est pas pour vous ; mais briguez son suffrage.

Après un tel portrait cherchez-vous encor plus?
Avec tous les attraits vous faut-il des vertus?
Faites-vous présenter par certain secrétaire
Chez certaine beauté dont le nom doit se taire;
C'est Vénus-Uranie, épouse du dieu Mars.
C'est elle dont l'esprit anime les beaux arts;
Non celle qu'on voyait sous le fils de Cynire
De son fripon d'enfant suivant l'injuste empire,
Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.

Il est vrai qu'en sa cour il est très-peu d'auteurs;
Dans le palais des dieux elle vit retirée.
Vénus est philosophe aux sein de l'empyrée.
Mais sa philosophie est de faire du bien;
Elle exige sur-tout que je n'en dise rien.
Sur mille infortunés que sa bonté console
J'ai promis le secret, et je lui tiens parole.

Toi qui peignis si bien, dans un style épuré, (1)
Une tendre novice, un honnête curé,
Toi dont le goût formé voudrait encor s'instruire,
Entre Mars et Vénus tache de t'introduire;
Déjà de leurs bienfaits tu connais le pouvoir:
Il est un plus grand bien, c'est celui de les voir.
Mais ce bonheur est rare, et le dieu de la guerre
Garde son cabinet dont on n'approche guère.
Je sais plus d'un brave homme à sa porte assidu
Qui lui doit sa fortune et ne l'a jamais vu.
Il faut entrer pourtant; il faut que les Apelles
Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles,

(1) L'auteur de *Mélanie*.

Et pleins de leurs vertus, ainsi que de leurs traits,
En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.

Tes vers feront plus beaux, et ta muse plus fière
D'un pas plus assuré va fournir sa carrière.
Courtin jadis en vers à Sonning dit : *Adieu*,
Faites mes complimens à l'abbé de Chaulieu :
Moi, je te dis en prose : Enfant de l'harmonie,
Présente mon hommage à Vénus-Uranie.

EPITRE XCV.

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

1769.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis ;
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile ;
Dans la cour du palais je naquis ton voisin ;
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin ;
Siècle de grands talens, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui, chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil. (1)
Chez ton neveu Dongois (2) je passai mon enfance,

(1) *Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,*
Qui dirige chez moi l'if et le chèvrefeuil.
La maison était fort vilaine et le jardin aussi.

(2) *Boileau* a dit quelque part : *M. Dongois, mon illustre neveu.* C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de *Boileau*.

Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis, (3)
Qui voulaient, pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire:
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et satirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtisans, ces singes de leur maître,
Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître:
On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur;
Et sur l'Amour de DIEU ta triste psalmodie,
Du haineux janséniste en son temps applaudie;
Et l'Equivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux.
Des Muses dans ce temps au pied du trône assises
On aimait les talens, on passait les sottises.
Un maudit écossais, chassé de son pays,
Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.

(3) *A l'hôtel Rambouillet, &c.*

L'hôtel *Rambouillet* se déchaîna long-temps contre *Boileau*, qui avait accablé, dans ses satires, *Chapelain*, très-estimé et recherché dans cette maison, mauvais poëte, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; *Cotin*, non moins plat poëte, et de plus, plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur; il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; et en cela il a très-bien fait, et nous l'exhortons à continuer.

L'Eſpoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terraſſon (4) calculant ſon ſyſtême,
Répandaient à grands flots leurs papiers impoſteurs,
Vidaient nos coffres forts, et corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'eſprit : la ſombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poëtique.
Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
Liſaient pour tous écrits des billets au porteur.
On paſſa du Permeſſe au rivage du Gange,
Et le ſacré vallon fut la place du change.

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
Le ſage et doux paſteur des brebis de Fréjus,
Econome cenſé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir ſuprême.
La France était bleſſée : il laiſſa ce grand corps
Reprendre un nouveau ſang, raffermir ſes reſſorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais ſi Fleuri fut ſage, il n'eut rien de ſublime ;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
(Pardon, ſi contre moi ſon ombre s'en irrite,)
Mais il fut en ſecret jaloux de tout mérite.

(4) *Sous l'abbé Terraſſon, &c.*

L'abbé *Terraſſon*, traducteur de *Diodore* de Sicile, philoſophe et ſavant, mais entêté du ſyſtême de *Laſs* : il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient ſa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduiſait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce ſyſtême même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on rembourſait en papier toutes les rentes, propoſa à *Laſs* de rembourſer la religion catholique. *Laſs* lui répondit que l'Egliſe n'était pas ſi ſotte, et qu'il lui fallait de l'argent comptant.

Je l'ai vu refuſer, poliment inhumain,
Une place à Racine, (5) à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raiſon rivaux évangéliques,
Et, des dons de l'eſprit dévots perſécuteurs,
S'acharnaient à l'envi ſur les pauvres auteurs.
Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux ſe gliſsèrent.
J'ai vu ces factions, ſemblables aux brigands,
Raſſemblés dans un bois pour voler les paſſans;
Et combattant entre eux pour diviſer leur proie,
De leur guerre inteſtine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chaſſé,
Maudit comme les juifs, et comme eux diſperſé;
L'autre plus mépriſé tombant dans la pouſſière,
Avec Guyon, (6) Fréron, Nonotte et Sorinière.

Mais parmi ces faquins l'un ſur l'autre expirans,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre et de misère
Qui diſtingue mon ſiècle et fait ſon caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf Sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces temps deſtructeurs,
Des chantres de nos bois les voix ſont étouffées,
Aux ſiècles des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit et de honte il a briſé ſa lyre.

(5) *Louis Racine*, fils du grand *Racine*.

(6) *Avec Guyon*, &c.

Guyon auteur de pluſieurs livres, comme de l'*Oracle des philoſophes*. *Fréron* eſt connu; *Nonotte* eſt, ainſi que *Fréron*, un ex-jéſuite et un folliculaire; *Soriniere*, nous ne ſavons quel eſt cet auteur.

Ce temps eſt, réponds-tu, très-bon pour la ſatire.
Mais quoi, puis-je en mes vers, aiguiſant un bon mot,
Affliger ſans raiſon l'amour propre d'un ſot?
Des Cotins de mon temps pourſuivre la racaille,
Et railler un Coger dont tout Paris ſe raille?
Non, ma muſe m'appelle à de plus hauts emplois;
A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encenſe,
J'oſe aux perſécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, aſſiſte l'indigent;
Au miniſtre des lois, protége l'innocent;
Au docteur tonſuré, ſois humble et charitable,
Et garde-toi ſur-tout de damner ton ſemblable.
Malgré ſoixante hivers eſcortés de ſeize ans, (7)
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fond de mes déſerts aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé, je demande juſtice: (8)
Je l'obtiendrai, ſans doute, et cette même main
Qui ranima la veuve, et vengea l'orphelin,
Soutiendra juſqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proſcrite et non déshonorée.

(7) . . . . . *Eſcortés de ſeize ans.*

L'auteur aurait dû dire dix-ſept, mais apparemment dix-ſept aurait gâté le vers.

(8) *Pour Sirven, &c.*

Sirven eſt cet homme ſi innocent et ſi connu dont M. de *Voltaire* prit la défenſe. Les juges l'avaient condamné lui et ſa femme au dernier ſupplice. Le procureur fiſcal de cette juridiction, nommé *Trinquet*, donna les concluſions ſuivantes : *Je requiers que l'accuſé duement atteint et convaincu de parricide ſoit banni pour dix ans.* Ce *Trinquet* était ivre, ſans doute, quand il conclut ainſi : mais les juges ! et c'eſt de pareils imbécilles barbares que dépend la vie des hommes ! A la fin M. de *Voltaire* eſt venu à bout de faire rendre juſtice à cette famille.

Ainsi je fais trembler dans mes derniers momens,
Et les pédans jaloux, et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime ; et voilà ma satire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Détestables cagots, infames délateurs ;
Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître,
De vos traits empestés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs ;
Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre,
Mes manes consolés chez les morts vont descendre.
Nous nous verrons, BOILEAU, tu me présenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras ;
Je pourrais t'amener enchaînés sur mes traces
Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses. (9)
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
Des serpens d'Alecton nous les verrons fesser ;
Mais je veux avec toi baiser dans l'Elysée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever.
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badaux effarés dire mon sentiment ;
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

(9) *Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.*

Garasse, jésuite fameux par l'excès de ses bêtises et de ses fureurs. Il fut le délateur et le calomniateur de *Théophile*, auquel il pensa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que *Garasse*.

A table avec Vendôme, et Chapelle et Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons. Dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

EPITRE XCVI.

A MONSIEUR PIGAL. (1)

1770.

CHER Phidias, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur,
Qui depuis ſi long-temps me hue.
L'ami Fréron, ce barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.

Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume et qui nous tue,
Le Temps, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.

(1) Dans le commentaire hiſtorique ſur ſa vie, M. de *Voltaire* a rapporté cette épître, *écrite*, dit-il, *d'un ſtyle peut-être un peu trop burleſque.* Il l'a depuis corrigée telle qu'on la voit ici.

Que

Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très-peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur?

Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche et dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur;
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux déſirs et cette ardeur,
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.

Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrumens du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue;
Et ſoudain fille devenue,
Cette fille reſta pourvue
De doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père et ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue!

EPITRE XCVII.

A L'AUTEUR

DU LIVRE DES *TROIS IMPOSTEURS*. (1)

1771.

INSIPIDE écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes Trois Impoſteurs,
D'où vient que, ſans eſprit, tu fais le quatrième?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'eſſence ſuprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec DIEU, ſon auteur?...
Corrige le valet, mais reſpecte le maître;
DIEU ne doit point pâtir des ſottiſes du prêtre:
Reconnaiſſons ce DIEU, quoique très-mal ſervi.

De lézards et de rats mon logis eſt rempli;
Mais l'architecte exiſte, et quiconque le nie,
Sous le manteau du ſage eſt atteint de manie.
Conſulte Zoroaſtre, et Minos et Solon,
Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce ſyſtême ſublime à l'homme eſt néceſſaire.
C'eſt le ſacré lien de la ſociété,
Le premier fondement de la ſainte équité,
Le frein du ſcélérat, l'eſpérance du juſte.

(1) Ce livre des *Trois impoſteurs* eſt un très-mauvais ouvrage, plein d'un athéiſme groſſier, ſans eſprit et ſans philoſophie.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si DIEU n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel; apprennez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis au besoin plus sûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en DIEU, va-t-il mieux te payer?...
Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Césars avilis la grandeur usurpée,
Un prêtre au capitole où triompha Pompée,
Des saquins en sandale, excrément des humains,
Trempant dans notre sang leurs détestables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris sanglant les horribles matines:
Je connais mieux que toi ces affreux monumens;
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer DIEU, quand j'ai vaincu le diable.

Je distinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.
L'Europe m'en fut gré ; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
On les vit opposer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le scandale au scandale ;
Parmi les factions ardens à se jeter,
Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-temps désolée.
Ils ont troublé la terre, et je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputans l'un sur l'autre acharnés :
Cessez, impertinens, cessez, infortunés ;
Très-sots enfans de DIEU, chérissez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés
En ont poussé des cris du sage méprisés ;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins,
Où la philosophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître ;
Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à sa suite, (2)
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.

(2) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire.

A l'attrayante sœur d'un gros bénéficier,
Un amant huguenot pourra se marier :
Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée et nourrie :
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en sorbonne. (3)
Mes neveux souperont sans rancune et gaîment
Avec les héritiers des frères Pompignan ;
Ils pourront pardonner au pincé la Blétrie (4)
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux esprits on verra l'union :
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

(3) *Tamponet* était en effet docteur de sorbonne.

(4) *La Blétrie*, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

EPITRE XCVIII.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

1771.

Eleve d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense;
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première:
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha;
Ses visirs, ses divans, son muphti, ses fetfa;
Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine et Corneille;
Du Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*

Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature et des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Le visir au bacha puisse arracher la vie,
Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le cou de son visir.
Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.

Je ne saurais souffrir les affronts ridicules
Que d'un saquin châtré les grossières hauteurs (1)
Font subir gravement à nos ambassadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie.
Je suis homme, je pense; et je te remercie.

Puissent les Dieux sur-tout, si ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels;
Puissent ces purs esprits émanés du grand Être,
Ces moteurs des destins, ces confidens du maître,
Que jadis dans la Gréce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, (2)

(1) *Que d'un saquin châtré, &c.*

Le chiaoux bacha, qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand visir, les deux cadileskers et le muphti; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des sept tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan *Mouslapha*, avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident *Obreskow*, au mépris du droit des gens.

(2) . . . . . *aux champs de Marathon*,

On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par *Miltiade* et neuf autres chefs ses collégues, qui n'avaient que dix mille athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse, *Darius*. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel *Thémistocle* défit la flotte de *Xerxès*, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore plus surprenante; les Athéniens avant cette guerre n'avaient jamais combattu sur mer.

Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix!

Rends-lui son nom, ses Dieux, ses talens et ses lois.
Les descendans d'Hercule et la race d'Homère,
Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussière,
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont des fripons rampans qu'un aga fait trembler. (3)
Ainsi dans la cité d'Horace et de Scévole,
On voit des récollets aux murs du Capitole.
Ainsi cette Circé, qui savait dans son temps
Disposer de la lune et des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulysse.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.

C'est à peu-près ainsi que la petite flotte de l'impératrice *Catherine II*, sous le commandement du comte *Alexis Orlof*, a détruit entièrement la flotte ottomane, le 6 juin 1770. Le nom d'*Orlof* n'est pas si harmonieux que celui de *Miltiade*, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. *Aristide* et *Pausanias*, avec environ soixante mille grecs, défirent entièrement une armée de cinq cents mille Perses, selon *Diodore* de Sicile; supposé qu'une armée de cinq cents mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les defilés dont la Grèce est coupée. *Mardonius*, chef de l'armée persane, y fut tué; supposé qu'un perse se soit jamais appelé *Mardonius*, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appelé *Villars* ou *Turenne*.

Xerxès possédait les mêmes pays que *Moustapha*. Le comte de *Romanzow* a battu le grand visir turc, comme *Pausanias* et *Aristide* battirent celui de *Xerxès;* mais il n'a pas eu à faire à cinq cents mille turcs: nous sommes plus modestes aujourd'hui.

(3) *Sont des fripons rampans, &c.*

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils devaient.

Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros..... Ce ſont les ſouverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
Quand Auguſte buvait, la Pologne était ivre. (4)
Ce grand homme a raiſon. Les exemples d'un roi
Feraient oublier DIEU, la nature et la loi.
Si le prince eſt un ſot, le peuple eſt ſans génie.

Qu'un vieux ſultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,
Ses bachas aſſoupis le ſerviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes;
Tous ſes jours ſont marqués de combats et de fêtes;
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ſes braves ſoldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit ſon empire,
Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire;
Tandis que Mouſtapha, caché dans ſon palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.

Si quelque chiaoux lui dit que ſa hauteſſe
A perdu cent vaiſſeaux dans les mers de la Gréce,
Que ſon viſir battu s'enfuit très-à propos,
Qu'on lui prend la Dacie, et Nimphée et Colchos,

(4) *Quand Auguſte buvait, la Pologne était ivre.*

Ce vers cité eſt du roi de Pruſſe: il eſt dans une épître à ſon frère.

Lorſqu'Auguſte buvait, la Pologne était ivre;
Lorſque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout ſuivit la cour:
Quand il ſe fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtiſan marmota ſon bréviaire.

Colchos où Mithridate expira ſous Pompée, (5)
De tous ces vains propos ſon ame eſt peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend ſa pipe, il fume; et, pour ſe conſoler,
Il va dans ſon harem, où languit ſa maîtreſſe,
Fatiguer ſes appas de ſa molle faibleſſe.
Son vieil eunuque noir, témoin de ſon tranſport,
Lui dit qu'il eſt Hercule; il le croit et s'endort.
O ſageſſe des Dieux! je te crois très-profonde;
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!
Achève, CATHERINE, et rends tes ennemis,
Le grand turc et les ſots éclairés et ſoumis.

EPITRE XCIX.

AU ROI DE SUEDE,

GUSTAVE III.

1771.

GUSTAVE, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaiſir et la gloire
De voir dans mes déſerts, en mon humble maiſon,
Le fils de ce héros que célébra l'hiſtoire!
J'aurais cru reſſembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les Dieux dans ſon pauvre hermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,

(5) *Colchos où Mithridate expira ſous Pompée.*
Pompée défit *Mithridate* ſur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais *Mithridate* ſe donna la mort à Panticapée.

A leurs mœurs, à leurs traits, sur-tout à leur bonté; (1)
Ils n'auraient point rougi de ma simplicité;
Et Gustave sur-tout, pour le prix de mon zèle,
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je serais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformât mon jardin,
De ma salle à manger fît une sacristie.
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie.
En vain mes chers vassaux me croiraient honoré,
Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très-profane, et je sais me connaître:
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais souper,
L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.

Le grand roi des Bretons, qu'à St Pierre on condamne,
Est le premier prélat de l'Eglise anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grave patriarche, ou, si l'on veut, de DIEU.
De cette ambition je n'ai point l'ame éprise,
Et je suis tout au plus serviteur de l'Eglise.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'esprit de ta mère
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire;
A revoir Sans-souci, ce fortuné séjour
Où règnent la victoire et la philosophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modestie.
Jeune héros du Nord, entouré de héros,
A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre:
Il ne m'est pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reste en ma chaumière, attendant qu'Atropos

(1) Le prince son frère était avec lui.

Tranche le fil uſé de ma vie inutile ;
Et je crie aux deſtins, du fond de mon aſile :
Deſtins qui faites tout, et qui trompez nos vœux,
Ne trompez pas les miens ; rendez GUSTAVE *heureux.*

EPITRE C.

AU ROI DE DANEMARCK,

CHRISTIAN VII,

Sur la liberté de la preſſe accordée dans tous ſes Etats.

1771.

MONARQUE vertueux, quoique né deſpotique,
Crois-tu régner ſur moi de ton golfe baltique ?
Suis-je un de tes ſujets, pour me traiter comme eux,
Pour conſoler ma vie, et pour me rendre heureux ?

Peu de rois, comme toi, tranſgreſſent les limites
Qu'à leur pouvoir ſacré la nature a preſcrites.
L'empereur de la Chine, à qui j'écris ſouvent,
Ne m'a pas juſqu'ici fait un ſeul compliment.
Je ſuis plus ſatisfait de l'auguſte amazone
Qui du gros Mouſtapha vient d'ébranler le trône.
Et Staniſlas le ſage, et Frédéric le grand,
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)
Font paſſer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suiſſe embellit ſes gazettes.

Avec Ganganelli je ne ſuis pas ſi bien ;
Sur mon voyage en Pruſſe il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'eſt trompé, bien qu'il ſoit infaillible.

Mais, sans examiner ce qu'on doit à la bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire: et siffle qui voudra.

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit: ,, A mon bureau venez vous adresser;
,, Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser;
,, Pour avoir de l'esprit allez à la police;
,, Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse;
,, Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux;
,, Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. ,,

C'est donc ainsi, grand Roi, qu'on traite le Parnasse,
Et les suivans honnis de Plutarque et d'Horace!
Bélisaire à Paris ne peut rien publier, (1)
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier!

(1) *Bélisaire à Paris, &c.*

Le chapitre quinzième du roman moral de Bélisaire passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie et de vraie piété qui aient jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collége, docteur de sorbonne, nommé *Ribalier*, qui, avec un autre régent de collége, nommé *Coger*, souleva une grande partie de la sorbonne contre M. *Marmontel*, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions mal sonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il fallut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le *Pater noster*, en transposant un mot, et en abusant d'un autre. (Voy. l'art. LIVRE, dans le *Dict. philos.*)

Hélas! dans un Etat l'art de l'Imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture, et l'orgueil des grands mots (2)
Que prodigua Balzac assez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde.
Chez le Sarmate altier la discorde en fureur, (3)
Sous un roi sage et doux, semant par-tout l'horreur,
De l'empire ottoman la splendeur éclipsée,
Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,
Tous ces grands mouvemens seraient-ils donc l'effet
D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet?
Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un livre.

Hé, quel mal après tout peut faire un pauvre auteur?
Ruiner son libraire, excéder son lecteur,

La faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, et elle commençait par un solécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture*, &c.

Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel esprit; *Balzac*, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur temps; *Chapelain* en eut encore davantage: ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(3) *Chez le Sarmate altier*, &c.

Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée et si cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux lois, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0246

Faire ſiffler par-tout ſa charlatanerie,
Ses creuſes viſions, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais, rien ne peut l'excuſer.
Eſt-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraſer.
On le ſupprime à Rome, et dans Londre on l'admire;
Le pape le proſcrit, l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan, qui s'eſt mis en crédit,
Prétend, qu'à ſon exemple, on n'ait jamais d'eſprit.
Tu n'y parviendras pas, apoſtat d'Hippocrate:
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, ceſſe de vexer les vivans et les morts;
Tyran de ma penſée, aſſaſſin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; et de ces condamnés
La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez. (4)

Mais voilà, me dis-tu, des phraſes mal-ſonnantes,
Sentant ſon philoſophe, au vrai même tendantes.
Hé bien, réfute-les; n'eſt-ce pas ton métier?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?
Le public à profit met toutes nos querelles;
De nos cailloux frottés il ſort des étincelles,
La lumière en peut naître; et nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.

(4) Il s'agit ici de *Van-Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine. Il s'était fait inquiſiteur des livres, et paſſait pour entendre auſſi parfaitement la médecine préſervatrice des ames, qu'il entendait mal la médecine curative des corps. Il s'occupait ſur-tout d'empêcher les œuvres de M. de *Voltaire* de pénétrer dans la ville impériale. C'était d'ailleurs un homme aſſez ſavant, et dont les compilations peuvent être utiles, quoiqu'il n'eût aucune philoſophie, ni aucune connaiſſance des découvertes phyſiques faites de nos jours.

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen et sans des adversaires
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans (5)
Le tranquille esclavage écrasa les talens.

Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence :
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés.
A conserver les mœurs ils sont intéressés :
D'un écrivain pervers ils font toujours justice.

Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau, (6)
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était sorti.

On punit quelquefois et la plume et la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons, (7)
Au nom de JESUS-CHRIST prêchés par des démons.

(5) . . . . . *où depuis huit cents ans*

On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, et qui entre dans la bibliothèque des nations. Les *Dante*, les *Pétrarque*, les *Bocace*, les *Machiavel*, les *Guichardin*, les *Boyardo*, les *Tasse*, les *Arioste* ne furent point romains.

(6) Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre *Louis XIV* étaient imprimés à Cologne, chez *Pierre Marteau*.

(7) *D'un Guignard, d'un Bourgoin, &c.*

C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. *Guignard* était un jésuite qui fut pendu, et *Bourgoin* un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles ; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

Mais

Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuistre en son taudis compose une satire ;
En ai-je moins le droit de penser et d'écrire ?
Qu'on punisse l'abus ; mais l'usage est permis.

De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
Cet art, disait Boyer, a troublé des familles ; (8)
Il a trop raffiné les garçons et les filles.
Je le veux ; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits ?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un allemand trouvât l'Imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie !
Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter son peu d'argent,
Et revenait, content de la sainte Madône,
Chantant sa litanie, et demandant l'aumône !
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (9)
Payait au sacristain pour sa première nuit.

(8) *Cet art, disait Boyer, &c.*

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'Imprimerie avait fait un mal effroyable ; et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt.

(9) *Du temple au lit d'hymen, &c.*

Jusqu'au seizième siècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme, sans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée.

Un testateur mourant sans léguer à Saint-Pierre (10)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin tout un royaume interdit et damné (11)
Au premier occupant restait abandonné,
Quand du pape et de DIEU s'attirant la colère,
Le roi, sans payer Rome, épousait sa commère.

Rois! qui brisa les fers dont vous étiez chargés?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Qui, du fond de son puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébété?
Les livres ont tout fait: et quoi qu'on puisse dire,
Rois! vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.

(10) *Un testateur mourant, &c.*

Quiconque ne fesait pas un legs à l'Eglise par son testament était déclaré déconsez, on lui refusait la sépulture; et, par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prieur le plus voisin fesait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'Eglise en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

(11) . . . . *un royaume interdit et damné.*

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grâce en se révoltant contre le souverain; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, et on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur; on ôtait tous les corps saints de leurs châsses, et on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile; on dépendait les cloches, et on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voierie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer. Enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait le soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0250

Soyez reconnaiſſans, aimez les bons auteurs :
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaiſirs qu'ils vous donnent?
Plaiſirs purs que jamais les remords n'empoiſonnent.
Les pleurs de Melpomène, et les ris de ſa ſœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaiſe humeur?
Souvent un roi s'ennuie; il ſe fait lire à table
De Charle ou de Louis l'hiſtoire véritable;
Si l'auteur fut gêné par un cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur eſt un ſot?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe; il faut que l'aigle altière
Des airs à ſon plaiſir franchiſſe la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé;
C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mors eſt néceſſaire.
Un moine eſt de ſes fers eſclave volontaire;
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.
Des neuf ſavantes ſœurs le Parnaſſe habité
Serait-il un couvent ſous une mère abbeſſe
Qu'un évêque bénit, et qu'un Grizel confeſſe?

On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma ſœur,
De vous mettre à penſer ſans votre directeur;
Et quand vous écrirez ſur l'almanach de Liége,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilége.
Que dirait Uranie à ces plaiſans propos?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans ni bigots :
C'eſt une république éternelle et ſuprême
Qui n'admet d'autres lois que la loi de Thélême. (12)
Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Veniſe et l'eſprit génevois.

(12) Abbaye de la fondation de *Rabelais*. On avait gravé ſur la porte : *Fais ce que tu voudras*.

D'un bout du monde à l'autre elle étend ſon empire;
Parmi ſes citoyens chacun voudrait s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand Roi! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, eſt toujours reſpecté :
Mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
Reſſemble encore au tien, puiſqu'à tous il ſait plaire.

EPITRE CI.

AU ROI DE LA CHINE.

Sur ſon recueil de vers qu'il a fait imprimer.

1771.

Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine. (1)
Ton trône eſt donc placé ſur la double colline!

(1) *Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine.*

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a compoſé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poëme en vers chinois et en vers tartares. Ce n'eſt pas à beaucoup près ſon ſeul ouvrage. On vient de publier la traduction françaiſe de ce poëme.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme preſque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puiſſe ſuffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cents quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; et ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, ſe peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* eſt la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingts mille figures qui compoſent la langue; et à meſure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un chinois lettré ſe conſume donc dans le ſoin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

On sait dans l'Occident que malgré mes travers
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées absolument nécessaires, par des lignes et par des figures symboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps, et il y en a de trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur *Kien-Long* qui est, comme on sait, de race tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, et les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, et il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poëme de Moukden, qui aurait été facilement imprimé en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique et pour le difficile se montre ici dans tout son faste et dans toute sa misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, et que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur *Kien-Long* a plus d'un mérite, soit dans le sujet, qui est l'éloge de ses ancêtres, et où la piété filiale semble naturelle, soit dans les descriptions instructives pour nous, de la ville de Moukden et des animaux, des plantes de cette vaste province, soit dans la clarté du style, perfection si rare parmi nous. Il est encore à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui est sur-tout très-remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'être suprême. On doit peser ses paroles à la page 103 de la traduction. *Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer sur eux des regards de prédilection de la part du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.* Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solennels avec l'athéisme ? n'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions, fallait-il se contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémisphère ?

David même me plut, quoiqu'à parler sans feinte
Il prône trop souvent sa triste cité sainte,
Et que d'un même ton sa muse à tout propos
Fasse danser les monts et reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde;
Il est plus varié, sa veine est plus féconde;
Il a lu son Horace, il l'imite; et vraiment
Ta majesté chinoise en devrait faire autant.

Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère
L'art de la poësie à l'homme est nécessaire.
Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd.
Les vers sont en effet la musique de l'ame.

O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris,
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,

Il est triste que l'empereur *Kien-Long*, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur et à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille : il est encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de *Gengis*.

Une chose qui fait plus d'honneur à *Kien-Long*, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, et son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il est de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Egypte; les Egyptiens, dans le temps même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, et les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal à propos des Chaldéens, et les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout est différent entre ces deux peuples. Le père *Parennin* réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ses lettres à M. de *Mairan*.

De deux alexandrins côte à côte marchans,
L'un ſerve pour la rime, et l'autre pour le ſens?
Si bien que, ſans rien perdre, en bravant cet uſage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

Je me flatte, grand roi, que tes ſujets heureux
Ne ſont point opprimés ſous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle *Unigenitus*, billets aux confeſſés, (2)
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépaſſés.

Parmi nous le ſentier qui mène aux deux collines,
Ainſi que tout le reſte, eſt parſemé d'épines.
A la Chine, ſans doute, il n'en eſt pas ainſi.
Les biens ſont loin de nous, et les maux ſont ici:
C'eſt de l'eſprit français la deviſe éternelle.

Je veux m'y conformer, et d'un crayon fidèle
Peindre notre Parnaſſe à tes regards chinois.
Ecoute; mon partage eſt d'ennuyer les rois.
Tu ſais (car l'univers eſt plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main

(2) *Bulle* Unigenitus, *billets aux confeſſés,*
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépaſſés.

Ce paſſage n'a guère beſoin de commentaire. On ſait aſſez quelles peines la ſageſſe du roi très-chrétien et du miniſtère a eues à calmer toutes ces querelles auſſi odieuſes que ridicules. Elles ont été pouſſées juſqu'à refuſer la ſépulture aux morts. Ces horribles extravagances ſont certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardieſſe d'envoyer des miſſionnaires.

Des ſales héritiers d'Etienne et de Plantin. (3)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le ſort ſe déploie.
C'eſt là qu'on vit briller ce grave magiſtrat (4)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'Etat.
Il donna des leçons à notre académie,
Et fut très-mal payé de tant de prud'hommie.
Du janſéniſme obſcur le fougueux gazetier (5)
Aux beaux eſprits du temps ne fait aucun quartier.

(3) *Des ſales héritiers d'Etienne et de Plantin.*

Probablement l'auteur donne l'épithète de *ſales* aux imprimeurs, parce que leurs mains ſont toujours noircies d'encre. Les *Etienne* et les *Plantin* étaient des imprimeurs très-ſavans et très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(4) *C'eſt là qu'on vit briller ce grave magiſtrat.*

L'auteur fait alluſion, ſans doute, à un principal magiſtrat de la ville de Montauban, qui, dans ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe, tembla inſulter pluſieurs gens de lettres qui lui répondirent par un deluge de plaiſanteries. Mais ces facéties ne portent point ſur l'eſſentiel, et laiſſent ſubſiſter le mérite de l'homme de lettres et celui du galant homme.

(5) *Du janſéniſme obſcur le fougueux gazetier.*

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandeſtinement et régulièrement ſous le nom de *Nouvelles eccléſiaſtiques*, depuis pluſieurs années. Rien ne reſſemble moins à l'eccleſiaſtique ou à l'eccléſiaſte que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne ſont pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en ſont encore. Je ne ſuis pas étonné que l'auteur de l'épitre au roi de la Chine donne le nom d'obſcur au janſéniſme. Il ne l'était pas du temps de *Paſcal*, d'*Arnaud* et de la ducheſſe de *Longueville*; mais depuis qu'il eſt devenu une caverne de convulſionnaires, il eſt tombé dans un aſſez grand mépris. Au reſte, il ne faut pas confondre avec les janſéniſtes convulſionnaires, les gens de bien éclairés qui ſoutiennent les droits de l'Egliſe gallicane et de toute Egliſe, contre les uſurpations de la cour de Rome. Ce ſont de bons citoyens et non des janſéniſtes: ils méritent les remercîmens de l'Europe.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0256

Hayer pourſuit de loin les encyclopédiſtes; (6)
Linguet fond en courroux ſur les économiſtes; (7)
A brûler les païens (8) Ribalier ſe morfond:

(6) *Hayer pourſuit de loin les encyclopédiſtes.*

On croit que cet *Hayer* était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on diſait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appelait ce journal *chrétien*, comme ſi les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait exiſté : cependant il eſt certain qu'il a été imprimé pluſieurs années de ſuite.

N. B. Le journal du père *Hayer* était intitulé *Lettres ſur quelques écrits de ce temps.* Il le feſait en commun avec un avocat nommé *Soret.*

Le journal chrétien eſt un autre ouvrage auquel *Hayer* a pu travailler auſſi quelque temps. C'eſt ce même *Hayer* qui s'aviſa un jour de faire imprimer dans une brochure trente-ſept démonſtrations de la ſpiritualité de l'ame.

(7) *Linguet fond en courroux ſur les économiſtes.*

Les économiſtes ſont une ſociété qui a donné d'excellens morceaux ſur l'agriculture, ſur l'économie champêtre et ſur pluſieurs objets qui intéreſſent le genre humain. M. *Linguet* eſt un avocat de beaucoup d'eſprit, auteur des pluſieurs ouvrages, dans leſquels on a trouvé des vues philoſophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles aſſez vives avec les économiſtes auteurs des éphémérides du citoyen, et s'eſt tiré avec un ſuccès plus brillant de celles que l'abbé *la Blétrie* lui a ſuſcitées.

(8) *A brûler les païens Ribalier ſe morfond.*

Ceci eſt une alluſion viſible à la grande querelle de M. *Ribalier*, principal du collége *Mazarin*, avec M. *Marmontel* de l'académie françaiſe, auteur du célèbre ouvrage moral, intitulé *Bélisaire.* Il s'agiſſait de ſavoir ſi tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la juſtice et les bonnes œuvres, ſans pouvoir connaître notre ſainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien ſoupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miſericorde. Le principal du collége, membre de la ſorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la ſcience du ſalut.

L'Europe fut pour M. *Marmontel*, et la ſorbonne pour M. *Ribalier.* M. de *Beaumont*, archevêque de Paris, prit auſſi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur *Kien-Long* qui en fut informé

Beaumont pouſſe à Jean-Jaque, et Jean-Jaque à Beaumont: (9)

par le père *Amiot*, l'un des jéſuites conſervés à la Chine pour ſon ſavoir et pour ſes ſervices : mais ce n'eſt pas le ſeul roi qui a eu de petits démêlés avec M. de *Beaumont*. L'empereur *Kien-Long* n'en gouverna pas moins bien ſes Etats, et continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pouſſe à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont.*

Jean-Jacques Rouſſeau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui ; pour y parvenir, il compoſa des romans, et écrivit contre les romans. Il fit des comédies, et publia que la comédie eſt une œuvre du malin. *Jean-Jacques* dans ſes livres diſait, *ô mon ami !* avec effuſion de cœur, et ſe brouillait avec tous ſes amis. *Jean-Jacques* s'écriait dans les préfaces de ſes brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie !* et il renonçait à ſa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il préſentait requête au conſeil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ſes coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient orthodoxes, et puis il écrivait que ces prédicans étaient des fripons et des hérétiques. *O mon cher paſteur de Bovereſſe, à bovibus !* s'écriait-il encore dans ſes brochures, que je vous aime, et que vous êtes un paſteur ſelon le cœur de DIEU et ſelon le mien ! et que vous m'avez fait verſer de larmes de joie ! mais le lendemain il imprimait que le paſteur de Bovereſſe était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De là *Jean-Jacques*, vêtu en arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu ; et comme la nation anglaiſe feſait uſage de ſa liberté en ſe moquant outrageuſement de lui, il imprima que ſon ami intime, qui lui rendait des ſervices inouis, était le cœur le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de *Beaumont*, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout oppoſé, prit *Jean-Jacques* ſérieuſement, et donna un gros mandement, non pas un mandement ſur ſes fermiers, pour fournir à *Jean-Jacques* quelques rétributions par la main des diacres, ſelon les règles de la primitive Egliſe ; mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expreſſions malſonnantes, téméraires, offenſives des oreilles pieuſes, tendantes à inſinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de ſon côté, répondit ſérieuſement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula ſa lettre, *Jean-Jacques à Chriſtophe de Beaumont*, comme *Céſar* écrivait à *Cicéron*, *Cæſar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encore que c'était auſſi le ſtyle des premiers ſiècles de l'Egliſe. *Saint Jérôme*,

Paliſſot contre eux tous puiſſamment s'évertue : (10)
Que de fiel s'évapore, et que d'encre eſt perdue !

qui n'était qu'un pauvre ſavant prêtre retiré à Bethléem, pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainſi à *Jean*, évêque de Jéruſalem, ſon ennemi capital.

Jean-Jacques, dans ſa lettre à *Chriſtophe*, dit : (page 2.) *Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état :* cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que *Jean-Jacques*, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, mépriſait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine et le roi de Pruſſe s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait ſur lui les yeux.* Il prie (page 12) l'archevêque de lire ſon roman d'Héloïſe, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b. . . . . et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de ſe marier à un ivrogne. Après quoi *Jean-Jacques* parle de JESUS-CHRIST, de la grâce prévenante, du péché originel et de la Trinité. Et il conclut par déclarer poſitivement (page 127) que tous les gouvernemens de l'Europe *lui devaient élever des ſtatues à frais communs.*

Enfin, après avoir traité à fond avec *Chriſtophe* ſur tous les points abſtrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en proſe.

De ſon côté, *Chriſtophe* commence par avertir les fidèles (page 4) que *Jean-Jacques eſt amateur de lui-même, fier et même ſuperbe, même enflé d'orgueil, impie, blaſphémateur et calomniateur*, et qui pis eſt, *amateur des voluptés plutôt que de* DIEU ; *enfin d'un eſprit corrompu et perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a penſé de ces traits d'éloquence ? il a ri.

(10) *Paliſſot contre eux tous puiſſamment s'évertue.*

M. *Paliſſot* eſt l'auteur de la comédie des philoſophes, dans laquelle on repréſenta *Jean-Jacques* marchant à quatre pattes, et des ſavans volant dans la poche. Il eſt auſſi l'auteur d'un poëme intitulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de *Pope*. Ce poëme eſt rempli de traits contre meſſieurs *Marmontel*, abbé *Coyer*, abbé *Raynal*, abbé *le Blanc*, *Mayol*, *Baculard d'Arnaud*, *le Mierre*, *du Belloi*, *Sedaine*, *Dorat*, *la Morlière*, *Rochon*, *Boitel*, *Taconnet*, *Poinſinet*, *du Roſoi*, *Blin*, *Colardeau*, *Baſtide*, *Moui*, *Portelance*, *Sauvigni*, *Robé*, l'*Attaignant*, *Jonval*, *Acard*, *Bergier*, meſdames *Grafigni*, *Ricoboni*, *Unci*, *Curé*, &c.

Ce poëme eſt en trois chants. *Fréron* y eſt inſtallé chancelier de la Sottiſe, Sa ſouveraine le change en âne. *Fréron*, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire préſent d'une paire d'ailes. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuſte à contre-ſens, de ſorte que *Fréron*, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottiſe qu'il porte ſur ſon dos. Cette

Parmi les combattans vient un rimeur (11) gaſcon,
Prédicant, petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour ſe ſignaler refait la Henriade;
Et tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
De voler en vainqueur au haut du mont ſacré,
On vit dans l'amertume, et l'on meurt ignoré;
La diſcorde eſt par-tout, et le public s'en raille.
On ſe hait au Parnaſſe encor plus qu'à Verſaille.
Grand Roi, de qui les vers et l'eſprit ſont ſi doux,
Crois-moi, reſte à Pékin, ne viens jamais chez nous.

Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire;
Tes vers ſeront toujours très-bons dans ton empire;
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!
Les Français ſont malins et ſont grands chanſonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année, (12)
Sur les pas d'une étoile à marcher obſtinée,

imagination a été régardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur *que Fréron était ci-devant un jéſuite chaſſé du collége pour ſes mœurs, fut enſuite abbé, puis ſous-lieutenant, et ſe déguiſa en comteſſe*, (page 62, chant IIIe.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme nuiſit à ſon ſuccès; mais la métamorphoſe de *Fréron* en âne réunit tous les ſuffrages.

(11) . . . . . *vient un rimeur gaſcon*,

Voyez les notes ſur l'épître à M. d'*Alembert*.

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.*

Voyez l'article *Epiphanie* dans le *Dictionnaire philoſophique*. On a été dans l'habitude à Paris de faire preſque tous les ans des couplets ſur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant JESUS pour leur ſuzerain dans ſon étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe et de l'or. On appelle ces chanſons des Noëls, parce que c'eſt aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans leſquels on trouve des couplets extrêmement plaiſans.

Combler l'enfant JESUS des plus rares préſens,
N'emportent de Paris, pour tous remercîmens,
Que des couplets fort gais qu'on chante ſans ſcrupule.
Collé dans ſes refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un tréſor!
Tout mon étonnement eſt de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique, (13)
Accompagné par-tout de l'eſtime publique,
Vit Paris ſans rien craindre, et régna ſur les cœurs.
On reſpecta ſon nom comme on chérit ſes mœurs.
Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on révère,
Se connaît en grands vers, et ſe garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'eſt uſé:
Boileau, craint de ſon ſiècle, au nôtre eſt mépriſé:
Le tragique, étonné de ſa métamorphoſe,
Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en proſe.
De Molière oublié le ſel s'eſt affadi.

En vain, pour ranimer le Parnaſſe engourdi,
Du peintre des Saiſons la main féconde et pure, (14)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement, de Virgile élégant traducteur,
De Lille a quelquefois égalé ſon auteur, (15)

(13) *Le roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique.*

Le roi de Danemarck régnant.

(14) *Du peintre des Saiſons la main féconde et pure.*

M. de *Saint-Lambert* meſtre de camp, auteur du charmant poëme des Saiſons.

(15) *De Lille a quelquefois égalé ſon auteur.*

M. de *Lille*, auteur d'une traduction des Géorgiques très-eſtimée des gens de lettres.

D'un siècle dégoûté la démence imbécile
Préfère les remparts et Vaux-hall à Virgile.
On verrait Cicéron sifflé dans le palais.

Le léger vaudeville et les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique;
Tout le reste est passé; le sublime est gothique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
Les Frérons te loûraient pour quelque argent comptant;
Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réussir en France, il faut prendre son temps.
Tu seras bien reçu de quelques grands savans,
Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée, (16)
Et que la compagnie autrefois tant vantée,
En disant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à DIEU.
Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire: (17)
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,
Et *blâmer* par arrêt tes vers et ton *Changti*.

(16) *Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée.*

Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine, qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cet horrible impertinence dans son poëme, où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

(17) *Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire.*

Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la nature*, livre d'un declamateur qui se repète sans cesse, et d'un très-grand ignorant en physique, qui a la sottise de croire aux anguilles de *Needham*. Il vaut mieux croire en DIEU avec *Epictete* et *Marc-Aurèle*. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais.

La sorbonne en latin (mais non sans solécismes)
Soutiendra que ta muse à besoin d'exorcismes ;
Qu'il n'est de gens de bien *que nous et nos amis ;*
Que l'enfer, grâce à DIEU, t'est pour jamais promis.
Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant, et par-tout condamné,
Tu ne seras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès long-temps se partage.
Tout peuple a sa folie ainsi que son usage.
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des mosquées ; (18)
Plus loin du grand Lama les reliques musquées (19)
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un sot, est dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible, (20)
A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (21)

(18) *Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.*

Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude, les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand Lama les reliques musquées.*

Il est très-vrai que le grand Lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs.

(20) *Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible.*

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries depuis *Prinn* jusqu'à *Warburton*.

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.*

Grizel fameux dans le métier de directeur.

Monarque au nez camus des fertiles rivages
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de ſages,
Règne en paix, fais des vers et goûte de beaux jours;
Tandis que ſans argent, ſans amis, ſans ſecours,
Le mogol eſt errant dans l'Inde enſanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perſe eſt agitée,
Qu'une pipe à la main, ſur un large ſopha
Mollement étendu, le peſant Mouſtapha
Voit le Ruſſe entaſſer des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles;
Et qu'un bacha du Caire à ſa place eſt aſſis
Sur le trône où les chats régnaient avec Iſis.

Nous autres cependant, au bout de l'hémiſphère,
Nous, des Welches groſſiers poſtérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le ſein des loiſirs,
A nos frivolités que nous nommons plaiſirs;
Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances, (22)
Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances! (23)

(22) *Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances.*

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans;* car le ſyſtême de *Laſs* eſt de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances.*

C'eſt ce que nous attendons avec concupiſcence. S'il en vient à bout, il ſera couvert de gloire, et nous le chanterons.

EPITRE CII.

A HORACE.

1771.

TOUJOURS ami des vers, et du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat ſecrétaire,
Dont l'écrit froid et long, déjà mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli. (1)

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux HORACE,
A toi qui reſpiras la molleſſe et la grâce,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes diſcours,
Chantas les doux loiſirs, les vins et les amours,
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je ſuis un peu fâché pour Virgile et pour toi,
Que tous deux nés romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très-légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.

(1) M. l'abbé de *Mabli*, frère de l'abbé *Condillac*. Il avait donné d'excellentes obſervations ſur l'hiſtoire de France et un grand nombre d'autres ouvrages qui reſpirent l'amour de la vertu. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de *Voltaire* et d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puiſqu'ils avaient le même but que lui, et défendaient la même cauſe. Sa conduite a toujours été digne de ſes ouvrages ; et la protection paſſagère qu'il eut la faibleſſe d'accorder à l'écolier de Dijon n'a été qu'une erreur d'un moment.

Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin;
Pour voler son tuteur il lui perça le sein;
Il trahit Cicéron, père de la patrie;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers;
Il fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeait des soins moins complaisans.
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;
De son goût délicat la finesse agréable
Fesait, sans nous gêner, les honneurs de sa table;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons et les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola; je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disait que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur:
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces côteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre Etats divers arrêtent ma pensée.

Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts.
Des riches Génevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre!

Je le suis en secret dans mon obscurité.
Ma retraite et mon âge ont fait ma sureté.
D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage, (2)
J'ai ri de sa sottise : et quand mon ermitage
Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savans, des têtes couronnées,
Je laissais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage.
Depuis le grand édit, inculte, inhabité, (3)
Ignoré des humains dans sa triste beauté,

(2) Voyez les notes de l'épître à M. de *Saint-Lambert*.

(3) *Depuis le grand édit, inculte, inhabité.*

A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex passèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte; elle se couvrit de marais ; il y eut quatre-vingts charrues de moins ; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Genève, par sa seule industrie, et presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures et son commerce.

La nature y mourait, je lui portai la vie;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars.
J'appelai les métiers qui précèdent les arts;
Et pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte église.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin,
DIEU tolérant, DIEU bon, tu bénis mon dessein!
André Ganganelli, ton sage et doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en saint-père.
L'ignorance en frémit : et Nonotte hébété
S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-dieu
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée.
Aux champs élysiens tu dois en être instruit.
Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, et par quel sort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des saints, même des beaux esprits,
Comment il en déchut; et par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé de Pure.

Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule;
Aux horreurs de la fronde a succédé la bulle;

Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
C'est-là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;
Mais égalerons-nous l'Italie et la Gréce?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différens tu sus monter ta lyre;
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire;
Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces serpens ténébreux?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Velches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une sacristie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.
L'un dit que mes écrits, à Cramer (4) bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.

(4) *L'un dit que mes écrits . . . . . .*

Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur, selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cents mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup : mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, et cela les console.

L'autre que j'ai traité la Genèſe de fable,
Que je n'aime point DIEU, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime; et l'avocat Marchand (5)
Prétend que je ſuis mort, et fait mon teſtament.
Un autre moins plaiſant, mais plus hardi fauſſaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard. (6)

Ainſi lorſqu'un pauvre homme, au fond de ſa chaumière,
En dépit de Tiſſot, (7) finiſſait ſa carrière,
On vit avec ſurpriſe une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds ſe gliſſer dans ſes draps.

Chaſſons loin de chez moi tous ces rats du Parnaſſe;
Jouiſſons, écrivons, vivons, mon cher HORACE.
J'ai déjà paſſé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué ſon rôle en excellent acteur,
Et ſentant que la mort aſſiégeait ſa vieilleſſe,
Voulut qu'on l'applaudît lorſqu'il finit ſa pièce.
J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes ſoins

(5) *Soudain Fréron l'imprime; et l'avocat Marchand.*

Marchand, avocat de Paris, s'eſt amuſé à faire le prétendu teſtament de l'auteur, et pluſieurs perſonnes y ont été trompées.

(6) *Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard.*

Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration faite par-devant notaire, d'une prétendue profeſſion de foi que des poliſſons inconnus diſaient avoir entendu prononcer. Les fauſſaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un ſtyle ridicule, ne pouſsèrent pas leur inſolence juſqu'à prétendre qu'elle fût ſignée par l'auteur. Voyez la vie de M. de *Voltaire*.

(7) *En dépit de Tiſſot finiſſait ſa carrière.*

Célèbre médecin de Lauſanne, capitale du pays Roman.

A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi, lorsque mon pouls inégal et pressé
Fesait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Athropos, aux humains si sévère,
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Hubert (8) me fesait rire avec ses pasquinades;
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers, (9)
Tout m'assure qu'HORACE est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
Là, jamais on ne vit monsieur l'abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Eternel;

(8) *Hubert me fesait rire avec ses pasquinades.*

Neveu de la célèbre mademoiselle *Hubert*, auteur de *La religion essentielle à l'homme*, livre très-profond. M. *Hubert* avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux.

(9) *Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers.*

On devait, sans doute, mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules, mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Eglise.

Et fatiguant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernières penſées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra ſans me connaître
Gourmander ma faibleſſe, et me parler en maître!
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui ſeſant moi-même un plus ſage ſermon?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale:
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du temps; ce ſont-là tes maximes.

Cher HORACE, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands et des Goths;
Elle flatte l'oreille; et ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment, en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux et Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne, et de parler en proſe.

EPITRE CIII.

BENALDAKI A CARAMOUFTÉE,

Femme de Giafar le Barmécide. (*)

1771.

De Barmécide épouſe généreuſe,
Toujours aimable et toujours vertueuſe,
Quand vous ſortez des rives de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux et triſte éclat,
Et que, tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont ſur la route, et vous ſuivent tous deux,
Votre départ eſt un triomphe auguſte;
Chacun bénit Barmécide le juſte;
Et la retraite eſt pour vous une cour.
Nul intérêt : vous régnez par l'amour;
Un tel empire eſt le ſeul qui nous flatte.

Je vis hier ſur les bords de l'Euphrate
Gens de tout âge et de tous les pays;
Je leur diſais : Qui vous a réunis?
— C'eſt Barmécide. Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice?
— C'eſt Barmécide. Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?

(*) Cette épître a été écrite à madame la ducheſſe de *Choiſeul*, à l'occaſion de la diſgrâce de ſon mari.

Toi mon ami, de qui tiens-tu ta place,
Ta penſion? qui t'a fait cette grâce?
— C'eſt Barmécide. Il répandait le bien
De ſon calife, et prodiguait le ſien.
Et les enfans répétaient : Barmécide!
Ce nom ſacré ſur nos lèvres réſide
Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,
Nous défendit de crier davantage;
Chacun ſe tut, ainſi qu'il eſt d'uſage.
Mais les échos répétèrent cent fois :
C'eſt Barmécide : et leur bruyante voix
Du doux ſommeil priva, pour ſon dommage,
Le commandeur des croyans de notre âge.
Au point du jour, alors qu'il s'endormit,
Tout en rêvant, le calife redit :
C'eſt Barmécide : et bientôt ſa ſageſſe
A ranimé ſa première tendreſſe.

EPITRE CIV.

A M. D'ALEMBERT.

1772.

ESPRIT juſte et profond, parfait ami, vrai ſage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage?
Le roi danois et toi, mes juges ſouverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilége eſt beau; mais que faut-il écrire?
Me permettriez-vous quelques grains de ſatire?

Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius?
Horace a-t-il raiſon contre Nomentanus?
Oui, ſi ces deux latins montés ſur le Parnaſſe
S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace.
La défenſe eſt de droit; et d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repouſſa le frélon.
La guerre eſt au Parnaſſe, au conſeil, en ſorbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons perſonne.

Vous m'avez endormi, diſait ce bon Trublet; (1)
Je réveillai mon homme à grands coups de ſifflet.
Je fis bien: chacun rit, et j'en ris même encore.
La critique a du bon, je l'aime et je l'honore;
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la ſaine raiſon triomphe avec le temps.
Lorſque dans ſon grenier certain Larcher réclame (2)
La loi qui proſtitue et ſa fille et ſa femme,
Qu'il veut dans Notre-Dame établir ſon ſérail,
On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail

(1) . . . . . *diſait ce bon Trublet.*

Voyez la pièce intitulée le *pauvre Diable.*

(2) *Lorſque dans ſon grenier certain Larcher réclame.*

Larcher répétiteur au collége Mazarin. Il ſoutint opiniâtrement que dans la grande ville de Babylone toutes les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de ſe proſtituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent, et cela dans le temple de *Vénus*, quoique *Vénus* fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puiſqu'*Herodote* l'avait dite expreſſément. Le même *Larcher* diſputa fortement ſur le grand ſerpent Ophionée, ſur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que la *Providence envoie la peſte et la famine ſur la terre.* Il y a encore dans la pouſſière des colléges de ces cuiſtres qui ſemblent être du quinzième ſiècle. Notre auteur ne fit que ſe moquer de ce *Larcher*, et il fut ſecondé de tout Paris à qui il le fit connaître. Voyez *la défenſe de mon oncle.*

Eſt ouvert aux travaux d'un ſavant antiquaire;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine; et le public inſtruit
Se moque de Larcher qui jure en ſon réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé ſur ſes rives (3)
Reçoit avec plaiſir ſes feuilles fugitives.
Tancrède en vers croiſés fait-il bâiller Paris?
On m'ennuie à mon tour des plus peſans écrits;
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare; (4)
On préfère à mes vers Crébillon le barbare; (5)

(3) *L'abbé François écrit, &c.*

Il y a en effet un abbé nommé *François*, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'eſt chargé entièrement. C'eſt un pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philoſophes, livre que perſonne ne connaît ni ne connaîtra.

(4) *A Danchet, à Brunet, &c.*

Danchet eſt un de ces poëtes médiocres qu'on ne connaît plus. Il a fait quelques tragédies et quelques opéra; pour *Brunet*, nous ne ſavons qui c'eſt, à moins que ce ne ſoit un nommé M. *le Brun*, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiſelle *Corneille*. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiſelle *Corneille*, mais point ſon ode qui ne valait rien. Alors M. *le Brun* écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela eſt dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre auſſi qu'on ſe moque de lui.

(5) . . . . *Crébillon le barbare.*

Nous ne ſavons ſi par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du ſtyle qu'on a reprochée à *Crébillon;* c'eſt peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'eſt pas parce qu'*Atrée* eſt trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle paſſe pour mauvaiſe chez tous les gens de goût; car dans Rodogune, *Cléopâtre* eſt plus cruelle encore, et cette atrocité même ſemblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme: cependant cette fin de la tragédie de Rodogune eſt un chef-d'œuvre du théâtre, et réuſſira toujours.

Nous trouvons dans le Mercure de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuſes qu'on ait encore faites ſur *Atrée;* les voici.

Cette longue dispute échauffe les esprits.
Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,

» En général les vengeances, pour être intéressantes au théâtre, » doivent être promptes, subites, violentes; il faut toujours frapper de » grands coups sur la scène: les horreurs longues et détaillées ne sont » que rebutantes. M. de *Crébillon*, malgré ce précepte, a risqué la coupe » d'Atrée; mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quelques esprits » faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi croient que les » atrocités sont le plus grand effort de l'esprit humain, et que l'hor- » reur est ce qu'il y a de plus tragique. Elles se trompent beaucoup; » c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver. Nous avons des romans » inconnus et fort au-dessous du médiocre, où l'on a rassemblé assez » d'horreurs pour faire cinquante tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'Atrée est une fort mauvaise pièce.

1°. C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord *Atrée voit enfin renaître l'espoir et la douceur de se venger d'un traître. Les vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de lui, semblent exciter son courroux avec les flots. Le calme, si long-temps fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux.*

Aussitôt après *Atrée* commande que la flotte d'*Atrée* se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus; et il dit *que ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'*Atrée* débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. *Atrée* dit:

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux:
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait le vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée! *La Fontaine* a dit en riant:

. . . . . je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; et exprimer de tels sentimens sans avoir dit encore de

De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.

quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2°. Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3°. Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous emeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4°. La pièce pèche encore par un défaut plus grand, s'il est possible, c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'*Atrée*, nommé *Plisthène* et *Théodamie*, fille de *Thieste*; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5°. Le style est digne de cette conduite: ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance:

Un ennemi ne peut pardonner une offense;
Il faut un terme au crime et non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes transports* furieux.
Tout est prêt, *et déjà dans mon* cœur furieux
Je goûte le plaisir *le plus parfait* des dieux;
Je vais être vengé, *Thieste, quelle joie!*

La plupart des vers sont obscurs, et ne sont pas français.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de mon bonheur suprême!
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant sans respect, et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère:
Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thieste, chasses-en les soupçons et la crainte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0278

Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli;
L'eſprit, le goût s'épure, et l'art eſt embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux ſtances de la Grange, aux couplets de Rouſſeau, (6)
Que Mégère en courroux tira de ſon cerveau.

Une pièce écrite ainſi d'un bout à l'autre pourrait-elle réuſſir? Pour comble d'impertinence la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers eſt d'un ſcélérat ivre. Et remarquez qu'*Atrée* a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, ſon Pyrrhus, ſon Xerxès, ſon Catilina, ſon Triumvirat, ſont des pièces encore plus mauvaiſes, et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare: mais nous ne convenons pas que ſon Electre, et ſur-tout ſon Rhadamiſte, méritent le mépris profond que *Boileau* avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles choſes, particulièrement dans Rhadamiſte; et quand le public a décidé conſtamment pendant ſoixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts ſubſiſtent, les beautés l'emportent. *Boileau* fut trop rebuté des défauts. Rhadamiſte ſera toujours jouée avec un grand ſuccès : et même on verra Electre avec plaiſir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le ſpectateur.

L'abbé de *Chaulieu* diſait que la pièce de Rhadamiſte aurait été très-claire, n'eût été l'expoſition. Mais quoique le premier acte ſoit un peu obſcur, il me ſemble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés.

(6) *Aux ſtances de la Grange, aux couplets de Rouſſeau.*

Les philippiques de *la Grange* et les couplets de *Rouſſeau* paſsèrent aſſez long-temps pour être écrits avec force et enthouſiaſme : mais les eſprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y ſont jamais laiſſé tromper. En effet ôtez les injures, il ne reſte rien. Le ſuccès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel ſuccès qui conduiſit *la Grange* en priſon, et le portrait de *Rouſſeau* à la grève !

La Grange était le plus coupable des deux, ſans contredit : mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que *la Grange* n'avait eu de folie.

Pour gagner vingt écus ce fou de la Beaumelle (7)
Insulte de Louis la mémoire immortelle.

(7) . . . . . *ce fou de la Beaumelle.*

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de *la Grange*, ni celui de *Rousseau*, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cévènes auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et a été répétiteur des enfans de M. de *Budé de Boisy*. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

De l'académie française et de l'académie des sciences, &c.

A Ferney, 8 mars 1771.

MONSIEUR,

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur *la Beaumelle*, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire *Eslinger*, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV* que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne *Louis XIV* d'avoir fait empoisonner le marquis de *Louvois*, son ministre, dont il était excédé, et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tome III, pages 269 et 271.)

Que *Louis XIV* ayant promis à madame de *Maintenon* de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de *Louis XV*, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince *Eugène*, et à trahir son roi, son aïeul et sa patrie.

Il

Il croit déshonorer, dans ses obscurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.

Il ajoute que l'armée des assiégeans jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine, nous ne lèverons pas le siége.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de *madame de Maintenon.* (T. IV, page 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de *Louis XIV* avec madame de *Maintenon*, dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un *tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguste.* (Tome III, page 75.)

Que le duc de *Bourbon*, étant premier ministre, fit assassiner *Vergier*, ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de saint Louis pour récompense. (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand père de l'empereur aujourd'hui régnant avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (T. II, p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables ; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfans de la *Voisin*, de *Cartouche* et de *Damiens* n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître, à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées, que le premier président de *Maisons* était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel-esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde ; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez

Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que sur sa joue ou sur son omoplate,

indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'*Erlach*, de *Watteville*, de *Diesbach*, de *Sinner*, et d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'*Erlach* en écrivit en France où *la Beaumelle* était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévènes dont il est natif. Je ne vous parle, Monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (p. 108.) et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci.

„ On se rappelle très-bien que vous partites d'ici avec la gou-
„ vernante des enfans d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa furti-
„ vement avec vous, après avoir volé sa maîtresse; ce dont tout
„ le public est pleinement instruit ici. Mais nous ne disons pas
„ que vous ayez part à ce vol. A Gotha, 24 juillet 1767. *Signé*
„ ROUSSEAU, conseiller aulique de son altesse sérénissime. „

Son altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 auguste 1767 :
„ Que vous êtes aimable d'entrer si bien dans mes vues au sujet de
„ ce misérable *la Beaumelle!* Croyez-moi, nous ne pouvons rien
„ faire de plus sage que de l'abandonner lui et son aventurière, &c. „
Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la duchesse de Gotha. Je pouvais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, Monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je

Des rois et des héros les grands noms soient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

Ces serpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poisons et rampans dans l'ordure,
Sont toujours écrasés sous les pieds des passans.
Vive le cygne heureux qui par ses doux accens
Célébra les saisons, leurs dons et leurs usages,
Les travaux, les vertus et les plaisirs des sages!
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)
Croassa contre lui du fond de son bourbier.

vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi authentique et aussi décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philosophe d'avoir pour ennemis de tels misérables.

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.*

Un nommé *Clément*, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, et ci-devant maître de quartier dans une pension, a fait un livre entier contre M. de *Saint-Lambert*, M. de *Lille*, M. *Dorat*, M. *Vatelet* et M. *le Mierre*. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers: et ensuite il décide que M. de *Lille* a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce *Clément*, sans respect pour le public, décide, d'un ton de maître, que tel vers est ridicule, tel autre plat, tel autre grossier, sans en alléguer la plus faible raison. Il ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point M. de *Lille*; mais nous remercions M. de *Lille* du plaisir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé *Virgile* en plusieurs endroits, et qu'il a

Nous laiſſons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron diſciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont ſalir du papier,
Et ſur les dons des Dieux porter leurs mains impies;
Animaux mal-ſefans, ſemblables aux harpies,
De leurs ongles crochus et de leur ſouffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

EPITRE CV.

AU ROI DE SUEDE,

GUSTAVE III.

1772.

JEUNE et digne héritier du grand nom de Guſtave,
Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu:
Guſtave a triomphé ſitôt qu'il a paru.

vaincu les plus grandes difficultés. Nous oſons dire qu'il a rendu un ſignalé ſervice à la langue françaiſe, et *Clément* n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'eſtimable poëme des *Saiſons* de M. de *Saint-Lambert:* mais quel chef-d'œuvre avait fait ce *Clément*, pour être en droit de condamner ſi fièrement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainſi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de ſa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable*, mourant de honte et de faim, ſe fit ſatirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'hiſtoire du *Pauvre Diable* la véritable hiſtoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, ſe mettent à juger ce que les autres font.

On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime.
Tu viens de reſſaiſir les droits du diadême. (1)
Et quels ſont en effet ſes véritables droits?
De faire des heureux en protégeant les lois;
De rendre à ſon pays cette gloire paſſée,
Que la diſcorde obſcure a long-temps éclipſée;
De ne plus diſtinguer ni bonnets ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées,
Qu'à leurs diſſentions la haine avait livrées,
Et de les réunir ſous un roi généreux:
Un Etat diviſé fut toujours malheureux.
De ſa liberté vaine il vante le preſtige;
Dans ſon illuſion ſa misère l'afflige;
Sans forces, ſans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme et prudent prenne en ſes mains les rènes,
Le peuple avec plaiſir reçoit ſes douces chaînes;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à ſa voix;
On marche alors ſans crainte aux pénibles exploits.
On ſoutient les travaux, on prend un nouvel être,
Et les ſujets enfin ſont dignes de leur maître.

(1) La queſtion ne ſe réduit pas à ſavoir ſi le peuple ſuédois était réellement opprimé par le ſénat: dans ce cas on peut, ſans doute, excuſer la révolution, mais elle n'en devient pas plus juſte. L'abus qu'un autre fait d'un pouvoir même uſurpé ne me donne pas le droit de m'en emparer.

EPITRE CVI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE

DE LA TOUR-DU-PIN.

Fille de ces dauphins de qui l'extravagance
S'ennuya de régner pour obéir en France,
Femme aimable, honnête homme, esprit libre et hardi,
Qui, n'aimant que le vrai, ne suis que la nature,
Qui mépriſas toujours le vulgaire engourdi
Sous l'empire de l'impoſture,
Qui ne conçus jamais la moindre vanité
Ni de l'éclat de la naiſſance,
Ni de celui de la beauté,
Ni du faſte de l'opulence;
Tu quittes le fracas des villes et des cours,
Les ſpectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,
Pour conſoler mes derniers jours
Dans ma ſolitude profonde.
En habit d'amazone, au fond de mes déſerts,
Je te vois arriver plus belle et plus brillante
Que la divinité qui naquit ſur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
Apporte un jour nouveau dans mon obſcurité;
Ce n'eſt point de l'amour le flambleau redoutable,
C'eſt celui de la vérité:
C'eſt elle qui t'inſtruit, et tu la rends aimable.

C'eſt ainſi qu'auprès de Platon,
Auprès du vieux Anacréon,
Les belles nymphes de la Gréce
Accouraient pour donner leçon
Et de plaiſir et de ſageſſe.

La légende nous a conté
Que l'on vit ſainte Tècle, au public expoſée,
Suivant par-tout ſaint Paul, en homme déguiſée,
Braver tous les brocards de la malignité.
Cet exemple de piété
En tout pays fut imité
Chez la révérende prêtriſe.
Chacun des pères de l'Egliſe
Eut une femme à ſon côté.
Il n'eſt point de François de Sale
Sans une dame de Chantal :
Un dévot peut penſer à mal,
Mais ne donne point de ſcandale.

Bravez donc les diſcours malins,
Demeurez dans mon ermitage,
Et craignez plus les jeunes ſaints
Que les fleurettes d'un vieux ſage.

EPITRE CVII.

A M. MARMONTEL.

1773.

Mon très-aimable ſucceſſeur,
De la France hiſtoriographe,
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts,
Je me tiens déjà mort au monde.

Mais ſur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me ſouviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se glissant dans mes basse-cours,
Me font penser à des jésuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérans
Qui sont beaucoup plus loups encore?

Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accens
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique!
Brionne arrive; on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent presqu'aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène;
On me dit: Partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit et de peine.

Ainſi du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène;
Serais-je un eſclave échappé
Que tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne ſuis point faible aſſez
Pour regretter des jours ſtériles,
Perdus bien plutôt que paſſés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites des jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos ſolides hiſtoriens
Sont des auteurs bien reſpectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.

EPITRE CVIII.

A M. GUYS

Qui avait adreſſé à l'auteur ſon voyage littéraire de la Gréce.

1776.

Le bon vieillard très-inutile
Que vous nommez Anacréon,
Mais qui n'eut jamais de Batile,
Et qui ne fit point de chanſon,
Loin de Marſeille et d'Hélicon

Achève sa pénible vie
Auprès d'un poële ou d'un glaçon
Sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connaissait que le nom
De cette Gréce si polie.
La bigotte inquisition
S'opposait à sa passion
De faire un tour en Italie.
Il disait aux Treize cantons :
Hélas ! il faut donc que je meure
Sans avoir connu la demeure
Des Virgiles et des Platons !
Enfin il se croit au rivage
Consacré par ces demi-dieux :
Il les reconnaît beaucoup mieux
Que s'il avait fait le voyage,
Car il les a vus par vos yeux.

EPITRE CIX.

A UN HOMME. (1)

1776.

PHILOSOPHE indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être,
Préparais le bonheur et celui de son maître,
Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits.
Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.
Ainsi que Lamoignon, (2) délivré des orages,

(1) M. *Turgot.* (2) M. de *Malesherbes.*

A toi-même rendu, tu n'inſtruis que les ſages;
Tu n'as plus à répondre aux diſcours de Paris.

Je crois voir à la fois Athène et Sibaris
Tranſportés dans les murs embellis par la Seine :
Un peuple aimable et vain, que ſon plaiſir entraîne,
Impétueux, léger, et ſur-tout inconſtant,
Qui vole au moindre bruit, et qui tourne à tout vent,
Y juge les guerriers, les miniſtres, les princes;
Rit des calamités dont pleurent les provinces;
Clabaude le matin contre un édit du roi,
Le ſoir s'en va ſiffler quelque moderne, ou moi;
Et regrette à ſouper, dans ſes turlupinades,
Les divertiſſemens du jour des barricades.

Voilà donc ce Paris! voilà ces connaiſſeurs
Dont on veut captiver les ſuffrages trompeurs!
Hélas! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
Diſait ſur les débris de cent villes en cendre :
Ah! qu'il m'en a coûté quand j'étais ſi jaloux,
Railleurs Athéniens, d'être loué par vous!

Ton eſprit, je le ſais, ta profonde ſageſſe,
Ta mâle probité n'a point cette faibleſſe.
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
Pour ſervir ton pays, non pour être loué.
Caton, dans tous les temps gardant ſon caractère,
Mourut pour les Romains ſans prétendre à leur plaire.
La ſublime vertu n'a point de vanité.

C'eſt dans l'art dangereux par Phébus inventé,
Dans le grand art des vers, et dans celui d'Orphée,
Que du déſir de plaire une muſe échauffée

Du vent de la louange excite ſon ardeur.
Le plus plat écrivain croit plaire à ſon lecteur.
L'amour propre a dicté ſermons et comédies.
L'éloquent Montazet, (3) gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux.
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
Mais où ſont les héros dignes de la mémoire,
Qui ſachent mériter et mépriſer la gloire?

EPITRE CX.

A MADAME NECKER.

1776.

J'ÉTAIS nonchalamment tapi
Dans le creux de cette ſtatue
Contre laquelle a tant glapi
Des méchans l'énorme cohue:
Je voulais d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un ſi beau préſent
Du haut de la double colline.
Mais on m'apprend que votre époux,
Qui ſur la croupe du Parnaſſe

(3) L'archevêque de Lyon venait de publier une inſtruction paſtorale contre l'incrédulité: les incrédules en dirent beaucoup de bien, parce qu'il n'y avait mis aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais ſe permettre; et que d'ailleurs il n'y aſſurait pas que tout magiſtrat qui ne brûle pas les philoſophes de leur vivant eſt éternellement brûlé après ſa mort: ce que la ſorbonne et les évêques de ſéminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles ſacrés.

S'était mis à côté de vous,
A changé tout à coup de place :
Qu'il va de la cour de Phébus,
Petite cour assez brillante,
A la grosse cour de Plutus,
Plus solide et plus importante.
Je l'aimai, lorsque dans Paris
De Colbert il prit la défense,
Et qu'au louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A monsieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance.
Il faut qu'entre les beaux esprits
Il soit un peu de différence ;
Qu'à son gré chaque mortel pense :
Qu'on soit honnêtement en France,
Libre et sans fard dans ses écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire ;
Plus d'un chemin mène à la gloire,
Et quelquefois au paradis.

EPITRE CXI.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

Mon dieu ! que vos rimes en *ine*
M'ont fait passer de doux momens !
Je reconnais les agrémens
Et la légèreté badine

De tous ces contes amusans
Qui fesaient les doux passe-temps
De ma nièce et de ma voisine.
Je suis sorcier, car je devine
Ce que feront les jeunes gens;
Et je prévis bien dès ce temps
Que votre muse libertine
Serait philosophe à trente ans :
Alcibiade en son printemps
Etait Socrate à la sourdine.

Plus je relis et j'examine
Vos vers sensés et très-plaisans,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à messieurs les savans,
Non pas à messieurs les pédans
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentimens.

Adieu, réunissez long-temps
La gaîté, la grâce si fine
De vos folâtres enjoûmens,
Avec ces grands traits de bon sens
Dont la clarté nous illumine.
Je ne crains point qu'une coquine
Vous fasse oublier les absens :
C'est pourquoi je me détermine,
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.

EPITRE CXII.

AU MEME,

SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

Fleuve heureux du Léthé, j'allais paſſer ton onde,
Dont j'ai vu ſi ſouvent les bords :
Laſſé de ma ſouffrance, et du jour et du monde,
Je deſcendais en paix dans l'empire des morts,
Lorſque Tibulle et Délie
Avec l'Hymen et l'Amour,
Ont embelli mon ſéjour,
Et m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont reſſenti leurs feux ;
La Parque a renoué ma trame défunie,
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaiſirs célébrés par Catulle ;
Et vous oſez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés !
Des petits maîtres emportés,
Gens ſans pudeur et ſans ſcrupule,
Dans leurs indécentes gaîtés
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.

Sans

Sans doute, ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,
Qui séduit tant de monde, et qui n'a point d'amant,
Vaut mieux que la Vénus et tendre et raisonnable,
Que tout homme de bien doit servir constamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.
Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas.
Du véritable amour établissez l'empire :
Les beaux esprits romains ne le connaissent pas.

EPITRE CXIII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE;

Sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.

PRINCE, dont le charmant esprit
Avec tant de grâce m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du sombre empire?
Car je sais très-bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en usait
Dans l'antiquité révérée;
Et c'est une chose avérée
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que, dans votre gazette,
Lorsqu'on parlait de mon trépas,
Ce n'était pas chose indiscrète;
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet qu'est-ce que la vie?
C'est un jour: tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir, ou vers le matin?

EPITRE CXIV et dernière.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

Les adieux du vieillard.

A Paris, 1778.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un sage.

Des champs élysiens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfans d'Henri-Quatre, et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,
Dont les talens et les écrits
Seraient de tous nos beaux esprits
Ou la censure, ou les modèles!
Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Les Tartuffes affreux, les insolens Zoïles;
J'ai passé: de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
Instruit, mais indulgent, doux, vif et sociable.
Il est né pour aimer: l'élite des Français
Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs désirées
Dans vingt Etats puissans sont encore ignorées:

On les goûte à Paris; c'eſt le premier des arts.
Peuple heureux! il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à ſon charmant empire;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire:
Je vous regretterais à la table des dieux.

Fin des Epîtres.

STANCES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0302

I.

STANCES SUR LES POETES EPIQUES.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

Plein de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon eſtime ;
Il eſt, comme tous ſes héros,
Babillard outré, mais ſublime.

Virgile orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie ;
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas ;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ;
Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les anges et pour les diables.

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort ;
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grâce et tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

II.

A M. DE FORCALQUIER.

Vous philosophe! ah, quel projet!
N'est-ce pas assez d'être aimable?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable?

D'inutiles réflexions
Composent la philosophie.
Eh! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des passions?

C'est un pénible et vain ouvrage
Que de vouloir les modérer;
Les sentir et les inspirer
Est à jamais votre partage.

L'esprit, l'imagination,
Les grâces, la plaisanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philosophie. (1)

(1) Au lieu des deux dernières stances on trouve celle-ci dans une ancienne copie :

Si quelque secte a le mérite
De fixer votre esprit divin,
C'est l'école de Démocrite
Qui se moquait du genre humain.

III.

AU MEME,

Au nom de madame la marquise du Chatelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.

Ce gros chinois en tout diffère
Du français qui me l'a donné;
Son ventre en tonne est façonné,
Et votre taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier,
En admirant notre hémisphère;
Vous aimez à vous égayer,
Pour le moins sur la race entière
Que DIEU s'avisa d'y créer.

Le cou penché, clignant les yeux,
Il rit aux Anges d'un sot rire:
Vous avez de l'esprit comme eux,
Je le crois, et je l'entends dire.

Peut-être, en vous parlant ainsi,
C'est vous donner trop de louanges:
Mais il se pourrait bien aussi
Que je fais trop d'honneur aux Anges.

IV.

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTI,

Pour un neveu du P. SANADON, *jésuite.* (*)

Votre ame, à la vertu docile,
Eut de moi plus d'une leçon :
Je fus autrefois le Chiron
Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,
Connu de vous dans votre enfance,
N'a pour ressource que mon nom,
Vos bontés et son espérance.

A vos pieds je voudrais bien fort
L'amener pour vous rendre hommage ;
Mais j'ai le malheur d'être mort,
Ce qui s'oppose à mon voyage.

Votre cœur n'est point endurci,
Et sur vous mon espoir se fonde.
Je ne peux rien dans l'autre monde,
Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite
D'avoir pour vous bien prié DIEU ;
Mais jeune prince aime fort peu
Les *oremus* d'un vieux jésuite.

(*) Le P. *Sanadon* est supposé parler lui-même de l'autre monde.

Je ne sais d'où dater ma lettre.
Si par vous mes vœux sont reçus,
En paradis vous m'allez mettre,
Mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu seul misérable
Est seul à souffrir condamné :
Car qui n'a rien se donne au diable;
Empêchez qu'il ne soit damné.

V.

A MADAME DU BOCAGE. (*)

MILTON dont vous suivez les traces
Vous prête ses transports divins ;
Eve est la mère des humains,
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomptable?
Vous lui donnez tout votre esprit;
Adam était bien pardonnable.

Eve le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges ;
Eve séduisit un mortel,
Et vous auriez séduit les Anges.

Sa faute a perdu l'univers ;
Elle ne doit plus nous déplaire ;
Et son erreur nous devient chère,
Dès que nous lui devons vos vers.

(*) Ces stances furent adressées par madame *Denis* à madame *du Bocage*, qui lui avait envoyé son poëme du Paradis terrestre.

Eve, par sa coquetterie,
Nous a fermé le paradis;
L'Amour, les Grâces, le Génie
Nous l'ont r'ouvert par vos écrits.

VI.

AU ROI DE PRUSSE,

En lui envoyant le manuscrit de Mérope.

Juin 1740.

Lorsqu'a la ville un solitaire envoie
Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,
Nés sous ses yeux et plantés de ses mains,
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand par le don de son portrait flatté,
La jeune Aminte à ses lois vous engage,
Elle ressemble à la divinité
Qui veut vous faire adorer son image.

Quand un auteur, de son œuvre entêté,
Modestement vous en fait une offrande,
Que veut de vous sa fausse humilité?
C'est de l'encens que son orgueil demande.

Las! je suis loin de tant de vanité.
A tous ces traits gardez de reconnaître
Ce qui par moi vous sera présenté;
C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

VII.

AU ROI DE PRUSSE,

En lui adreſſant un marchand de vin.

A Bruxelles, le 26 auguſte 1740.

Le voilà ce monſieur Hony
Que Bacchus a comblé de gloire.
Il prétend qu'il ſera honni,
S'il ne peut vous donner à boire.

Il garde un mépris ſouverain
Pour Phébus et pour ſa fontaine;
Et dit qu'un verre de ſon vin
Vaut le Permeſſe et l'Hippocrène.

Je crois que quelques rois jaloux
Et quelques princes de l'Empire,
Pour eſſayer de vous ſéduire,
Ont député Hony vers vous.

Comme on leur dit que la ſageſſe
A grand ſoin de vous éclairer,
Ils ont voulu vous enivrer,
Pour vous réduire à leur eſpèce.

Cher Hony, cette trahiſon
Eſt un bien faible ſtratagême;
Jamais Bacchus et l'Amour même
Ne pourront rien ſur ſa raiſon.

Le dieu des amours et le vôtre,
Hony, ſont les Dieux du plaiſir;
Tous deux ſont faits pour le ſervir;
Mais il ne ſert ni l'un ni l'autre.

Sans doute, Bacchus et l'Amour
Ne ſont point ennemis du ſage;
Il les reçoit ſur ſon paſſage,
Sans leur permettre un long ſéjour.

VIII.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, ce 2 novembre 1740.

ADIEU, grand homme, adieu, coquette,
Eſprit ſublime et ſéducteur,
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,
Pour les Muſes, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou protecteur
Du reſte de la Germanie,
De moi, très-chétif raiſonneur,
Et de la noble poëſie.

Adieu, trente ames dans un corps
Que les dieux comblèrent de grâce,
Qui réuniſſez les tréſors
Qu'on voit diviſés au Parnaſſe.

Adieu, vous dont l'auguſte main,
Toujours au travail occupée,
Tient pour l'honneur du genre humain
La plume, la lyre et l'épée.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0310

Vous qui prenez tous les chemins
De la gloire la plus durable,
Avec nous autres si traitable,
Si grand avec les souverains!

Vous qui n'avez point de faiblesse,
Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer
Ou leurs erreurs ou leur maîtresse!

Adieu; puis-je me consoler
Par votre amitié noble et pure?
Le roi me fait un peu trembler,
Mais le grand homme me rassure.

IX.

AU ROI DE PRUSSE,

Pour en obtenir la grâce d'un français détenu depuis long-temps dans les prisons de Spandau.

1743. (1)

Genie universel, ame sensible et ferme,
Grand homme, il est sous vous de malheureux mortels!
Mais quand à ses vertus on n'a point mis de terme,
On en met aux tourmens des plus grands criminels.

(1) Ces vers sont cités dans le *Commentaire historique sur la vie de l'auteur*, mais avec quelques différences. Ils furent présentés au roi après une représentation de l'opéra de *Metastasio*, intitulé *la clémence de Titus*. Voyez le *Commentaire historique*, tome II, des *Mélanges litt.*

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne
Un étranger mourant au poids affreux des fers?
Pluton punit toujours, mais Jupiter pardonne;
N'imiterez-vous plus que le Dieu des enfers?

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
Filles du repentir, maîtresses des grands cœurs,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
La généreuse main qui sécha tant de pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triompha Titus?
Pour embellir la fête égalez sa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

X.

A MADAME

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Etiole, juillet 1745.

Il fait aimer, il fait combattre:
Il envoie en ce beau séjour
Un brévet digne d'Henri-Quatre,
Signé LOUIS, Mars, et l'Amour.

Mais les ennemis ont leur tour:
Et sa valeur et sa prudence
Donnent à Gand, le même jour,
Un brévet de ville de France.

Ces

Ces deux brevets si bien venus
Vivront tous deux dans la mémoire :
Chez lui les autels de Vénus
Sont dans le temple de la Gloire.

XI.

A M. VAN-HAREN,

DEPUTÉ DES ETATS GENERAUX.

DEMOSTHENE au Conseil, et Pindare au Parnasse,
L'auguste vérité marche devant tes pas :
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,
Et tu tiens sa trompette, organe des combats.

Je ne puis t'imiter ; mais j'aime ton courage ;
Né pour la liberté tu penses en héros :
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage,
Et vivre obscurément, s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître :
A Rome on est esclave, à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître,
Et mon premier devoir est de servir le mien.

XII.

SUR LE LOUVRE.

1749.

MONUMENT imparfait de ce siècle vanté,
Qui sur tous les beaux arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire;
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvre divins!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui,
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

XIII.

STANCES IRREGULIERES.

A MADAME

LA DAUPHINE,

INFANTE D'ESPAGNE.

SOUVENT la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéreſſe,
Laiſſe un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu conſole;
Mais l'Ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole, (1)
S'aſſeoir entre des majeſtés.

On fait triſtement grande chère,
Sans dire, et ſans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

(1) Jeu à la mode à la cour.

Le lendemain, quand l'hémiſphère
Eſt brûlé des feux du ſoleil,
On s'arrache aux bras du ſommeil,
Sans ſavoir ce que l'on va faire.

De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde ; il embarraſſe :
Le plaiſir fuit ; le jour ſe paſſe,
Sans ſavoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable !
Quel eſt l'inſtant où nous vivons !
Quoi ! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraîtraient ſi longs !

Princeſſe, au-deſſus de votre âge,
De deux cours auguſte ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.

Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture
En font le ſolide aliment,
Et ſon uſage eſt ſa parure.

S'occuper, c'eſt ſavoir jouir :
L'oiſiveté pèſe et tourmente.
L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

XIV.

IMPROMPTU

Fait à un ſouper dans une cour d'Allemagne.

Il faut penſer, ſans quoi l'homme devient,
Malgré ſon ame, un vrai cheval de ſomme :
Il faut aimer, c'eſt ce qui nous ſoutient ;
Sans rien aimer il eſt triſte d'être homme.

Il faut avoir douce ſociété
De gens ſavans, inſtruits ſans ſuffiſance,
Et de plaiſirs grande variété,
Sans quoi les jours ſont plus longs qu'on ne penſe.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps
Pour ſon bonheur on écoute, on conſulte ;
Qui puiſſe rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs et les plaiſirs plus grands.

Il faut, le ſoir, un ſouper délectable,
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots ;
Et ſans être ivre il faut ſortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le careſſer, s'endormir dans ſes bras,
Et le matin recommencer encore. (*a*)

Mes chers amis, avouez que voilà
De quoi passer une assez douce vie :
Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,
Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela.

VARIANTE.

(*a*) Il faut, la nuit, dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que votre cœur adore ;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y songer encore.

XV.

AU ROI DE PRUSSE.

La mère de la mort, la vieilleſſe peſante,
A de ſon bras d'airain courbé mon faible corps;
Et des maux qu'elle entraîne une ſuite effrayante
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.

Je brave vos aſſauts, redoutable vieilleſſe;
Je vis auprès d'un ſage, et je ne vous crains pas:
Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.

Coulez, mes derniers jours, ſans trouble, ſans terreur;
Coulez près d'un héros, dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raiſon qu'il éclaire en eſt plus intrépide;
Mes pas par lui guidés en ſont plus affermis:
Un mortel que Pallas couvre de ſon égide
Ne craint point les dieux ennemis.

O philoſophe roi, que ma carrière eſt belle!
J'irai de Sans-Souci, par des chemins de fleurs,
Aux champs élyſiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs.

A Salluſte jaloux je lirai votre hiſtoire,
A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers;
Je ſurprendrai les morts; ils ne pourront me croire:
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talens divers.

Mais, lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

XVI.

A MADAME DENIS.

Aux délices, 1755.

L'ART n'y fait rien : les beaux noms, les beaux lieux,
Très-rarement nous donnent le bien-être.
Est-on heureux, hélas ! pour le paraître,
Et suffit-il d'en imposer aux yeux !

J'ai vu jadis l'abbesse de *la joie*,
Malgré ce titre, à la douleur en proie.
Dans Sans-Souci certain roi renommé
Fut de soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites :
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaisirs elles portent le nom ;
Vous le savez, car c'est vous qui les faites.

XVII.

A M. BLIN DE SAINMORE,

Qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Eſtrées à Henri IV.

Mon amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit; mon goût l'eſt davantage.
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art bleſſé la vérité.

Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle long-temps;
Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchans,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur ſage avec plaiſir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne penſe point que DIEU la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien,
C'eſt œuvre pie; on n'y peut rien reprendre.
Le paradis eſt fait pour un cœur tendre;
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

XVIII.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

Qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée le Cœur.

CERTAINE dame honnête, et savante et profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Disait en se pâmant : que j'aime cet auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur;
Le cœur pourtant me parle encore :
Du nom de petit-cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas! faibles humains, quels destins sont les nôtres!
Qu'on a mal placé les grandeurs!
Qu'on serait heureux si les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres!

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire :
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit : Rodrigue as-tu du cœur?
Sur l'heure elle l'éprouve; et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'Eglise.

XIX.

A M. DEODATI DE TOVAZI,

Qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne.

A Ferney, le 1 février 1761.

Etalez moins votre abondance,
Votre origine et vos honneurs;
Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruisit la France;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage;
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage;
Terminons ainsi le procès:
Quand on est égal aux Français,
Ce n'est pas un mauvais partage.

XX.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

A l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, en 1769.

Fuyez, visirs, bachas, spahis et janissaires ;
Si le nonce du pape, allié du mousti,
Se damnait en armant vos troupes sanguinaires ;
Catherine a vaincu, le nonce est converti.

Il doit l'être du moins ; il doit, sans doute, apprendre
A ne plus réunir la mitre et le turban.
Malheureux Polonais, le fer de l'Ottoman
Mettait donc par vos mains la république en cendre !

De vos vrais intérêts devenez plus jaloux ;
Rome et Constantinople ont été trop fatales :
Il est temps de finir ces horribles scandales ;
Vous ferez désormais fortunés malgré vous.

Bientôt de Galitzin la vigilante audace
Ira dans son sérail éveiller Moustapha,
Mollement assoupi sur son large sofa,
Au lieu même où naquit le fier dieu de la Thrace.

O Minerve du Nord, ô toi, sœur d'Apollon,
Tu vengeras la Gréce en chassant ces infames,
Ces ennemis des arts et ces geoliers des femmes :
Je pars ; je vais t'attendre aux champs de Marathon.

XXI.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL,

Sur la fondation de Versoy.

1769.

MADAME, un héros destructeur,
S'il est grand, n'est qu'un grand coupable;
J'aime bien mieux un fondateur :
L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Dites bien à votre mari
Que des neuf filles de Mémoire
Il sera le seul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge ;
Mais quand Didon fonda Carthage
C'est qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Assyrie
Avait eu pour surintendant
Un conseiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très-sots aïeux autrefois
Ont fondé de pieux asiles
Pour mes moines de saint François,
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines ſont perdues :
A Verſoy nous avons des rues,
Et nous n'avons point de maiſons.

Sur la raiſon, ſur la juſtice,
Sur les grâces, ſur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

XXII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Sur ce que le général des capucins avait aggrégé l'auteur à l'ordre de ſaint François, en reconnaiſſance de quelques ſervices qu'il avait rendus à ces moines.

1770.

Il eſt vrai, je ſuis capucin,
C'eſt ſur quoi mon ſalut ſe fonde ;
Je ne veux pas dans mon déclin
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur eſt de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles grâces des élus,
A mes confrères ſi communes.

Je ne suis point frère Frapart,
Confessant sœur Luce et sœur Nice,
Je ne porte point le cilice
De saint Grizel, de saint Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.

Dès que monsieur l'abbé Terrai
A su ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré;
Que servent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement;
Il est leste et plein de prudence:
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France.

XXIII.

A MADAME NECKER.

QUELLE étrange idée est venue
Dans votre esprit sage, éclairé?
Que vos bontés l'ont égaré!
Et que votre peine est perdue!

A moi chétif une statue!
Je serais d'orgueil enivré.
L'ami Jean-Jacque a déclaré
Que c'est à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaiſſance,
Lui devait cette récompenſe;
Mais l'univers eſt un ingrat.

C'eſt vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,
Lorſqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus sûre.

Ah! ſi jamais de ma façon
De vos attraits on voit l'image,
On ſait comment Pigmalion
Traitait autrefois ſon ouvrage.

XXIV.

A MADAME DU DEFFANT.

A Ferney, le 16 novembre 1773.

HÉ quoi, vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muſe faible et furannée
Puiſſe encor fredonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure
Rit ſous les glaçons de nos champs;
Elle conſole la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiſeau peut ſe faire entendre
Après la ſaiſon des beaux jours;
Mais ſa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ſes amours.

Ainſi

Ainſi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainſi j'eſſaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux dans mes derniers adieux,
Diſait Tibulle à ſon amante,
Attacher mes yeux ſur tes yeux,
Te preſſer de ma main mourante.

Mais quand on ſent qu'on va paſſer;
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie
Et des mains pour la careſſer?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en ſanté:
Quel mortel s'eſt jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même à ſon tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naiſſons, nous vivons, bergère,
Nous mourons ſans ſavoir comment;
Chacun eſt parti du néant;
Où va-t-il?... DIEU le ſait, ma chère.

VARIANTE.

Après la ſeconde ſtance, l'auteur a retranché celle-ci:

Du ſein d'un ténébreux nuage,
Un rayon s'échappe et nous luit;
Mais bientôt il cède à l'orage
Qui nous replonge dans la nuit.

XXV.

LES DÉSAGREMENS DE LA VIEILLESSE.

Oui, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins,
Ces beaux fruits incarnats et de Perse et d'Epire,
De savourer en paix la sève de ses vins,
Et de manger ce qu'on admire.
J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit;
De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire,
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,
Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts
Je voudrais bien danser avec quelques dryades,
Mais il faut avoir des jarrêts.

J'aime leurs yeux, leur taille et leurs couleurs vermeilles,
Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur;
Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles:
On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous ferez comme moi, quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
Princes, rois, fermiers généraux:
Chacun avec le temps devient tristement sage.

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment;
Hélas! quel est le cours et le but de la vie?
Des fadaises et le néant.
O Jupiter! tu fis en nous créant
Une froide plaisanterie.

XXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

Sur un buſte en porcelaine, fait à Berlin, repréſentant l'auteur, et envoyé par Sa Majeſté, en janvier 1775.

EPICTETE au bord du tombeau
A reçu ce préſent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit: Mon ſort eſt trop beau:
J'aurai vécu pour lui; je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts,
Et la même philoſophie;
Moi ſujet, lui monarque, et favori de Mars;
Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ſes exploits jaloux.
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnaſſe.
Il eut des ennemis, il les diſſipa tous;
Et la troupe des miens dans la fange croaſſe.

Les cagots m'ont perſécuté,
Les cagots à ſes pieds frémiſſaient en ſilence;
Lui ſur le trône aſſis, moi dans l'obſcurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le DIEU de l'univers,
(Car il en eſt un, quoi qu'on diſe;)
Mais nous n'avions pas la ſottiſe
De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux dans la céleſte ſphère,
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi.

XXVII.

STANCES

Sur l'alliance renouvelée entre la France et les cantons helvétiques, jurée dans l'égliſe de Soleure, le 13 auguſte 1777.

QUELLE eſt dans ces lieux ſaints cette ſolennité
Des fiers enfans de la victoire?
Ils marchent aux autels de la fidélité,
De la valeur et de la gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Yvri,
Contre la ligue et Rome, et l'enfer et ſa rage,
Vengaient les droits du grand Henri,
Et l'égalaient dans ſon courage.

C'eſt un Dieu bienfeſant, c'eſt un ange de paix
Qui vient renouveler cette auguſte alliance.
Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits,
Par de plus douces mœurs et la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,
Sous les auſpices de Vergenne.
O monts helvétiens! vous êtes les remparts
Des beaux lieux qu'arroſe la Seine.

Les meilleurs citoyens sont les meilleurs guerriers :
Ainsi Philadelphie étonne l'Angleterre ;
Elle unit l'olive aux lauriers,
Et défend son pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.
DIEU forma l'homme libre alors qu'il le fit naître ;
L'homme, émané des cieux pour l'immortalité,
N'eut que DIEU pour père et pour maître.

On est libre en effet sous d'équitables lois ;
Et la félicité (s'il en est dans ce monde)
Est d'être en sureté dans une paix profonde,
Avec de tels amis et le meilleur des rois.

XXVIII.

STANCES OU QUATRAINS,

Pour tenir lieu de ceux de PIBRAC, *qui ont un peu vieilli.*

TOUT annonce d'un DIEU l'éternelle existence ;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer :
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage ;
DIEU vous comble de ses présens.
Ah ! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfesans.

Pères, de vos enfans guidez le premier âge,
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Etudiez leurs mœurs, leurs talens, leur courage :
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat ; ſois ſoumis, doux, ſincère;
Obéis, ſi tu veux qu'on t'obéiſſe un jour.
Vois ton DIEU dans ton père ; un DIEU veut ton amour.
Que celui qui t'inſtruit te ſoit un nouveau père.

Qui s'élève trop, s'avilit ;
De la vanité naît la honte.
C'eſt par l'orgueil qu'on eſt petit ;
On eſt grand quand on le ſurmonte.

Fuyez l'indolente pareſſe ;
C'eſt la rouille attachée aux plus brillans métaux,
L'honneur, le plaiſir même eſt le fils des travaux ;
Le mépris et l'ennui ſont nés de la molleſſe.

Ayez de l'ordre en tout ; la carrière eſt aiſée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus et Mars;
La règle auſtère et sûre eſt le fil de Théſée
Qui dirige l'eſprit au dédale des arts.

L'eſprit fut en tout temps le fils de la nature ;
Il faut dans ſes atours de la ſimplicité ;
Ne lui donnez jamais de trop grande parure :
Quand on veut trop l'orner, on cache ſa beauté.

Soyez vrai, mais diſcret ; ſoyez ouvert, mais ſage,
Et ſans la prodiguer, aimez la vérité.

Cachez-la sans duplicité;
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement;
On se nuit alors qu'on offense;
Et l'on hâte son châtiment,
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage;
De la bonté du cœur elle est la douce image;
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire,
C'est de prodiguer les bienfaits;
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine,
A ces combats d'esprits craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin, qui doit vous éclairer,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur;
L'une est l'aliment du génie,
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien, qu'on estime et qu'on aime,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les paſſions s'éteignent avec l'âge;
L'amour propre ne meurt jamais.
Ce flatteur eſt tyran, redoutez ſes attraits;
Et vivez avec lui ſans être en eſclavage.

Fin des Stances.

ODES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0337

ODE PREMIERE.

Sur le vœu de Louis XIII. (1)

1712.

Du roi des rois la voix puiſſante
S'eſt fait entendre dans ces lieux;
L'or brille, la toile eſt vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtreſſes de ce ſanctuaire,
La Paix, la Piété ſincère,
La Foi, ſouveraine des rois,
Du Très-Haut filles immortelles
Raſſemblent en foule autour d'elles
Les arts animés par leurs voix.

O Vierges, compagnes des juſtes,
Je vois deux héros proſternés (2)
Dépouiller leurs bandeaux auguſtes
Par vos mains tant de fois ornés.

(1) Ce fut *Louis XIV* qui accomplit le vœu de ſon père, en feſant reconſtruire le chœur de l'égliſe de Notre-Dame de Paris. Cette ode faite en 1712, concourut pour le prix de poëſie de l'académie françaiſe, en 1714. L'auteur à dix-huit ans fut vaincu par l'abbé *du Jarry* qui en avait ſoixante-cinq; et dont le poëme commençait ainſi :

Enfin le jour paraît où le ſaint Tabernacle
D'ornemens enrichi nous offre un beau ſpectacle, &c.

Le reſte était dans ce goût. Ces vers-ci étaient ſur-tout fort remarquables :

Pôles glacés, brûlans, où ſa gloire connue
Juſqu'aux bornes du monde eſt chez vous parvenue, &c.

(2) Les ſtatues de *Louis XIII* et de *Louis XIV* ſont aux deux côtés de l'autel.

Mais quelle puiſſance céleſte
Imprime ſur leur front modeſte
Cette ſuprême majeſté ?
Terrible et ſacré caractère
Dans qui l'œil étonné révère
Les traits de la Divinité.

L'un voua ces fameux portiques,
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il eſt digne d'achever !
C'eſt lui, c'eſt ce ſage intrépide
Qui triompha du ſort perfide
Contre ſa vertu conjuré ;
Et de la diſcorde étouffée,
Vint dreſſer un nouveau trophée
Sur l'autel qu'il a conſacré. (3)

Tel autrefois la cité ſainte
Vit le plus ſage des mortels
Du Dieu qu'enferma ſon enceinte
Dreſſer les ſuperbes autels.
Sa main redoutable et chérie,
Loin de ſa paiſible patrie
Ecartait les troubles affreux ;
Et ſon autorité tranquille,
Sur un peuple à lui ſeul docile,
Fefait luire des jours heureux.

O toi, cher à notre mémoire,
Puiſque Louis te doit le jour,

(3) La paix faite avec l'empereur dans le temps que le chœur a été achevé.

Descends du pur sein de la gloire,
Des bons rois éternel séjour.
Revois les rivages illustres,
Où ton fils, depuis tant de lustres,
Porte ton sceptre dans ses mains,
Reconnais-le aux vertus suprêmes,
Qui ceignent de cent diadêmes
Son front respectable aux humains.

Viens ; la Chicane insinuante,
Le Duel armé par l'affront
La Révolte pâle et sanglante,
Ici ne lèvent plus le front.
Tu vis leur cohorte effrénée
De leur haleine empoisonnée,
Souffler leur rage sur tes lys.
Leurs dents, leurs flèches sont brisées,
Et sur leurs têtes écrasées
Marche ton invincible fils.

Viens sous cette voûte nouvelle,
De l'art ouvrage précieux.
Là brûle, allumé par son zèle,
L'encens que tu promis aux cieux.
Offre au Dieu que son cœur révère
Ses vœux ardens, sa foi sincère,
Humble tribut de piété;
Voilà les dons que tu demandes,
Grand DIEU, ce sont-là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les rois sont les vives images
Du DIEU qu'ils doivent honorer.

Tous lui consacrent des hommages ;
Combien peu savent l'adorer !
Dans une offrande fastueuse
Souvent leur piété pompeuse
Au ciel est un objet d'horreur ;
Sur l'autel que l'orgueil lui dresse
Je vois une main vengeresse
Montrer l'arrêt de sa fureur. (4)

Heureux le roi que la couronne
N'éblouit point de sa splendeur :
Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
Ose être humble dans sa grandeur.
Qui, donnant aux rois des exemples,
Au seigneur élève des temples,
Des asiles aux malheureux ;
Dont la clairvoyante justice
Démêle et confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux !

Assise avec lui sur le trône
La sagesse est son ferme appui.
Si la fortune l'abandonne
Le seigneur est toujours à lui ;
Ses vertus seront couronnées
D'une longue suite d'années,
Trop courte encore à nos souhaits ;
Et l'abondance dans ses villes
Fera germer ses dons fertiles,
Cueillis par les mains de la paix.

(4) *Apparuerunt digiti quasi hominis scribentis.*

Prière pour le roi. (5)

Toi qui formas Louis de tes mains salutaires,
Pour augmenter ta gloire et pour combler nos vœux,
Grand DIEU, qu'il soit encor l'appui de nos neveux,
Comme il fut celui de nos pères!

ODE II.

Sur les malheurs du temps.

1713.

AUX maux les plus affreux le ciel nous abandonne:
Le désespoir, la mort, la faim nous environne;
Et les Dieux, contre nous soulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les peuples et les rois.

Des plaines du Tortose aux bords du Boryssthène
Mars a conduit son char attelé par la haine:
Les vents contagieux ont volé sur ses pas;
Et, soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes
Echappés aux combats.

D'un monarque puissant la race fortunée
Remplissait de son nom l'Europe consternée:
Je n'ai fait que passer, ils étaient disparus;
Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du trône,
Et ne les trouve plus.

(5) Toutes les pièces de concours devaient finir par une prière pour le roi.

Peuples, reconnaiſſez la main qui vous accable;
Ce n'eſt point du deſtin l'arrêt irrévocable,
C'eſt le courroux des Dieux, mais facile à calmer;
Méritez d'être heureux, oſez quitter le vice :
C'eſt par ce ſacrifice
Qu'on peut les déſarmer.

Rome, en ſages héros autrefois ſi fertile,
Rome, jadis des rois la terreur ou l'aſile,
Rome fut vertueuſe et dompta l'univers;
Mais l'orgueil et le luxe, enfans de la victoire,
Du comble de la gloire
L'ont miſe dans les fers.

Quoi! verra-t-on toujours de ces tyrans ſerviles,
Oppreſſeurs inſolens des veuves, des pupiles,
Elever des palais dans nos champs déſolés?
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables
Du ſang des miſérables
Devant eux immolés?

Elevés dans le ſein d'une infame avarice,
Leurs enfans ont ſucé le lait de l'injuſtice,
Et dans les tribunaux vont juger les humains :
Malheur à qui, fondé ſur la ſeule innocence,
A mis ſon eſpérance
En leurs indignes mains!

Des nobles cependant l'ambition captive
S'endort entre les bras de la molleſſe oiſive,
Et ne porte aux combats que des corps languiſſans :
Ceſſez, abandonnez à des mains plus vaillantes
Ces piques trop peſantes
Pour vos bras impuiſſans.

Voyez

Voyez cette beauté ſous les yeux de ſa mère :
Elle apprend en naiſſant l'art dangereux de plaire,
Et d'exciter en nous de funeſtes penchans ;
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
Le vice trop aimable
Inſtruit ſes premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtiſan volage
De ſes trompeurs appas le charme empoiſonneur.
Que dis-je ! cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au déshonneur.

Ainſi vous outragez les Dieux et la nature !
Oh ! que ce n'était pas de cette ſource impure
Qu'on vit naître les Francs, des Scythes ſucceſſeurs,
Qui, du char d'Attila détachant la fortune,
De la cauſe commune
Furent les défenſeurs.

Le citoyen alors ſavait porter les armes ;
Sa fidelle moitié, qui négligeait ſes charmes,
Pour ſon retour heureux préparait des lauriers,
Recevait de ſes mains ſa cuiraſſe ſanglante,
Et ſa hache fumante
Du trépas des guerriers.

Au travail endurci leur ſuperbe courage
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines beautés à leurs yeux ſans appas :
Et d'un ſexe timide et né pour la molleſſe
Ils plaignaient la faibleſſe,
Et ne l'adoraient pas.

De ces sauvages temps l'héroïque rudesse
Leur dérobait encor la délicate adresse
D'excuser leurs forfaits par un subtil détour ;
Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère
Donner à l'adultère
Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite politesse,
Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,
Corrompit de nos mœurs l'austère pureté ;
Et, du subtil mensonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injustice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ses côtés marche avec arrogance ;
L'or qui naît sous ses pas s'écoule en sa présence ;
Le fol orgueil le suit, compagnon de l'erreur ;
Il sappe des Etats la grandeur souveraine,
De leur chute certaine
Brillant avant-coureur.

ODE III.

Sur le fanatisme. (1)

Charmante et sublime Emilie,
Amante de la vérité,
Ta solide philosophie
T'a prouvé la Divinité.

(1) Cette ode est de l'an 1732. Elle est adressée à l'illustre marquise *du Châtelet*, qui s'est rendue par son génie l'admiration de tous les vrais savans et de tous les bons esprits de l'Europe.

Ton ame éclairée et profonde,
Franchiſſant les bornes du monde,
S'élance au ſein de ſon auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faibleſſe et d'erreur.

Mais, ſi les traits de l'athéiſme
Sont repouſſés par ta raiſon,
De la coupe du fanatiſme
Ta main renverſe le poiſon:
Tu ſers la juſtice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zèle
De tant de dévots mal-feſans; (2)
Tel qu'un ſujet ſincère et juſte
Sait approcher d'un trône auguſte,
Sans les vices des courtiſans.

Ce fanatiſme ſacrilége
Eſt ſorti du ſein des autels:
Il les profane, il les aſſiége,
Il en écarte les mortels.
O religion bienfeſante!
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né dans ton chaſte flanc.
Mère tendre, mère adorable!
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang?

On a vu ſouvent des athées
Eſtimables dans leurs erreurs;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.

(2) Faux dévots.

Spinoſa fut toujours fidèle
A la loi pure et naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu.
Et ce Des Barreaux qu'on outrage, (3)
S'il n'eut pas les clartés du ſage,
En eut le cœur et la vertu.

Je ſentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux
Qui nierait l'utile exiſtence
De l'aſtre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être ſuprême,
Grand DIEU! c'eſt un moindre blaſphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs inſatiable,
Jaloux, injuſte comme nous.

Lorſqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de ſuperſtition,
A, par cette affreuſe chimère,
Corrompu ſa religion,
Le voilà ſtupide et farouche;
Le fiel découle de ſa bouche;
Le fanatiſme arme ſon bras;
Et, dans ſa piété profonde,
Sa rage immolerait le monde
A ſon DIEU qu'il ne connaît pas.

Ce ſénat proſcrit dans la France,
Cette infame inquiſition,

(3) Il était conſeiller au parlement; il paya à des plaideurs les frais de leur procès qu'il avait trop différé de rapporter.

Ce tribunal où l'ignorance
Traîna ſi ſouvent la raiſon,
Ces Midas en mître, en ſoutane,
Au philoſophe de Toſcane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, ſage Galilée,
Le ſyſtême de l'univers.

Ecoutez ce ſignal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris;
Regardez ce carnage horrible;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère eſt teint du ſang du frère;
Le fils aſſaſſine ſon père;
La femme égorge ſon époux.
Leurs bras ſont armés par des prêtres.
O Ciel! ſont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger et doux?

Janſéniſtes et moliniſtes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raiſons des ſophiſtes,
Leurs traits, leur bile et leur ennui;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige et d'horreur;
Craignez ce zèle qui vous preſſe;
On ne ſent pas dans ſon ivreſſe
Juſqu'où peut aller ſa fureur.

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion?

Dans Marſeille il fallait l'apprendre
Au ſein de la contagion;
Lorſque la tombe était ouverte;
Lorſque la Provence couverte,
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres Etats.

Belſuns, (4) ce paſteur vénérable,
Sauvait ſon peuple périſſant:
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravait un trépas renaiſſant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe et les ſcandales,
Occupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel et ſur la bulle,
Qu'oublîra la poſtérité.

Pour inſtruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine,
Pour nous montrer la vérité?
Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la misère,
Eſt mon exemple et mon docteur;
Et l'eſprit hautain qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur.

(4) M. de *Belſunce*, évêque de Marſeille, et M. de *Langeron*, commandant, allaient porter eux-mêmes les ſecours et les remèdes aux peſtiférés moribonds dont les medecins et les prêtres n'oſaient approcher.

VARIANTES.

Prem. ſtrophe. Après le quatrième vers, on liſait ceux-ci :

Tu connais cet être ſuprême ;
Dans ton cœur eſt ſa bonté même ;
Dans ton eſprit eſt ſa grandeur ;
Tu parais, &c.

La quatrième ſtrophe ſe liſait ainſi :

On a vu du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs ;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinoſa fut doux, ſimple, aimable ;
Le DIEU que ſon eſprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de ſa faibleſſe,
Lui laiſſa l'humaine ſageſſe
Et les ombres de la vertu.

Elle était ſuivie de cette autre :

Au vaſte empire de la Chine
Il eſt un peuple de lettrés
Qui de la nature divine
Combat les attributs ſacrés. (1)
O vous qui de notre hémiſphère
Portez le flambeau ſalutaire
A ces faux ſages d'Orient,
Parlez ; eſt-il plus de juſtice,
Plus de candeur et moins de vice
Chez nos dévots de l'Occident ?

(1) M. de *Voltaire* croyait alors, d'après quelques ouvrages de moines, que les lettrés chinois étaient athées : il a depuis été le premier qui nous ait déſabuſés de cette erreur.

Sixième ſtrophe. Après le quatrième vers :

Son ame alors eſt endurcie ;
Sa raiſon s'enfuit obſcurcie ;
Rien n'a plus ſur lui de pouvoir :
Sa juſtice eſt folle et cruelle ;
Il eſt dénaturé par zèle,
Et ſacrilége par devoir.

Septième ſtrophe. Après le quatrième vers :

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon ſens à la gêne
Et l'innocence dans les fers,
Par ſon zèle abſurde aveuglée,
Oſa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'univers.

Après la ſeptième ſtrophe, on liſait celle-ci :

Ce Bacon qui fut de la poudre
L'innocent et ſage inventeur,
Ne put jamais ſe faire abſoudre
Au conſiſtoire de l'erreur.
Les chrétiens ont vu ſur la terre
Le trouble, un concile et la guerre
Pour la forme d'un capuchon ;
Et leurs égliſes diviſées,
Du ſang des paſteurs arroſées
Pour les ſophiſmes de Platon.

Après la neuvième ſtrophe, ſe trouve la ſuivante, dans la première édition in-4°.

Vous riez des ſages d'Athènes
Que la terre a trop reſpectés ;
Vous diſſipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés.
Mais, au moins, dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point perſécuteurs.
Imitez l'eſprit pacifique
Et du lycée et du portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.

Au lieu de la dixième ſtrophe, on liſait celle-ci :

Enfans ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le ſervir,
Si vous aſpirez à lui plaire,
Eſt-ce à force de vous haïr ?
Eſt-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père ſi tendre et ſi ſage
Du haut des cieux nous a tranſmis ?
L'amour était votre partage ;
Cruels, auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis ?

Onzième ſtrophe. Au lieu des trois derniers vers, on liſait :

De ces diſputes furieuſes,
Sur des chimères épineuſes
Qu'oublira la poſtérité.

Au lieu de la dernière ſtrophe, on liſait celle-ci :

Dans votre pédanteſque audace,
Digne de votre faux ſavoir,
Vous argumentez ſur la grâce,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant qui de ſon frère
Soulage en ſecret la misère,
Qui fuit la cour et les flatteurs,
Doux, clément, ſans être timide,
Voilà mon apôtre et mon guide ;
Les autres ſont des impoſteurs.

ODE IV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Sur l'ingratitude.

O toi, mon ſupport et ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits!
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que, dès mon enfance,
Mon cœur à jamais fut lié;
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh! quel eſt en effet mon père?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,
Dont le ſecours m'eſt aſſuré:
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

Ingrats, monſtres que la nature
A pétris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage
Des humains le plus beau partage:
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du Dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteste
La couleuvre bien moins funeste ?
Elle est l'image des ingrats.

Quel monstre plus hideux s'avance?
La nature fuit et s'offense,
A l'aspect de ce vieux giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon (1) l'esprit et le style,
Et l'ame impure de Chaufson.

C'est Desfontaines, c'est ce prêtre
Venu de Sodôme à Bicêtre,
De Bicêtre au sacré vallon;
A-t-il l'espérance bizarre
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur et la vie,
Et dans son ingrate furie,
De Rousseau lâche imitateur,
Avec moins d'art et plus d'audace,
De la fange où sa voix croasse,
Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un hibernois, (2) loin de la France,
Aille ensevelir dans Bizance

(1) *Gacon* était un misérable écrivain satirique, universellement méprisé ; *Chaufson* a laissé un nom immortel.

(2) Un abbé irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de *Makarti*, ayant subsisté long-temps des bienfaits de notre auteur, et lui ayant emprunté deux mille livres, en 1732, s'enfuit aussitôt avec un écossais, nommé *Ramsay*, qui se disait aussi des bons *Ramsay*,

Sa honte, à l'abri du croiſſant;
D'un œil tranquille et ſans colère,
Je vois ſon crime et ſa misère;
Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat, dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur,
Voilà le raviſſeur coupable,
Voilà le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

Pardon, ſi ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits;
Et ſi de la douce peinture
De ta vertu brillante et pure,
Je paſſe à ces ſombres portaits.

Mais lorſque Virgile et le Taſſe
Ont chanté dans leur noble audace
Les dieux de la terre et des mers,
Leur muſe, que le ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monſtres des enfers.

et avec un officier français nommé *Mornay;* ils paſsèrent tous trois à Conſtantinople, et ſe firent circoncire chez le comte de *Bonneval.* Remarquez qu'aucun de ces folliculaires, de ces trompettes de ſcandale, qui fatiguaient Paris de leurs brochures, n'ont écrit contre cette apoſtaſie; mais ils ont jeté feu et flamme contre les *Bayle*, les *Monteſquieu*, les *Diderot*, les d'*Alembert*, les *Helvetius*, les *Buffon*, contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

VARIANTES.

Après la quatrième ſtrophe, on liſait celle-ci :

Je crois voir ces plaines ſtériles
Dont nos cultures inutiles
N'ont pu fertiliſer le ſein ;
Ou le bronze informe et rebelle
Indocile à la main fidelle
Qui conduit les traits du burin.

Après la cinquième, on liſait les ſuivantes :

Tel fut ce plagiaire habile
Et de Marot et de d'Ouville,
Connu par ſes viles chanſons :
Semblable à l'infame Locuſte
Qui, ſous les ſucceſſeurs d'Auguſte,
Fut illuſtre par ſes poiſons.

Dis-nous, Rouſſeau, quel premier crime
Entraîna tes pas dans l'abyme
Où j'ai vu Saurin te plonger ?
Ah! ce fut l'oubli des ſervices :
Tu fus ingrat, et tous les vices
Vinrent en foule t'aſſiéger.

Auſſitôt le Dieu qui m'inſpire
T'arracha le luth et la lyre
Qu'avaient déshonorés tes mains :
Tu n'es plus qu'un reptile immonde,
Rebut du Parnaſſe et du monde,
Rongé de tes propres venins.

En vain ta triſte hypocriſie
Des fureurs de ſa frénéſie
Veut couvrir ces traits odieux ;
Ton cœur n'en eſt que plus coupable,
Et, dans la noirceur qui t'accable,
Ton eſprit moins ingénieux.

Des forêts le tyran sauvage,
Vieux, languissant et plein de rage,
Périssant de faim dans les bois,
Pour tromper les troupeaux paisibles,
Prétendit par ses cris horribles
Des pasteurs imiter la voix.

Les faibles troupeaux en gémirent :
Mais, quand les pasteurs entendirent
Ses détestables hurlemens,
On écrasa dans son repaire
Cet hypocrite sanguinaire,
Pour prix de ses déguisemens.

Oh ! qu'en sa fureur impuissante
Une ame abattue et tremblante
Donne de mépris et d'horreur,
Quand le style, glacé par l'âge,
En vain ranimé par la rage,
Languit énervé de froideur !

Il faut que ma main vengeresse
Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits ;
Il faut de la douce peinture
De la vertu brillante et pure
Passer à d'horribles portraits.

Quel monstre plus hideux, &c.

Après la septième strophe, on lisait :

Vieux, languissant et sans courage,
Souvent dans un accès de rage
Qui l'enflamme et dont il périt,
Un chien de sa gueule édentée,
Horrible, écumante, empestée,
Poursuit la main qui le nourrit.

Il me dut l'honneur et la vie ;
Et dans ſon ingrate furie,
De Rouſſeau lâche imitateur,
Ami traître, ennemi timide,
Des flots de ſa bile inſipide
Il veut couvrir ſon bienfaiteur.

Les neuvième et dixième ſtrophes ont été ajoutées.

Après la douzième, on liſait celle-ci qui terminait l'ode.

Raphaël, Rubens, Michel-Ange,
Sous les pieds du divin archange
Ont montré le diable abattu ;
Et, par un heureux artifice,
Maſſillon peint l'horreur du vice,
Pour mieux embellir la vertu.

ODE V.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE DES SCIENCES,

Qui ont été ſous l'équateur et au cercle polaire meſurer des degrés de latitude.

1735.

O vérité ſublime! ô céleſte Uranie!
Eſprit né de l'eſprit qui forma l'univers;
Qui meſures des cieux la carrière infinie,
Et qui pèſes les airs;

Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde
Ces voyageurs ſavans, miniſtres de tes lois,
De l'ardent équateur ou du pôle du monde,
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfans? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent ſon voile; et ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe et la figure
De l'univers ſurpris.

Les enfers ſont émus au bruit de leur voyage:
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-dieux de la Gréce,
Caſtor, Pollux, Orphée, et vous, heureux Jaſon,
Vous de qui la valeur, et l'amour et l'adreſſe
Ont conquis la toiſon;

En

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés !
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :
Venez et rougissez.

Quand la Gréce parlait, l'univers en silence
Respectait le mensonge anobli par sa voix;
Et l'Admiration, fille de l'Ignorance,
Chanta de vains exploits. (1)

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de Mémoire;
Il y grava des mains de la Crédulité
Tous ces fastes des temps destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

Uranie, abaissez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous seule instruisez.

Le génois qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entreprise héroïque,
Ont prononcé ces mots :

(1) En effet il n'y a pas un de nos capitaines de vaisseau, pas un seul de nos pilotes qui ne soit cent fois plus instruit que tous les Argonautes. *Hercule*, *Thesée* et tous les héros de la guerre de Troye n'auraient pas tenu devant six bataillons commandés par le *grand Condé* ou *Turenne*, ou *Marlborough*. *Thalès* et les *Pythagore* n'étaient pas dignes d'étudier sous *Newton*. Alcine et Armide valent mieux que toutes les poëfies grecques ensemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la gloire; le temps les y affermit, et les derniers trouvent la place prise.

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos descendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage ;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainsi, Newton dans l'empyrée,
Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert,
Confirmez, disait-il, à la terre éclairée
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau méprisable,
Sous l'empire des sens indignement vaincu,
De ses jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu ;

Donnez un digne essor à votre ame immortelle ;
Eclairez des esprits nés pour la vérité :
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'ame du vrai sage
Instruisant les mortels.

Mais sur-tout écartez ces serpens détestables,
Ces enfans de l'Envie, et leur souffle odieux ;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces ames respectables
Qui s'élèvent aux cieux.

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassemens importuner le ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent comme lui sur la nature entière
Un œil pur et serein.

ODE VI.

SUR LA PAIX DE 1736.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs;
Il vomit le feu sur la terre,
Il dévore ses habitans.
Fuyez, dryades gémissantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abymes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme et de soufre,
Echappés du sein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordemens,
Le Pô renverse ses rivages
Cachés sous ses flots écumans :
Avec lui marchent la Ruine,
L'Effroi, la Douleur, la Famine,

La Mort, les Déſolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces ſecouſſes qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémiſphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, ſont moins ſiniſtres,
Que l'ambition des miniſtres,
Et que les diſcordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France
Le ſoleil, en ſon vaſte tour,
Ne voit qu'une famille immenſe,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans la triſte nuit du trépas?

Encor ſi pour votre patrie
Vous ſaviez-vous ſacrifier!
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque tyran politique

Que vos yeux ne connaiſſent pas ;
Et vous n'êtes, dans vos misères,
Que des aſſaſſins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels ſont ces oiſeaux de rapine,
Et ces animaux mal-feſans,
Apprivoiſés pour la ruine
Des paiſibles hôtes des champs;
Aux ſons d'un inſtrument ſauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, ſans intérêt, ſans gloire,
Saiſir une folle victoire,
Dont le prix n'eſt jamais pour eux.

O ſuperbe, ô triſte Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris enſevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moiſſons dévorées
Par les nations conjurées,
Qui te flattaient de te venger.
Faible, déſolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois ſoient les dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage

Unit les troupeaux ſous ſes lois.
Malheur au paſteur ſanguinaire
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois!

Hé, que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune et de mon ſang!
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le ſang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts et les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embraſait le Palatinat;
Et qui ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'Etat.

Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de *Grand :*
Mais que ce nom s'accorde au ſage;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire,
C'eſt dans la paix que ſon empire

Floriſſait ſous de juſtes lois,
Quand ſon peuple aimable et fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

VARIANTES.

Au lieu des ſtrophes 4 et 5, on liſait celles-ci :

Que de nations fortunées
Repoſaient au ſein des beaux arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars !
Des jeux la troupe enchantereſſe,
Les plaiſirs, les chants d'alégreſſe
Régnaient dans nos brillans palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitans des cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné ſur ſa proie
Sent d'une impitoyable joie
Son ame horrible s'enflammer ;
Notre cœur n'eſt point né ſauvage ;
Grand DIEU ! ſi l'homme eſt votre image,
C'eſt qu'il était fait pour aimer.

ODE VII.

Sur la mort de l'empereur CHARLES VI.

1740.

Il tombe pour jamais ce cèdre dont la tête
Défia ſi long-temps les vents et la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'Etats.
En un inſtant frappée,
Sa racine eſt coupée
Par la faulx du trépas.

Voilà ce roi des rois, et ſes grandeurs ſuprêmes:
La mort a déchiré ſes trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguſte et fière,
Un reſte de pouſſière
Eſt ton ſeul monument.

Son nom même eſt détruit; le tombeau le dévore;
Et ſi le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois, il régnait, il n'eſt plus;
Eloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Ah! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes
Qu'Eugène enſanglanta de ſes mains triomphantes,
Conduit de ſes Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'Empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!

S'il n'avait pas langui dans sa ville alarmée,
Redoutable, en sa cour, aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis :
S'il eût été terrible
Au sultan invincible
Et non pas à Vallis. (1)

Ou si plus sage encore, et détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance et les arts,
Et cette paix profonde
Que sut donner au monde
Le second des Césars !

La Renommée alors, en étendant ses ailes,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles
Qui de la nuit du temps percent les profondeurs ;
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le sévère Apollon défend à mon génie

(1) L'empereur *Charles* avait conclu, peu de temps avant sa mort, une paix désavantageuse avec les Turcs ; il punit ses généraux qui n'avaient été que malheureux, quelques officiers qui avaient rendu des places qu'ils étaient chargés de défendre, et fit faire le procès aux plénipotentiaires qui avaient signé cette paix. Sa mort les sauva. On a prétendu qu'ils avaient reçu des ordres secrets de la grande duchesse, depuis impératrice-reine. Il est du moins certain qu'ils l'avaient servie. Il était aisé de prévoir la mort prochaine de l'empereur, l'orage qui allait s'élever contre sa fille, et la nécessité de s'assurer de la paix avec les Turcs, beaucoup moins politiques, mais souvent plus fidèles observateurs des traités que les princes chrétiens.

De verſer, en bravant et les mœurs et les lois,
Le fiel de la ſatire
Sur la tombe où reſpire
La majeſté des rois.

Mais, ô Vérité ſainte! ô juſte Renommée!
Amour du genre humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguſte,
Où vous êtes peſés aux balances du juſte.
Votre ſiècle eſt témoin, le juge eſt l'avenir.
Demi-dieux mis en poudre,
Lui ſeul peut vous abſoudre,
Lui ſeul peut vous punir.

ODE VIII.

AU ROI DE PRUSSE,

Sur ſon avènement au trône.

1740.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie?
Ne me trompé-je point dans un eſpoir ſi doux?
Vous régnez. Eſt-il vrai que la Philoſophie
Va régner avec vous?

Fuyez loin de son trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs;
Vous dont l'ame implacable et les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi! je t'entends encore, absurde Calomnie!
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et Descartes et Bayle, et ce puissant génie (1)
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper saintement les plus sages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs; il venge notre injure;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit;
La terre élève au ciel une voix libre et pure;
Le ciel se réjouit.

(1) *Volf* chancelier de l'université de Hall. Il fut chassé sur la dénonciation d'un théologien, et rétabli ensuite. Voyez la préface de l'*Histoire du Brandebourg*, où il est dit *qu'il a noyé le système de Leibnitz dans un fatras de volumes, et dans un déluge de paroles.*

N. B. On avait fait accroire à *Frédéric Guillaume* que la doctrine de *Volf* sur le libre arbitre était cause que plusieurs de ses soldats avaient déserté. *Volf* était un homme très-savant, métaphysicien obscur et géomètre médiocre; mais ses ouvrages, faits avec méthode, supérieurs à ce qu'on avait en Allemagne avant lui, formant enfin un cours complet de philosophie, ce que personne n'avait encore osé entreprendre, lui avaient fait une réputation prodigieuse. On le comparait à *Leibnitz*, parce qu'il avait développé et fait connaître dans les écoles quelques-unes de ses opinions. Aussi fut-il accusé d'athéisme, quoiqu'il eût prouvé l'existence d'un DIEU aussi bien et plus longuement qu'aucun philosophe.

Et vous de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des lois,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.

Périſſent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime eſt trop facile, il eſt trop dangereux.
Un eſprit faible eſt fourbe; et les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans; ils ſont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés ſur eux.

Ils ſont morts dans l'opprobre, ils ſont morts dans la rage;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus
Ont eu des jours ſereins, ſans nuit et ſans orage,
Purs comme leurs vertus.

Tout ſiècle eut ſes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le ſage ignorés.
Cent rois que l'on mépriſe ont ravagé la terre;
Réguez et l'éclairez.

On a vu trop long-temps l'orgueilleuſe ignorance,
Ecraſant ſous ſes pieds le mérite abattu,
Inſulter aux talens, aux arts, à la ſcience,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un eſclave de cour, enfant des voluptés,
S'eſt écrié ſouvent: Eſt-on fait pour connaître?
Eſt-il des vérités?

Il n'en eſt point pour vous, ame ſtupide et fière.
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

VARIANTES.

Après le premier vers de la première ſtrophe, on liſait ceux-ci

Que le monde attendait, et que vous ſeul craignez,
Le grand jour où la terre eſt par vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Au lieu des quatre dernières ſtrophes, on liſait celles-ci:

Ils renaîtront de vous ces vrais héros de Rome;
A les remplacer tous vous êtes deſtiné:
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.

Un philoſophe règne: ah! le ſiècle où nous ſommes
Le déſirait, ſans doute, et n'oſait l'eſpérer.
Seul il a mérité de gouverner les hommes:
Il ſait les éclairer.

On voit des ſouverains vieillis dans l'ignorance,
Idoles ſans vertus, ſans oreilles, ſans yeux,
Que ſur l'autel du vice un vil flatteur encenſe,
Images des faux dieux.

Quelle eſt du DIEU vivant la véritable image?
Vous, des talens, des arts et des vertus l'appui;
Vous, Salomon du Nord, plus ſavant et plus ſage,
Et moins faible que lui.

Dans une autre copie on lit ainſi la ſeptième ſtrophe:

Politique imprudente autant que tyrannique,
De votre faux éclat cachez le jour affreux;
Redoutez un héros de qui la politique
Eſt d'être vertueux.

ODE IX.

A LA REINE DE HONGRIE

MARIE-THERESE D'AUTRICHE.

1742.

FILLE de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguſte où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chute et toujours affermis;
Princeſſe magnanime,
Qui jouis de l'eſtime
De tous tes ennemis.

Le Français généreux, ſi fier et ſi traitable,
Dont le goût pour la gloire eſt le ſeul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
T'adore et te pourſuit.

Par des nœuds étonnans l'altière Germanie,
A l'empire français malgré ſoi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triſte amitié.

Ainſi de l'équateur et des antres de l'ourſe,
Les vents impétueux emportent dans leur courſe

Des nuages épais, l'un à l'autre oppofés;
Et tandis qu'ils s'uniſſent,
Les foudres retentiſſent
De leurs flancs embraſés.

Quoi! des rois bienfeſans ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes ſanglantes
De la calamité!

O vieillard vénérable! (1) à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années,
Sage que rien n'alarme et que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde
Dont ton ame jouit?

Ah! s'il pouvait encore, au gré de ſa prudence,
Tenant également le glaive et la balance,
Fermer, par des reſſorts aux mortels inconnus,
De ſa main reſpectée
La porte enſanglantée
Du temple de Janus!

Si de l'or des Français les ſources égarées,
Ne fertiliſant plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au ſein de nos remparts,
Embelliſſaient nos villes,
Arroſaient les aſiles
Où languiſſent les arts!

(1) Le cardinal de *Fleuri*.

Beaux arts, enfans du ciel, de la paix et des grâces,
Que Louis en triomphe amena sur ses traces,
Ranimez vos travaux si brillans autrefois ;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces traités rompus, et suivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour, si vains, si célébrés,
Tout passe et tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous seuls demeurez.

VARIANTE.

Après la dernière strophe, on trouve encore celle qui suit, dans une ancienne édition.

Le ciel entend mes vœux, un nouveau jour m'éclaire ;
L'ame du grand Armand (*) qui nous servit de père,
Pour ranimer vos chants reparaît aujourd'hui :
Rois, suivez son exemple ;
Vous, prêtres de son temple, (**)
Soyez dignes de lui.

(*) Le cardinal de *Richelieu*.

(**) La sorbonne, au lieu de profiter de cet avis, s'est empressée de censurer et de denoncer comme des ennemis publics tous ceux qui cultivaient les lettres avec quelques succès. Heureusement ces libelles etaient écrits dans un latin barbare, traduit, pour la commodite des dévotes, dans un français tel que les docteurs avaient pu l'apprendre dans leurs antichambres.
Voyez la satire intitulée : *Les trois empereurs en sorbonne.*

ODE X.

La Clémence de LOUIS XIV *et de* LOUIS XV *dans la victoire.*

DEVOIR des rois, leçon des sages,
Vertu digne des immortels,
Clémence, de quelles images
Dois-je décorer tes autels?
Dans les débris du Capitole
Irai-je chercher ton symbole?
Rome seule a-t-elle un Titus?
Les Trajans et les Marc-Aurèles
Sont-ils les stériles modèles
Des inimitables vertus?

Ce monarque brillant, illustre,
Digne en effet du nom de grand,
LOUIS, ne dut-il tant de lustre
Qu'aux triomphes du conquérant?
Il le doit à ces arts utiles
Dont Colbert enrichit nos villes,
Aux bienfaits versés avec choix,
A ses vaisseaux maîtres de l'onde,
A la paix qu'il donnait au monde,
Aux exemples qu'il donne aux rois.

Imitez, maîtres de la terre,
Et sa justice et sa bonté;
Que les maux cruels de la guerre
Soient ceux de la nécessité.

Que dans les horreurs du carnage
Le vainqueur généreux soulage
L'ennemi que son bras détruit.
Héros, entourés de victimes,
Vos exploits sont autant de crimes,
Si la paix n'en est pas le fruit.

La paix est fille de la guerre :
Ainsi les rapides éclairs,
Par les vents et par le tonnerre,
Epurent les champs et les airs :
Ainsi les Alcyons paisibles,
Après les tempêtes horribles,
Sur les eaux chantent leurs amours :
Ainsi, quand Nimègue étonnée
Vit par LOUIS la paix donnée,
L'Europe entière eut de beaux jours.

Telle est la brillante carrière
Qu'ouvrit le dernier de nos rois :
Son fils la remplit toute entière
Par sa clémence et ses exploits.
Comme lui bienfaiteur du monde,
Son cœur est la source féconde
De la publique utilité ;
Comme lui conquérant et sage,
Il fait combattre avec courage,
Et secourir avec bonté.

Adorateurs de la Clémence,
Transportez-vous à Fontenoi.
Le jour luit, le combat commence,
Bellone admire votre roi.

Voyez cette phalange altière,
Dans sa marche tranquille et fière,
En tous nos rangs porter la mort;
Et LOUIS plus inébranlable
Par son courage inaltérable
Changer et maîtriser le sort.

Ce jour est le jour de la gloire;
Il est celui de la vertu.
LOUIS au sein de la victoire
Pleure son rival abattu.
Les succès n'ont rien qui l'enivre;
Il sait qu'un héros ne doit vivre
Que pour le bonheur des humains;
Parmi les feux qui l'environnent,
Sous les lauriers qui le couronnent
L'olive est toujours dans ses mains.

Guerriers frappés de son tonnerre
Et secourus par ses bienfaits,
Dans les bras sanglans de la guerre
Il daigne demander la paix.
Par quelles maximes funestes
Préférez-vous aux dons célestes
Les fléaux qu'il veut détourner?
O victimes de sa justice,
Quoi! vous voulez qu'il vous punisse
Quand il ne veut que pardonner!

ODE XI.

1746.

Est-il encor des satiriques,
Qui du présent toujours blessés,
Dans leurs malins panégyriques
Exaltent les siècles passés ?
Qui plus injustes que sévères,
D'un crayon faux peignent leurs pères
Dégénérans de leurs aïeux ;
Et leurs contemporains coupables,
Suivis d'enfans plus condamnables,
Menacés de pires neveux ? (1)

Silence, imposture outrageante ;
Déchirez-vous, voiles affreux ;
Patrie auguste et florissante,
Connais-tu des temps plus heureux ? (*a*)
De la cime des Pyrénées
Jusqu'à ces rives étonnées

(1) Traduction de ces vers d'*Horace :*

Ætas majorum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

M. de *Voltaire* est un des premiers philosophes qui aient osé prononcer cette vérité si consolante, que depuis plusieurs siècles le genre humain en Europe a fait des pas très-sensibles vers la sagesse et le bonheur ; et qu'il doit ces avantages aux progrès des sciences et de la philosophie.

On trouvera dans le *Dictionnaire philosophique* une parodie de ces mêmes vers d'*Horace*.

Où la mort vole avec l'effroi,
Montre ta gloire et ta puiſſance;
Mais pour mieux connaître la France,
Qu'on la contemple dans ſon roi.

Quelquefois la Grandeur trop fiere,
Sur ſon front portant les dédains,
Foule aux pieds dans ſa marche altière
Les rampans et faibles humains. (*b*)
Les Prières humbles, tremblantes,
Pâles, ſans force, chancelantes,
Baiſſant leurs yeux mouillés de pleurs,
Abordent ce monſtre farouche,
Un indigne éloge à la bouche,
Et la haine au fond de leurs cœurs.

Favoris du dieu de la guerre, (*c*)
Héros dont l'éclat nous ſurprend,
De tous les vainqueurs de la terre
Le plus modeſte et le plus grand.
O Modeſtie, ô douce image
De la belle ame du vrai ſage!
Plus noble que la majeſté,
Tu relèves le diadême,
Tu décores la valeur même,
Comme tu pares la beauté. (*d*)

Nous l'avons vu ce roi terrible
Qui ſur des remparts foudroyés
Préſentait l'olivier paiſible
A ſes ennemis effrayés. (*e*)
Tel qu'un dieu guidant les orages,
D'une main portant les ravages

Et les tonnerres deſtructeurs,
De l'autre verſant la roſée
Sur la terre fertiliſée,
Couverte de fruits et de fleurs.

L'airain gronde au loin ſur la Flandre;
Il n'interrompt point nos loiſirs;
Et quand ſa voix ſe fait entendre,
C'eſt pour annoncer nos plaiſirs;
Les Muſes en habit de fêtes,
De lauriers couronnant leurs têtes,
Eterniſent ces heureux temps;
Et ſous le bonheur qui l'accable,
La critique eſt inconſolable
De ne plus voir de mécontens.

Venez, enfans des Charlemagnes,
Paraiſſez, ombres des Valois,
Venez contempler ces campagnes
Que vous déſoliez autrefois;
Vous verrez cent villes ſuperbes
Aux lieux où d'inutiles herbes
Couvraient la face des déſerts,
Et ſortir d'une nuit profonde
Tous les arts étonnant le monde
De miracles toujours divers.

Au lieu des guerres inteſtines
De quelques brigands forcenés,
Qui ſe diſputaient les ruines
De leurs vaſſaux infortunés,
Vous verrez un peuple paiſible,
Généreux, aimable, invincible,

Un prince au lieu de cent tyrans,
Le joug porté ſans eſclavage,
Et la concorde heureuſe et ſage
Du roi, des peuples et des grands.

Souvent un laboureur habile,
Par des efforts induſtrieux,
Sur un champ rebelle et ſtérile
Attira les faveurs des cieux.
Sous ſes mains la terre étonnée
Se vit de moiſſons couronnée
Dans le ſein de l'aridité :
Bientôt une race nouvelle
De ces champs préparés pour elle
Augmenta la fécondité.

Ainſi Pyrrhus après Achille
Fit encore admirer ſon nom ;
Ainſi le vaillant Paul-Emile
Fut ſuivi du grand Scipion ;
Virgile au-deſſus de Lucrèce
Aux lieux arroſés du Permeſſe
S'éleva d'un vol immortel ;
Et Michel-Ange vit paraître,
Dans l'art que ſa main fit renaître,
Les prodiges de Raphaël.

Que des vertus héréditaires
A jamais ornent ce ſéjour !
Vous avez imité vos pères :
Qu'on vous imite à votre tour.
Loin ce diſcours lâche et vulgaire
Que toujours l'homme dégénère,

Que tout s'épuiſe et tout finit:
La nature eſt inépuiſable,
Et le travail infatigable
Eſt un dieu qui la rajeunit.

VARIANTES.

(*a*) La deuxième ſtrophe commençait ainſi:

Patrie aimable et triomphante,
Confondez ces traits pleins d'horreur;
De votre ſplendeur éclatante
Percez les voiles de l'erreur.
De la cime, &c.

(*b*) Commencement de la troiſième ſtrophe.

Dans l'Aſie eſclave et guerrière
La majeſté des ſouverains
Toujours ſombre, toujours altière,
Foule aux pieds les faibles humains.
Les Prières, &c.

(*c*) Rois puiſſans, foudres de la guerre,
Héros dont l'éclat, &c.

(*d*) Après la quatrième ſtrophe, on liſait celles-ci:

Mais ſous cette aimable apparence
Souvent on nourrit dans ſon cœur
La froide et dure indifférence,
Funeſte fille du bonheur.
Du haut d'un trône inacceſſible,
Qu'il eſt aiſé d'être inſenſible
Aux voix plaintives des douleurs,
Aux cris de la misère humaine,
Qui percent avec tant de peine
Dans le tumulte des grandeurs!

C'eſt au faîte des grandeurs même,
C'eſt ſur un trône de lauriers
Que l'heureux vainqueur qui vous aime
Gémit ſur ſes braves guerriers,
Sur ces victimes de ſa gloire,
Qui dans les bras de la victoire
Et dans les horreurs du tombeau
Formaient ce mélange terrible,
Du carnage le plus horrible
Et du triomphe le plus beau.

(*e*) Commencement de la cinquième ſtrophe.

La Diſcorde avec épouvante
Le voit ſur des murs foudroyés
Offrir l'olive bienfeſante
A ſes ennemis effrayés, &c.

ODE XII.

Sur la mort de S. A. R. madame la princesse DE BAREITH.

1759.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlans renversent une armée,
Quand de guerriers mourans les sillons sont couverts;
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas,
Lorsque la mort en silence,
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits;
Quand ces yeux, qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière, interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs;

Tournant en vain la paupière
Vers un reſte de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle préſente ſa tête;
La faulx redoutable eſt prête,
Et la mort va la lever.

Le coup part; tout s'éteint, c'en eſt fait; il ne reſte
De tant de dons heureux, de tant d'attraits ſi chers,
De ces ſens animés d'une flamme céleſte,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce ſpectacle lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient et ſouffraient la mort.

O BAREITH! ô vertus! ô grâces adorées!
Femme ſans préjugés, ſans vice et ſans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces triſtes contrées,
De ce ſéjour de ſang, de rapine et d'horreur,
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suſpendirent les fureurs:
Les diſcordes s'arrêtèrent;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel eſt le sûr empire,
Telle eſt la digne offrande à tes manes ſacrés;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainſi lorſque vous expirez?

La mort que DIEU vous envoie
Eſt le ſeul moment de joie
Qui conſole nos eſprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi, dont la vertu fut toujours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand homme, en philoſophe aimable,
Qui de ton ſexe enfin n'avais que la beauté;
Si ton inſenſible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta penſée :
Les dieux m'ont récompenſée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'eſt nous, triſtes humains, nous qui ſommes à plaindre,
Dans nos champs déſolés et ſous nos boulevards,
Condamnés à ſouffrir, condamnés à tout craindre
Des ſerpens de l'Envie et des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémiſſent;
Les arts, les vertus périſſent;
On aſſaſſine les rois :
Tandis que l'on oſe encore,
Dans ce ſiècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois!

Hélas! qui déſormais dans une cour paiſible
Retiendra ſagement la Superſtition,
Le ſanglant Fanatiſme, et l'Athéiſme horrible,
Enchaînés ſous les pieds de la Religion?

Qui prendra pour ſon modèle
La loi pure et naturelle
Que DIEU grava dans nos cœurs?
Loi ſainte, aujourd'hui proſcrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans perſécuteurs!

Des tranquilles hauteurs de la philoſophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux ſereins
Ces fantômes changeans du ſonge de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets ſi vains;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obſtinés;
Ces intrigues ſi cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un ſéjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu ſis toujours uſage;
O combien tu plaignais l'infame oiſiveté
De ces eſprits ſans goût, ſans force et ſans courage,
Qui meurent pleins de jours, et n'ont point exiſté!
La vie eſt dans la penſée:
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit;
Ce flambeau ſans nourriture
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires
Qui, redoutant la honte et maîtriſant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats ſanguinaires,
Fuiriez, ſi vous l'oſiez, et mourez par honneur:

Une femme, une princeſſe,
Dans ſa tranquille ſageſſe,
Du ſort dédaignant les coups,
Souffrant ſes maux ſans ſe plaindre,
Voyant la mort ſans la craindre,
Etait plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuſe,
Première des vertus, paſſion des grands cœurs,
Feu ſacré dont brûla ton ame généreuſe,
Qui s'épurait encore au creuſet des malheurs?
Rougiſſez, ames communes,
Dont les diverſes fortunes
Gouvernent les ſentimens,
Frêles vaiſſeaux ſans bouſſole,
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ſes enfans.

Cependant elle meurt, et Zoïle reſpire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur
A la vertu tremblante inſulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix ſourit au délateur!
Le troupeau faible des ſages,
Diſperſé par les orages,
Va périr ſans ſucceſſeurs;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppreſſeurs.

Tu ne chanteras plus, ſolitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où les ſons de ta voix
Contre les préjugés oſaient ſe faire entendre,
Et de l'humanité feſaient parler les droits.

Mais dans ta noble retraite,
Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ſes chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des eſprits, vous ſerez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
A la poſtérité je peindrai tous vos crimes,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie:
A l'opprobre, à l'infamie
Vos noms ſeront conſacrés,
Comme le ſont à la gloire
Les enfans de la victoire
Que ma muſe a célébrés.

NOTES

de M. de MORZA, *ſur l'ode précédente.*

LA princeſſe à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau, et les monſtres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus ſévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait, à la vérité, de plats critiques comme aujourd'hui. *Claveret* écrivait contre *Corneille*; *Subligny* et *Viſé* attaquaient toutes les pièces de *Racine*; chaque ſiècle a eu ſes Zoïles et ſes Garaſſes: mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impoſtures, et en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondues; cabaler inſolemment; attaquer juſque dans les tribunaux des gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire, porter l'audace de la calomnie juſqu'à les accuſer de penſer en ſecret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; et vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom reſpectable de philoſophe.

La manie de ces délations a été pouſſée au point de dire et d'imprimer que les philoſophes ſont dangereux dans un Etat.

Et qui ſont ces hardis délateurs? tantôt c'eſt un pédant jéſuite qui compromet la ſociété dont il eſt, et qui oſe parler de morale tandis que ſes confrères ſont accuſés et punis d'un parricide; tantôt c'eſt le factieux auteur d'une gazette nommée *eccléſiaſtique*, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les *Buffon*, les *Monteſquieu*, et juſqu'à un miniſtre d'Etat (M. d'*Argenſon*) auteur d'un livre excellent ſur une partie du droit public. C'eſt une troupe d'écrivains affamés qui ſe vantent de défendre le chriſtianiſme à quinze ſous par tome, qui accuſent d'irréligion le ſage et ſavant auteur des *Eſſais ſur Paris*, et qui enfin ſont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'eſt ſur-tout le miſérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des philoſophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, et dans l'antichambre duquel il ne ſerait pas ſouffert; qui ſe vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais exiſté; et qui, pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette ſeule maiſon en ſa vie, divulgue les ſecrets qu'il ſuppoſe lui avoir été confiés dans cette maiſon..... Ce poliſſon, nommé *Guyon*, ſe donne ainſi lui-même de gaieté de cœur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne ſonge qu'à regagner par le débit d'un mauvais libelle l'argent qu'il a perdu à l'impreſſion de ſes mauvais livres. L'opprobre le couvre, et il ne le ſent pas; il ne ſent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre ſon libelle. C'eſt donc à cet excès de turpitude qu'on eſt parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple et la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, et par conſéquent les derniers des hommes, ſont ceux qui ont attaqué le roi, l'Etat et l'Egliſe dans leurs feuilles ſcandaleuſes écrites en faveur des convulſionnaires. Ils fabriquent leurs impoſtures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, aſſociés à des receleurs, fuyant à tout moment la juſtice, et, pour comble d'horreur, ſe couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, ſe perſuadant qu'ils lui rendent ſervice.

Ces deux partis, le janſéniſte et le moliniſte, ſi fameux long-temps dans Paris, et ſi dédaignés dans l'Europe, fourniſſent des deux côtés les plumes vénales dont le public eſt ſi fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des ſages et les ſoins paternels du ſouverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'abſurdité de nos ſiècles de barbarie, et tout le rafinement d'un temps également éclairé dans la vertu et dans le crime; et après s'être ainſi déchirés, ils ſe jettent ſur les philoſophes; ils attaquent la raiſon, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ſes dépouilles.

Qu'on

Qu'on me montre dans l'hiſtoire du monde entier un philoſophe qui ait ainſi troublé la paix de ſa patrie : en eſt-il un ſeul, depuis *Confucius* juſqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti et de ces excès monſtrueux, mais de la moindre cabale contre les puiſſances, ſoit ſéculières, ſoit eccléſiaſtiques ? Non, il n'y en eut jamais, et il n'y en aura jamais. Un philoſophe ſait ſon premier devoir d'aimer ſon prince et ſa patrie; il eſt attaché à ſa religion, ſans s'élever outrageuſement contre celles des autres peuples; il gémit de ces diſputes inſenſées et fatales qui ont coûté autrefois tant de ſang, et qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la diſcorde, et le philoſophe l'éteint. Il étudie en paix la nature; il paie gaiement les contributions néceſſaires à l'Etat; il regarde ſes maîtres comme les députés de DIEU ſur la terre, et ſes concitoyens comme ſes frères : bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié; il ſait que ſi l'amitié eſt *un beſoin de l'ame*, c'eſt le plus noble beſoin des ames les plus belles, que c'eſt un contrat entre les cœurs, contrat plus ſacré que s'il était écrit, et qui nous impoſe les obligations les plus chères : il eſt perſuadé que les méchans ne peuvent aimer.

Ainſi le philoſophe, fidèle à tous ſes devoirs, ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie. S'il eſt pauvre, il rend la pauvreté reſpectable; s'il eſt riche, il fait de ſes richeſſes un uſage utile à la ſociété. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, et il ſe corrige. S'il a écrit librement dans ſa jeuneſſe comme *Platon*, il cultive la ſageſſe comme lui dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ſes ennemis, et implorant la miſéricorde de l'Etre ſuprême.

Qu'il ſoit du ſentiment de *Leibnitz* ſur les monades et ſur les indiſcernables, ou du ſentiment de ſes adverſaires; qu'il admette les idées innées avec *Deſcartes*, ou qu'il voie tout dans le Verbe avec *Mallebranche*; qu'il croie au plein, qu'il croie au vide, ces innocentes ſpéculations exercent ſon eſprit, et ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme; mais plus il eſt éclairé, plus les eſprits contentieux et abſurdes redoutent ſon mépris. Et voilà la ſource ſecrète et véritable de cette perſécution qu'on a ſuſcitée quelquefois aux plus pacifiques et aux plus eſtimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthouſiaſtes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont ſi ſouvent étourdi le monde de leurs clameurs; ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les perſonnes les plus reſpectables; ils les ont ſéduites; ils ont animé la vertu même contre la vertu; et un ſage a été quelquefois tout étonné d'avoir perſécuté un ſage.

Quand l'évêque irlandais *Barclay* ſe fut trompé ſur le calcul différentiel, et que le célèbre *Jurin* eut confondu ſon erreur, *Barclay* écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand *Deſcartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'exiſtence de DIEU, *Deſcartes* fut accuſé juridiquement d'athéiſme; dès que ce même philoſophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'*Ariſtote* et de l'axiome

de l'école, *Que rien n'eſt dans l'entendement qui n'ait été dans les ſens.* Cinquante ans après, la mode changea ; ils traitèrent de matérialiſtes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Ariſtote* et de l'école.

A peine *Leibnitz* eut-il propoſé ſon ſyſtême, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduiſait le fataliſme ; qu'il renverſait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruiſait les fondemens de la religion chrétienne. D'autres philoſophes ont-ils combattu le ſyſtême de *Leibnitz*, on leur a dit : Vous inſultez la Providence.

Lorſque milord *Shaftesbury* aſſura que l'homme était né avec l'inſtinct de la bienveillance pour ſes ſemblables, on lui imputa de nier le péché originel. D'autres ont-ils écrit que l'homme eſt né avec l'inſtinct de l'amour propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainſi quelque parti qu'ait pris un philoſophe, il a toujours été en bute à la calomnie, fille de cette jalouſie ſecrète dont tant d'hommes ſont animés, et que perſonne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jéſuite *Hardouin* a traité d'athées les *Paſcal*, les *Nicole*, les *Arnaud* et les *Mallebranche* ?

Qu'on faſſe ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres et nos légiſlateurs, ne connurent jamais la fureur abſurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'hiſtoire romaine un ſeul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ſes opinions ; et nous, ſortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penſer, mais à balbutier les penſées des anciens. Enfin, depuis les combats des réaliſtes et des nominaux, depuis *Ramus* aſſaſſiné par les écoliers de l'univerſité de Paris pour venger *Ariſtote*, juſqu'à *Galilée* empriſonné, et juſqu'à *Deſcartes* banni d'une ville batave, il y a de quoi gémir ſur les hommes, et de quoi ſe déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraiſſent d'abord tomber que ſur un petit nombre de ſages obſcurs, dédaignés ou écraſés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur : mais il eſt trop certain que ſi vous rétréciſſez le génie, vous abâtardiſſez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Eliſabeth*, dans le temps qu'on employait l'autorité ſur la prononciation de l'*epſilon* ? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles et agréables, ſans aucun bon livre, ſans manufactures, négligeant juſqu'à l'agriculture, et très-faible même dans ſa marine : mais dès qu'on laiſſa un libre eſſor au génie, les Anglais eurent des *Spencer*, des *Shakeſpeare*, des *Bacon*, et enfin des *Locke* et des *Newton*.

On ſait que tous les arts ſont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, et qu'il en réſulte une lumière univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche ; c'eſt par-là qu'enfin la philoſophie a ſecouru la politique, en donnant de

nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux ; c'est par-là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, et à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine ; le même génie entreprenant et persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait aussi écrire des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'Etat *Walpole*, *fari quæ sentiat*, est la devise des philosophes anglais. Ils marchent plus ferme et plus loin que nous dans la même carrière ; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse, et qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cents ans dans une décadence déplorable ? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope ; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, et que le blé ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au temps de *Muratori* et de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser ; les Français n'ont osé penser qu'à demi ; et les Anglais qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout depuis les lois primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, et la connaissance précise de la lumière, si vainement combattus, jusqu'à la nouvelle charrue et à l'insertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux et l'utile, la licence et la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, et respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths et aux Francs, d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le serait aujourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion et à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une et de l'autre ; elle pénètre lentement, mais surement ; et au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté et dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, et si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de saint *Médard* aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un *Quesnel*, tantôt pour une actrice de la comédie italienne, qui élevez une statue en un jour, et le lendemain la couvrez de boue ; peuple, qui dansez et chantez en murmurant, sachez que vous vous feriez égorgés sur la tombe du diacre ou sous-diacre *Pâris*, et dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs, en éclairant les esprits par degrés ; sachez que ce sont eux (et eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, et détruit les échafauds où l'on immolait autrefois

et le prêtre *Jean Hus*, et le moine *Savonarole*, et le chancelier *Thomas Morus*, et le conseiller *Anne du Bourg*, et le médecin *Michel Servet*, et l'avocat général de Hollande *Barnevelt*, et la maréchale d'*Ancre*, et le pauvre *Morin* qui n'était qu'un imbécille, et *Vanini* même qui n'était qu'un fou argumentant contre *Aristote*, et tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume : registre sanglant de la plus infernale superstition et de la plus abominable démence.

Addition nouvelle de M. de *Morza* sur ce vers de la huitième strophe :

On assassine les rois.

On se souvient de ceux qui, aux pieds d'une Vierge-Marie très-fêtée en Pologne et dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment, en 1771, d'assassiner leur roi; ils remplirent leur serment, autant qu'ils purent, avec le secours de la bonne mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du R. P. *Malagrida*, du R. P. *Mathos* et du R. P. *Alexandre*, en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas aussi de très-savans hommes, et qui savaient leur Lucrèce par cœur?

Si *Damiens* n'étudia point en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie; car il répondit dans ses interrogatoires (page 135 :) *Quel motif l'a déterminé? a dit, la religion;* et (page 405) *qu'il a cru faire une œuvre méritoire, que c'était tous ces prêtres qu'il entendait, qui le disaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponses qu'ont faites tous les assassins de tant de princes, en remontant depuis *Damiens* jusqu'au pieux *Aod*, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard jusqu'au manche dans le ventre de son roi *Eglon*, de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que de petits abbés leur disent des sottises!

VARIANTES

De l'ode sur la mort de la margrave de BAREITH.

L'auteur a fait quelques changemens à cet ouvrage. Voici les différences qu'on trouve dans la première édition, datée des Délices près Genève, le 4 février 1759.

On y lit ainsi la deuxième strophe :

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas ;
Quand la mort qu'ils ont bravée,
Dans cette foule abreuvée
Du sang qu'ils ont répandu,
Vient d'un pas lent et tranquille,
Seule aux portes d'un asile
Où repose la vertu.

Après la cinquième strophe on lisait celle-ci :

Des veuves, des enfans sur ces rives funestes,
Au milieu des débris des murs et des remparts,
Cherchant de leurs parens les pitoyables restes,
Ramassaient en tremblant les ossemens épars.
Ton nom seul est dans leur bouche ;
C'est ta perte qui les touche ;
Ta perte est leur seul effroi :
Et ces familles errantes,
Dans la misère expirantes,
Ne gémissent que sur toi.

Après la huitième on lisait celle-ci :

Beaux arts, où fuirez-vous ? Troupe errante et céleste,
De l'Olympe usurpé chassés par des Titans,
Beaux Arts, elle adoucit votre destin funeste ;
Puisqu'elle eut du génie, elle aima les talens :

Ces talens que DIEU diſpenſe,
Avilis ſous l'ignorance,
Gémiſſans ſous l'oppreſſeur;
Ces enfans de la lumière
Que l'impoſture groſſière
Offuſque de ſa noirceur.

Après la treizième on trouvait la ſuivante qui était la dernière.

Auguſte et cher objet d'intariſſables larmes,
Une main plus illuſtre, un crayon plus heureux,
Peindra tes grands talens, tes vertus et tes charmes,
Et te fera régner chez nos derniers neveux.
Pour moi dont la voix tremblante,
Dans ma vieilleſſe peſante,
Peut à peine s'exprimer,
Ma main tombante, accablée
Grave ſur ton mauſolée:
Ci-gît qui ſavait aimer.

Après l'ode on liſait ce qui ſuit:

L'auguſte famille de madame la margrave de *Barcith* a ordonné expreſſément qu'on publiât ce faible éloge d'une princeſſe qui en méritait un plus beau; je l'expoſe au public, c'eſt-à-dire, au très-petit nombre des amateurs de la poëſie, et des véritables connaiſſeurs qui ſavent que cet art eſt encore plus difficile qu'infructueux; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge et de mes talens. Mon cœur, qui m'a toujours conduit, m'a fait répandre plus de larmes que de fleurs ſur la tombe de cette princeſſe. La reconnaiſſance eſt le premier des devoirs; je ne m'en ſuis écarté avec perſonne. Son alteſſe royale n'avait ceſſé en aucun temps de m'honorer de ſa bienveillance et de ſon commerce; elle envoya ſon portrait à ma nièce et à moi, quinze jours avant ſa mort, lorſqu'elle ne pouvait plus écrire. Jamais une ſi belle ame ne fut

mieux faire les choſes décentes et nobles, et réparer les déſagréables. Sujets, étrangers, amis et ennemis, tous lui ont rendu juſtice, tous honorent ſa mémoire; pour moi, ſi je n'ai pas vécu auprès d'elle, c'eſt que la liberté eſt un bien qu'on ne doit ſacrifier à perſonne, ſur-tout dans la vieilleſſe.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage, et je déclare en même temps (non pas à l'univers à qui le père *Caſtel* s'adreſſait toujours, mais à quelques gens de lettres qui font la plus petite partie de l'univers,) que je ne ſuis l'auteur d'aucun des ouvrages que l'ignorance et la mauvaiſe foi m'attribuent depuis long-temps.

Un jeune homme, connu dans ſon pays par ſon eſprit et par ſes talens, fit imprimer, l'année paſſée, une ode ſur les victoires du roi de Pruſſe; et comme le nom de ce jeune étranger commence par un V ainſi que le mien, cette ode fut réimprimée à Ratisbonne, à Nuremberg ſous mon nom; on la traduiſit à Londres. On m'en fit honneur par-tout; c'eſt un honneur qu'aſſurément je ne mérite pas: chaque auteur a ſon ſtyle, celui de cette ode n'eſt pas le mien; mais ce qui eſt encore plus contraire à mon état, à mon devoir, à mon caractère, c'eſt que la pièce ſort du profond reſpect que l'on doit aux couronnes avec qui le roi de Pruſſe eſt en guerre; il n'eſt permis à perſonne de s'exprimer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les auteurs que nous ne ſommes plus dans un temps où l'uſage permettait à l'enthouſiaſme de la poëſie de louer un prince aux dépens d'un autre. L'ode ſur la priſe de Namur, dans laquelle *Boileau* raille très-indiſcrétement le roi d'Angleterre *Guillaume III*, ne réuſſirait pas aujourd'hui, et *la Mothe* fut très-blâmé de n'avoir pas rendu juſtice à l'immortel prince *Eugène* dans une ode au duc de *Vendôme*.

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les dieux, ſa maîtreſſe et ſon roi:

c'eſt la maxime de *la Fontaine*; mais il ne faut dire d'injures ni aux autres dieux, ni aux autres rois, ni aux autres femmes.

On m'a imputé encore, je ne ſais quel poëme ſur la religion naturelle, imprimé dans Paris, avec le titre de Berlin, par ces imprimeurs qui impriment tout, et publié auſſi ſous la première lettre de mon nom. Les brouillons et les délateurs ont beau faire: je n'ai jamais écrit, ni en vers, ni en proſe, ſur la religion naturelle ou révélée; mais je compoſai dans le palais d'un roi et ſous ſes yeux, en 1751, un poëme ſur la loi naturelle, principe de toute religion, ſur cette loi primitive que DIEU a gravée dans nos cœurs, et qui nous enſeigne à frémir du mal que nous feſons à nos ſemblables; ouvrage très-inférieur à ſon ſujet, mais dont tout homme doit chérir la morale pure, et dans lequel il doit reſpecter le nom qui eſt à la tête.

Que nous nous éloignons tous tant que nous ſommes de cette loi naturelle et de la raiſon qui en eſt la ſource! Je ne parle pas ici des guerres qui inondent de ſang le monde entier depuis qu'il eſt peuplé; je parle de nous autres gens paiſibles qui l'inondons de nos mauvais écrits, de nos plates diſputes et de nos ſottes querelles; je parle de ces graves fous qui enſeignent que quatre et quatre font neuf, de nous qui ſommes encore plus fous qu'eux, quand nous perdons notre temps à vouloir leur faire entendre que quatre et quatre font huit, et des maîtres fous qui, pour nous mettre d'accord, décident que quatre et quatre font dix.

D'autres fous mourans de faim compoſent tous les matins dans leurs greniers une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans notre Europe, croyant fermement avec frère *Caſtel* que toute la terre a les yeux ſur eux, et ne ſe doutant pas que le ſoir leurs belles productions périſſent à jamais, tout comme les miennes.

Pendant que ces infatigables araignées font par-tout

leurs toiles, il y en a deux ou trois cents autres qui recueillent soigneusement ces fils qu'on a balayés, et qui composent ce qu'on appelle des journaux; de façon que depuis l'an 1666 nous avons environ dix mille journaux au moins, dans lesquels on a conservé près de trois cents mille extraits de livres inconnus; et ce qui est fort à l'honneur de l'esprit humain, c'est que tout cela se fait pour gagner dix écus, pendant que ces messieurs auraient pu en gagner cent à labourer la terre.

Il faut excepter, sans doute, le journal des savans, uniquement dicté par l'amour des lettres, et le judicieux *Bayle*, l'éternel honneur de la raison humaine, et quelques-uns de ses sages imitateurs. J'excepte encore mes amis; mais je ne puis excepter frère *Berthier*, principal auteur du journal de Trévoux, qui n'est point du tout mon ami.

Il faut savoir qu'il y a non-seulement un journal de Trévoux, mais encore un dictionnaire de Trévoux. Par conséquent il y a eu un peu de jalousie de métier entre les ignorans qui ont fait pour de l'argent le dictionnaire de Trévoux, et les savans qui ont entrepris le dictionnaire de l'Encyclopédie, je ne sais pourquoi. Outre ces terribles savans, nous sommes une cinquantaine d'empoisonneurs, lieutenans généraux des armées du roi, commandans d'artillerie, prélats, magistrats, professeurs, académiciens, de belles dames même, et moi cultivateur de la terre, et partisan séditieux de la nouvelle charrue, qui tous avons conspiré contre l'Etat, en envoyant au magasin encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns sont remplis de longues déclamations qui n'apprennent rien, et beaucoup de nos méchans confrères ont manqué à la principale règle d'un dictionnaire, qui est de se contenter d'une définition courte et juste, d'un précepte clair et vrai, et de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut a enflé le dictionnaire, et en a fait un objet de papier et d'encre de plus de trois cents mille écus.

Auſſitôt les adverſes parties ont ſoulevé la ville et la cour contre les entrepreneurs; on les a accablés des plus horribles injures; on a pouſſé la cruauté juſqu'à dire à Verſailles qu'ils étaient des philoſophes. Qu'eſt-ce que des philoſophes, a dit une grande dame? Un homme grave a répondu: Madame, *ce ſont des gens de ſac et de corde*, qui examinent dans quelques lignes d'un livre en vingt volumes *in-folio* ſi les atomes ſont inſécables ou ſécables, ſi on penſe toujours quand on dort, ſi l'ame eſt dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, ſi l'âneſſe de *Balaam* était animée par le diable, ſelon le ſentiment du R. P. *Bougeant*, et autres choſes ſemblables, capables de mettre le trouble dans les conſciences timorées des tailleurs ſcrupuleux de Paris et des pieuſes revendeuſes à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter ce livre et de le lire aſſidument. On a fourni des mémoires par leſquels on démontre que ſi le venin n'eſt pas expreſſément dans les tomes imprimés, il ſe trouvera dans les articles des autres tomes; qu'il en réſultera infailliblement des ſéditions et la ruine du royaume, et qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un Etat que des philoſophes.

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a oſé accuſer d'une cabale des hommes qui ne ſe ſont jamais vus, et qui, diſperſés à une grande diſtance les uns des autres, cultivent en paix la raiſon et les lettres.

Hélas! quel temps l'auteur du journal de Trévoux et ceux de ſon parti prennent-ils pour accuſer les philoſophes d'être dangereux dans un Etat! Quelques philoſophes auraient-ils donc trempé dans ces déteſtables attentats qui ont ſaiſi d'horreur l'Europe étonnée? Auraient-ils eu part aux ouvrages innombrables de ces théologiens d'enfer qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides? attisèrent-ils autrefois les feux de la ligue et de la fronde? ont-ils..... Je m'arrête. Que le gazetier de Trévoux ne force point les hommes éclairés à une récrimination juſte et terrible; que ſes ſupérieurs

mettent un frein à son audace. J'estime et j'aime plusieurs de ses confrères ; c'est avec regret que je lui fais sentir son imprudence qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un prêtre, pour un religieux, de vendre tous les mois à un libraire un recueil de médisances et de jugemens téméraires !

Si le journal de Trévoux excite le mépris et l'indignation, ce n'est pas qu'on ait moins d'horreur pour ses adversaires. Les auteurs de la gazette ecclésiastique, qui ont outragé si souvent le célèbre *Montesquieu* et tant d'honnêtes gens; eux qui dans leurs libelles séditieux ont attaqué le roi, l'Etat et l'Eglise, qui fabriquent cette gazette scandaleuse, comme les filous exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de noms et de demeures, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, les jansénistes et les molinistes, &c. (*le reste comme la première note qu'on a lue ci-devant. Elle était suivie de ce P. S.*)

P. S. Sur une lettre reçue du roi de Prusse, je suis en droit de réfuter ici quelques mensonges imprimés. J'en choisirai trois dans la foule. La première erreur est celle d'un homme qui malheureusement a employé tout son esprit et toutes ses lumières à pallier dans un livre plein de recherches savantes les suites de la révocation de l'édit de Nantes, suites plus funestes que ne voulait un monarque sage ; il a voulu encore (qui le croirait !) diminuer, excuser les horreurs de la Saint Barthelemi, que l'enfer ne pourrait approuver, s'il s'assemblait pour juger les hommes.

Cet écrivain avance dans son livre (*) que les mémoires de Brandebourg n'ont pas été écrits par le roi de Prusse.

(*) Page 84 de l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes et des massacres de la Saint Barthelemi.

Je suis obligé de dire, à la face de l'Europe, sans crainte d'être démenti par personne, que ce monarque seul a été l'historien de ses Etats. L'honneur qu'on veut me faire d'avoir part à son ouvrage, ne m'est point dû ; je n'ai servi qu'à lui applanir les difficultés de notre langue, dans un temps où je la parlais mieux qu'aujourd'hui, parce que les instructions des académiciens mes confrères étaient plus fraîches dans ma mémoire ; je n'ai été que son grammairien. S'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, à ma fortune ; si je lui sacrifiai tout, j'en fus récompensé en étant le confident de ses ouvrages ; et quant à l'honneur qu'il daigna me faire, de me demander à mon roi pour être au nombre de ses chambellans, ceux qui me l'ont reproché ne savent pas que cette dignité était nécessaire à un étranger dans sa cour.

Le même auteur (*) accuse d'infidélité les mémoires de Brandebourg, sur ce que l'illustre auteur dit que le roi son grand-père recueillit vingt mille français dans ses Etats ; rien n'est plus vrai. Le critique ignore que celui qui a fait l'histoire de sa patrie, connaît le nombre de ses sujets comme celui de ses soldats.

A qui doit-on croire, ou à celui qui écrit au hasard qu'il n'y eut pas dix mille français réfugiés dans les provinces de la maison de Prusse, ou au souverain qui a dans ses archives la liste de vingt mille personnes auxquelles on donna des secours, et qui les méritèrent si bien en apportant chez lui tant d'arts utiles ?

Ce critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles françaises réfugiées à Genève. Je connais cette ville florissante, voisine de mes terres ; je certifie, sur le rapport unanime de tous ses citoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne, magistrats, professeurs, négocians, qu'il y a eu beaucoup au-delà de mille familles françaises dans Genève ; et de ces familles à qui l'auteur reproche leur misère vagabonde, j'en connais plusieurs qui ont

(*) *Ibid.*

acquis de très-grandes richeſſes par des travaux honorables.

La plupart des calculs de cet auteur ne ſont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'apologiſte de la Saint-Barthelemi, celui qui a été forcé de falſifier toute l'hiſtoire ancienne pour établir la perſécution; celui-là, dis-je, méritait-il de trouver la vérité? S'il y a eu parmi les catholiques un homme capable de préconiſer les maſſacres de la Saint-Barthelemi, nous venons de voir dans le parti oppoſé un écrivain anonyme qui, avec beaucoup moins d'eſprit et de connaiſſances, et non moins d'inhumanité, a eſſayé de juſtifier les meurtres que ſon parti commettait autrefois, lorſque des fanatiques errans immolaient d'autres fanatiques qui ne rêvaient pas de la même manière qu'eux.

Quel eſt le plus condamnable, ou d'un ſiècle ignorant et barbare dans lequel on commettait de telles cruautés, ou d'un ſiècle éclairé et poli dans lequel on les approuve?

C'eſt ainſi que des ennemis de l'humanité écrivent ſur plus d'une matière depuis quelques années: et ce ſont ces livres qu'on tolère! Il ſemble que des démons aient conſpiré pour étouffer en nous toute pitié, et pour nous ravir la paix dans tous les genres et dans toutes les conditions.

Ce n'eſt pas aſſez que le fléau de la guerre enſanglante et bouleverſe une partie de l'Europe, et que ſes ſecouſſes ſe faſſent ſentir aux extrémités de l'Aſie et de l'Amérique, il faut encore que le repos des villes ſoit continuellement troublé par des miſérables qui veulent ſe venger de leur obſcurité, en ſe déchaînant contre toute eſpèce de mérite. Ces taupes qui ſoulèvent un pied de terre dans leurs trous, tandis que les puiſſances du ſiècle ébranlent le monde, ne feront pas éclairées par la lumière qu'on leur préſente ici; mais on ſe croira trop heureux ſi ce peu de vérités peut germer dans l'eſprit de ceux qui, étant appelés aux emplois publics, doivent aimer la modération, et avoir le fanatiſme en horreur.

Epîtres. *

ODE XIII.

A LA VERITÉ. (1)

Verité, c'eſt toi que j'implore ;
Soutiens ma voix, dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint et qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers ;
Tes yeux veillent ſur la juſtice ;
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du Temps abattu ;
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace et la vertu.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine,
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence ſatirique
Penſe avoir flétri les lauriers. (2)

Illuſtres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux

(1) Cette ode eſt de l'année 1762, dans le temps de l'affreuſe aventure des *Calas*.

(2) Alluſion à l'ode à *la Fortune*, ſi vantée dans les colléges.

Avez renverſé par la guerre
D'autres brigands moins courageux,
Je vous hais, mais je vous admire:
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a ſur nos eſprits;
Ce ſont les tyrans ſans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur et du mépris.

Kouli-kan ravage l'Aſie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit ſur ſa vie;
Qu'il expire ſous mille bras;
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Guſtave
Ailleurs eût rampé ſous ſes lois;
Et dans ces fameuſes journées
Au droit du glaive deſtinées,
Tout ſoldat eſt égal aux rois.

Mais que ce fourbe ſanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'eſclaves hardis,
Entre les bras de ſa maîtreſſe
Plongé dans la flatteuſe ivreſſe
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant ſa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la diſcorde et la mort!

Que Borgia ſous ſa tiare
Levant un front inceſtueux,

Immole à sa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la sanglante Italie
Tremble, se taise et s'humilie
Aux pieds de ce tyran sacré :
O terre! ô peuple qu'il offense!
Criez au ciel, criez vengeance;
Armez l'univers conjuré.

O vous tous, qui prétendez être
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître:
Qu'est-ce donc que la Vérité?
S'il est un magistrat injuste,
Il entendra la voix auguste
Qui contre lui va prononcer;
Il verra sa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidèle,
Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare?
Ce n'est point le brave officier
Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier;
C'est un pédant morne et tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité,
Mieux que les Molé vénérables,
Le droit de juger ses semblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux dans tes graves fureurs

Qu'on

Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture! usage abominable
Qui sauve un robuste coupable,
Et qui perd le faible innocent;
Du faîte éternel de son temple,
La Vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémissant.

Vérité, porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle et fatale histoire
Du supplice affreux des Calas;
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprètes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la justice, et tremblez.

Qu'il est beau, généreux d'Argence, (2)
Qu'il est digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente;
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir;
Son zèle est réduit à tout craindre:
Il est cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous secourir.

(2) Le marquis d'*Argence*.

Quel eſt ce guerrier intrépide?
Aux aſſauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide:
Qui ſait mourir n'oſe parler.
La Germanie et l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baiſſer les yeux:
Mais un mot, un ſeul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
De ce miniſtre des combats (3)
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête et le bras,
Qui penſe et parle avec courage,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,
Et qui ſait mépriſer l'envie,
Comme il mépriſa les dangers.

(3) Le duc de *Choiſeul*.

ODE XIV.

Sur le Carousel de l'impératrice de Russie. (1)

1766.

Sors du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois,
Ou de Corinthe ou de Mégare :
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire,
Toi qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend,
Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide;
Prends un sujet moins insipide,
Viens cueillir un plus beau laurier.
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone.
Elle la possède et la donne.
Mars, Thémis, les Jeux, les Amours
Sont en foule autour de son trône.

(1) Cette pièce avait été imprimée d'abord sous le titre de *Galimatias pindarique*. Malgré l'inegalité des strophes on a cru devoir la laisser au nombre des Odes, parce qu'elle a le caractère de ce genre de poësie.

Viens chanter cette Thaleſtris
Qu'irait courtiſer Alexandre.
Sur tes pas je voudrais m'y rendre
Si je n'étais en cheveux gris.

Sans doute, en dirigeant ta courſe
Vers les ſept étoiles de l'ourſe
Tu verras dans ton vol divin
Cette France ſi renommée,
Qui brille encor dans ſon déclin.
Car ta muſe eſt accoutumée
A ſe détourner en chemin.

Tu verras ce peuple volage
De qui la mode et le langage
Régnent dans vingt climats divers;
Ainſi que ta brillante Gréce
Par ſes arts, par ſa politeſſe
Servit d'exemple à l'univers.

Mais il eſt encor des barbares
Juſque dans le ſein de Paris;
Des bourgeois peſans et bizarres,
Inſenſibles aux bons écrits;
Des fripons aux regards auſtères,
Perſécuteurs atrabilaires
Des grands talens et des vertus.
Et ſi dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus.

Je m'aperçois que je t'imite.
Je veux aux campagnes du Scythe

Chanter les jeux, chanter les prix
Que la nouvelle Thaleſtris
Accorde aux talens, au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuſes entrepriſes,
L'eſprit, les grâces, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos ſottiſes.

ODE XV.

Sur la guerre des Ruſſes contre les Turcs, en 1768.

L'HOMME n'était pas né pour égorger ſes frères;
Il n'a point des lions les armes ſanguinaires;
La nature en ſon cœur avait mis la pitié:
De tous les animaux ſeul il répand des larmes;
Seul il connaît les charmes
D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer: quel infernal uſage
De l'enfant du plaiſir fit un monſtre ſauvage?
Combien les dons du ciel ont été pervertis!
Quel changement, ô dieux! la nature étonnée,
Pleurante et conſternée,
Ne connaît plus ſon fils.

Heureux cultivateurs de la Penſilvanie,
Que par ſon doux repos votre innocente vie
Eſt un juſte reproche aux barbares chrétiens!
Quand, marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre,
Ils ravagent la terre,
Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples;
Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples
Ces horribles tributs d'étendards tout sanglans;
Vous croiriez l'offenser, et c'est dans nos murailles
Que le dieu des batailles
Est le dieu des brigands.

Combattons, périssons, mais pour notre patrie.
Malheur aux vils mortels qui servent la furie
Et la cupidité des rois déprédateurs!
Conservons nos foyers: citoyens sous les armes,
Ne portons les alarmes
Que chez nos oppresseurs.

Où sont ces conquérans que le Bosphore enfante?
D'un monarque abruti la milice insolente
Fait avancer la mort aux rives du Tyras. (*)
C'est là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles,
Lancez vos traits terribles
Qu'ils ne connaissent pas.

Frappez, exterminez les cruels janissaires,
D'un tyran sans courage esclaves téméraires.
Du malheur des mortels instrumens malheureux,
Ils voudraient qu'à la fin, par le sort de la guerre,
Le reste de la terre
Fût esclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme et vous guide;
Combattez, triomphez sous sa puissante égide;
Gallitzin vous commande, et Byzance en frémit.
Le Danube est ému, la Tauride est tremblante;
Le sérail s'épouvante,
L'univers applaudit.

(*) Fleuve de la Sarmatie d'Europe, aujourd'hui le Niester ou Dniester.

ODE XVI.

A propos de la guerre présente en Gréce.

1768.

Au fond d'un férail inutile
Que fait parmi ses icoglans
Le vieux successeur imbécille
Des Bajazets et des Orcans?
Que devient cette Gréce altière,
Autrefois savante et guerrière,
Et si languissante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un tartare,
Plus amollie et plus barbare,
Et plus mépriſable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivans de Minerve et de Mars,
Des Perſans vainqueurs intrépides,
Et favoris de tous les arts;
Eux qui dans la paix, dans la guerre,
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs dieux,
Lorſque Jupiter et Neptune
Leur aſſervirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

Mais quand ſous les deux Théodoſes
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoſes
Que de vils pédans tonſurés,

Un délire théologique
Arma leur esprit frénétique
D'anathêmes et d'argumens,
Et la postérité d'Achille,
Sous la règle de Saint Basile,
Fut l'esclave des Ottomans.

Voici le vrai temps des croisades.
Français, Bretons, Italiens,
C'est trop supporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens.
Un ridicule fanatisme
Fit succomber votre héroïsme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie:
Vengez-moi, vengez ma patrie;
Vous irez après aux saints lieux.

Je veux ressusciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs et vos bras.
Sortez, renaissez, arts aimables,
De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient sous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

Que des badauds la populace
S'étouffe à des processions;
Que des imposteurs à besace
Présidents aux convulsions;

Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olympie,
Phidias, Pigal ou Vulcain
Faſſent admirer à la terre
Les noirs ſourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en ſa main.

C'eſt par moi que l'on peut connaître
Le monde antique et le nouveau.
Je ſuis la fille du grand Etre,
Et je naquis de ſon cerveau.
C'eſt moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne,
Foulant à ſes pieds le turban,
Réunit Thémis et Bellone,
Et rit avec moi ſur ſon trône
De la Bible et de l'Alcoran.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'eſt pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt;
J'ordonne encore au vieux Voltaire
De percer de ſa main légère
Les ſerpens du ſacré vallon;
Et puiſqu'il m'aime et qu'il me venge,
Il peut écraſer dans la fange
Le lourd Nonotte et l'abbé Guion.

ODE XVII.

L'anniverſaire de la Saint-Barthelemi, pour l'année 1772.

Tu reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abyme éternel du temps
Te couvre de ſa nuit profonde!
Tombe à jamais enſeveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique hiſtoire!
Mortels, à ſouffrir condamnés,
Ce n'eſt que des jours fortunés
Qu'il faut conſerver la mémoire.

C'eſt après le triumvirat
Que Rome devint floriſſante.
Un poltron, tyran de l'Etat,
L'embellit de ſa main ſanglante.
C'eſt après les proſcriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux ſous Octave.
Tranquille et ſoumis à ſa loi,
On vit danſer le peuple-roi,
En portant des chaînes d'eſclave.

Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrte et de lière,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baiſers de Glycère.

Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des assassins mercenaires.
Et les familles des proscrits
Rassemblaient les jeux et les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ses dons renaissans
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on son séjour?...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs,
Chaque siècle a connu les crimes;
Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables et de victimes.
Des maux passés le souvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable;
DIEU prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole et vain,
Pour le rendre moins misérable.

ODE XVIII.

Sur le passé et le présent,

1775.

Si la main des rois et des prêtres
Ebranla le monde en tout temps,
Et si nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfans,
O triste muse de l'histoire,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais!
Tu n'as vu qu'horreur et délire.
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

La fable est encor plus funeste;
Ses mensonges sont plus cruels.
Tantale, Atrée, Egiste, Oreste,
N'épouvantez plus les mortels.
Que je hais le divin Achille,
Sa colère en malheurs fertile,
Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruisseau du Scamandre
Du haut du ciel on fait descendre,
Pour inspirer un furieux!

Josué, je hais davantage
Tes sacrifices inhumains.
Quoi! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains!

Quoi! ni le ſexe, ni l'enfance
De ton exécrable démence
N'ont pu déſarmer la fureur!
Quoi! pour contempler ta conquête,
A ta voix le ſoleil s'arrête!
Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome! ô maîtreſſe du monde,
Verrai-je en toi quelques vertus?
Ce n'eſt pas ſous l'infame Octave,
Ce n'eſt pas lorſque Rome eſclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le ſixième Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences et des fers.

L'innocence n'a plus d'aſile:
Le ſang coule à mes yeux ſurpris
Depuis les vêpres de Sicile
Juſqu'aux matines de Paris.
Eſt-il un peuple ſur la terre
Qui dans la paix ou dans la guerre
Ait jamais vu des jours heureux?
Nous pleurons ainſi que nos pères,
Et nous tranſmettons nos misères
A nos déplorables neveux.

C'eſt ainſi que mon humeur ſombre
Exhalait ſes triſtes accens.
La nuit me couvrant de ſon ombre
Avait appeſanti mes ſens.

Tout à coup un trait de lumière
Ouvrit ma débile paupière,
Qui cherchait en vain le repos;
Et des demeures éternelles
Un génie étendant ſes ailes
Daigna me parler en ces mots :

Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours;
Un nouveau monde eſt près d'éclore,
Até diſparaît pour toujours.
Vois l'auguſte Philoſophie,
Chez toi ſi long-temps pourſuivie,
Dicter ſes triomphantes lois.
La Vérité vient avec elle
Ouvrir la carrière immortelle
Où devaient marcher tous les rois.

Les cris affreux du fanatique
N'épouvantent plus la raiſon;
L'inſidieuſe Politique
N'a plus ni maſque ni poiſon.
La douce, l'équitable Aſtrée
S'aſſied, de grâces entourée,
Entre le trône et les autels;
Et ſa fille, la Bienfeſance,
Vient de ſa corne d'abondance
Enrichir les faibles mortels.

Je lui dis : Ange tutélaire,
Quels dieux répandent ces bienfaits?
C'eſt un ſeul homme (*) ... Et le vulgaire
Méconnaît les biens qu'il a faits!

(*) M. *Turgot.*

Le peuple en ſon erreur groſſière
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut ſupporter l'éclat.
Ne recherchons point ſes ſuffrages ;
Quand il ſouffre il s'en prend aux ſages ;
Eſt-il heureux ? il eſt ingrat.

On prétend que l'humaine race,
Sortant des mains du Créateur,
Oſa, dans ſon abſurde audace,
S'élever contre ſon auteur.
Sa clameur fut ſi téméraire,
Qu'à la fin DIEU dans ſa colère
Se repentit de ſes bienfaits.
O vous ! que l'on voit de DIEU même
Imiter la bonté ſuprême,
Ne vous en repentez jamais.

FIN.

TABLE

DES

EPITRES, STANCES ET ODES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

EPITRES.

EPITRE I. *A Monseigneur, fils unique de Louis XIV.* page 3

II. *A madame la comtesse de Fontaine, sur son roman de la comtesse de Savoie.* 4

III. *A M. l'abbé Servien, prisonnier au château de Vincennes.* 5

IV. *A madame de Montbrun-Villefranche.* 10

V. *A M. le duc de la Feuillade.* 11

VI. *A M. l'abbé de *** qui pleurait la mort de sa maîtresse.* 12

VII. *A une dame un peu mondaine et trop dévote.* 14

VIII. *A M. le prince Eugène.* 16

IX. *A Madame de ***.* 18

X. *A Samuel Bernard, au nom de madame de Fontaine-Martel.* 19

XI. *A madame de G***.* 21

XII. *A M. le duc d'Orléans, régent.* 22

XIII. *A M. le prince de Vendôme, grand-prieur de France.* 28

XIV. *Au cardinal du Bois.* 31

XV. *A M. de la Faluère de Génonville, conseiller au parlement et intime ami de l'auteur, sur une maladie.* 33

XVI. *Au roi d'Angleterre, George I, en lui envoyant la tragédie d'Oedippe.* 35

XVII. *A madame de Gondrin, depuis madame la comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire.* 36

XVIII. *A madame la maréchale de Villars.* 39

XIX. *A M. le duc de Sulli.* 40

XX. *A M. le maréchal de Villars.* 43

XXI. *A madame de **** 45

XXII. *A M. de Gervasi, médecin.* 46

XXIII. *A la reine, en lui présentant la tragédie de Mariamne.* 50

XXIV. *A M. Pallu, conseiller d'Etat.* 51

XXV. *A mademoiselle le Couvreur.* 52

XXVI. *A M. Pallu.* 53

XXVII. *Aux manes de M. de Génonville.* 57

XXVIII. *Connue sous le nom des* Vous *et des* Tu. 59

XXIX. *A mademoiselle de Lubert, qu'on appelait* MUSE *et* GRACE. 62

XXX. *A une dame ou soi-disant telle.* 64

XXXI. *A madame de Fontaine-Martel.* 68

XXXII. *A MM. le comte, le chevalier et l'abbé de Sade.* 71

XXXIII. *A madame la marquise du Châtelet, sur sa liaison avec Maupertuis.* 72

XXXIV. *A M. de Formont, en lui envoyant les Oeuvres de Descartes et de Mallebranche.* 73

XXXV. *A madame la marquise du Châtelet, sur la calomnie.* 74

XXXVI. *A monsieur *** du camp de Philisbourg.* 83
XXXVII. *A mademoiselle de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu.* 84
XXXVIII. *A M. le comte de Tressan.* 86
XXXIX. *A M. le comte Algarotti.* 87
XL. *A M. de Saint-Lambert.* 88
XLI. *A mademoiselle de Lubert.* 89
XLII. *A M. Helvétius.* 91
XLIII. *A mademoiselle Sallé.* 92
XLIV. *A madame la marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton.* 94
XLV. *A M. de Saint-Lambert.* 97
XLVI. *Au prince royal, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes.* 99
XLVII. *Au prince royal de Prusse.* 103
XLVIII. *Au prince royal de Prusse, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle faisait à Cirey.* 105
XLIX. *Au roi de Prusse Frédéric le grand, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur, à son avénement à la couronne.* 107
L. *A M. le comte de Maurepas, ministre d'Etat, sur l'encouragement des arts.* 111
LI. *Au roi de Prusse.* 116
LII. *Au roi de Prusse.* 117
LIII. *Au roi de Prusse.* 120
LIV. *Au roi de Prusse. Fragment.* 121
LV. *Au roi de Prusse.* 122
LVI. *Au roi de Prusse.* 127
LVII. *A M. le comte Algarotti, qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre.* 129

LVIII. *Au roi. Présentée à sa majesté, au camp devant Fribourg.* 133
LIX. *Au roi de Prusse. Fragment.* 135
LX. *Au roi de Prusse.* 136
LXI. *Au roi de Prusse, qui avait adressé des vers à l'auteur sur des rimes redoublées.* 137
LXII. *A S. A. S. madame la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Lawfelt.* 138
LXIII. *A M. le duc de Richelieu.* 143
LXIV. *A madame Denis, nièce de l'auteur. La vie de Paris et de Versailles.* 144
LXV. *A M. le comte Algarotti.* 151
LXVI. *A M. le président Hénault.* 153
LXVII. *A M. le maréchal de Saxe, en lui envoyant les Oeuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu.* 157
LXVIII. *A M. le duc de Richelieu, à qui le sénat de Gènes avait érigé une statue.* 158
LXIX. *A M. d'Arnaud.* 160
LXX. *Au roi de Prusse.* 162
LXXI. *A M. Helvétius.* 164
LXXII. *A M. le comte de Tressan.* Ibid.
LXXIII. *A M. Desmahis.* 166
LXXIV. *A M. le cardinal Quirini.* 167
LXXV. *Au roi de Prusse.* 169
LXXVI. *L'auteur arrivant dans sa terre près du lac de Genève.* 171
LXXVII. *A M. Desmahis.* 177
LXXVIII. *A l'empereur (François I) et l'impératrice, reine de Hongrie; sur l'inauguration de l'université de Vienne.* 179

LXXIX. *A M. le duc de Richelieu, sur la conquête de Mahon.* 180

LXXX. *A M. le président Hénault, sur son ballet du* Temple des Chimères, *mis en musique par M. le duc de Nivernois, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle en 1760.* 182

LXXXI. *A M. le marquis de Ximenès, qui lui avait adressé une épître.* 183

LXXXII. *A Daphné célèbre actrice, traduite de l'Anglais.* 184

LXXXIII. *A madame Denis, sur l'agriculture.* 191

LXXXIV. *A madame Elie de Beaumont, en réponse à une épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille.* 196

LXXXV. *A mademoiselle Clairon.* 197

LXXXVI. *A M. l'abbé de la Porte.* 201

LXXXVII. *A Henri IV, sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin, père de Louis XVI.* 202

LXXXVIII. *A M. le chevalier de Boufflers.* 205

LXXXIX. *A M. François de Neufchâteau.* 206

XC. *A M. de Chabanon, qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poësie.* 207

XCI. *A madame de Saint-Julien.* 208

XCII. *A mon Vaisseau.* 210

XCIII. *A M. de Saint-Lambert.* 213

XCIV. *A madame la duchesse de Choiseul.* 216

XCV. *A Boileau, ou mon testament.* 218

XCVI. *A monsieur Pigal.* 224
XCVII. *A l'auteur du livre des* Trois imposteurs. 226
XCVIII. *A l'impératrice de Russie, Catherine II.* 230
XCIX. *Au roi de Suède, Gustave III.* 234
C. *Au roi de Danemarck, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses Etats.* 236
CI. *Au roi de la Chine, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer.* 244
CII. *A Horace.* 257
CIII. *Benaldaki à Caramoustée, femme de Giafar le Barmécide.* 265
CIV. *A M. d'Alembert.* 266
CV. *Au roi de Suède, Gustave III.* 276
CVI. *A madame de Saint-Julien, née comtesse de la Tour-du-Pin.* 278
CVII. *A M. Marmontel.* 280
CVIII. *A M. Guys qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la Gréce.* 282
CIX. *A un homme.* 283
CX. *A madame Necker.* 285
CXI. *A M. le marquis de Villette.* 286
CXII. *Au même, sur son mariage. Traduction d'une épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie.* 288
CXIII. *A M. le prince de Ligne; sur le bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.* 290
CXIV. *A M. le marquis de Villette. Les adieux du vieillard.* 291

STANCES.

I. *STANCES sur les poëtes épiques.* 295
II. *A M. de Forcalquier.* 296
III. *Au même, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.* 297
IV. *A monseigneur le prince de Conti, pour un neveu du père Sanadon, jésuite.* 298
V. *A madame du Bocage.* 299
VI. *Au roi de Prusse, en lui envoyant le manuscrit de Mérope.* 300
VII. *Au roi de Prusse, en lui adressant un marchand de vin.* 301
VIII. *Au roi de Prusse.* 302
IX. *Au roi de Prusse, pour en obtenir la grâce d'un français détenu depuis long-temps dans les prisons de Spandau.* 303
X. *A madame la marquise de Pompadour.* 304
XI. *A M. Van-Haren, député des Etats-Généraux.* 305
XII. *Sur le Louvre.* 306
XIII. *Stances irrégulières à madame la dauphine, infante d'Espagne.* 307
XIV. *Impromptu fait à un souper, dans une cour d'Allemagne.* 309
XV. *Au roi de Prusse.* 311
XVI. *A madame Denis.* 312
XVII. *A M. Blin de Sainmore, qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV.* 313

XVIII. *A M. le chevalier de Boufflers, qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée* le Cœur. 314

XIX. *A M. Deodati de Tovazi, qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne.* 315

XX. *A l'impératrice de Russie, Catherine II, à l'occasion de la prise de Choczin par les Russes, en 1769.* 316

XXI. *A madame la duchesse de Choiseul, sur la fondation de Versoy.* 317

XXII. *A M. Saurin, sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à cet ordre, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines.* 318

XXIII. *A madame Necker.* 319

XXIV. *A madame du Deffant.* 320

XXV. *Les Désagrémens de la vieillesse.* 322

XXVI. *Au roi de Prusse, sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par sa majesté en janvier 1775.* 323

XXVII. *Stances sur l'alliance renouvelée entre la France et les Cantons helvétiques, jurée dans l'église de Soleure, le 25 auguste 1777.* 324

XXVIII. *Stances ou quatrains, pour tenir lieu de ceux de* Pibrac, *qui ont un peu vieilli.* 325

ODES.

ODE I. *Sur le vœu de Louis XIII.* 331
II. *Sur les malheurs du temps.* 335
III. *Sur le fanatisme.* 338
IV. *A M. le duc de Richelieu, sur l'ingratitude.* 346
V. *A MM. de l'académie qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire, mesurer des degrés de latitude.* 352
VI. *Sur la paix de 1736.* 355
VII. *Sur la mort de l'empereur Charles VI.* 360
VIII. *Au roi de Prusse, sur son avénement au trône.* 362
IX. *A la reine de Hongrie Marie-Thérèse d'Autriche.* 366
X. *La clémence de Louis XIV et de Louis XV dans la victoire.* 369
XI. 372
XII. *Sur la mort de S. A. R. madame la princesse de Bareith.* 378
XIII. *A la Vérité.* 398
XIV. *Sur le Carousel de l'impératrice de Russie.* 403
XV. *Sur la guerre des Russes contre les Turcs, en 1768.* 405
XVI. *A propos de la guerre présente en Gréce.* 407
XVII. *L'anniversaire de la Saint-Barthelemi, pour l'année 1772.* 410
XVIII. *Sur le passé et le présent.* 412

Fin de la Table.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0432

22 9/h (13)
S

AB: 22 9/h (13)

X2384218

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0433

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TREIZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21637/fragment/page=0437